LES FLAVY.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LES FLAVY

ROMAN DU XVE SIÈCLE,

PAR

MADAME DE BAWR.

TOME PREMIER.

PARIS

LIBRAIRIE DE H. FOURNIER JEUNE,
26, RUE DES PETITS-AUGUSTINS.
1838

LES FLAVY.

CHAPITRE PREMIER.

Il est au fond des cœurs je ne sais quel désir
De voir le malheureux que la mort va saisir,
D'épier sur son front sa dernière pensée;
Et près de l'échafaud cette foule entassée,
Qui peut-être le plaint sans vouloir le sauver,
Fixe les yeux sur lui comme pour observer,
Dans ces traits convulsifs où règne la souffrance,
Ce qui reste de l'homme à qui perd l'espérance.

ANCELOT.

Par une des plus chaudes journées du mois de juin 1429, la plupart des habitants de Compiègne venaient de déserter leurs maisons pour se porter sur la grande place de la ville. Des

hommes, des femmes, des enfants, bravant les rayons du soleil de midi qui dardait sur leur tête, se pressaient autour d'un échafaud qu'on venait de dresser à la hâte. Tous attendaient impatiemment l'horrible jouissance d'assister à un supplice, et peut-être nul d'entre eux ne songeait-il qu'à cette époque sanglante de notre histoire la corde ou la hache du bourreau menaçait aussi bien toutes les têtes que le glaive des hommes d'armes.

On allait pendre deux malheureux dont le plus grand crime était de ne pouvoir se réclamer d'aucun capitaine connu ; car, à vrai dire, leurs méfaits ne différaient en rien de ceux que se permettaient impunément chaque jour les gens de guerre qui composaient les armées anglaise, française et bourguignonne, auxquelles la France était alors livrée. Si ces deux pillards eussent marché sous la bannière du duc d'Yorck, de Xaintrailles ou de Jean de Luxembourg, leurs torts, qui se réduisaient au vol de quelques bestiaux,

ne les auraient point conduits à la potence; mais faisant partie d'une troupe peu nombreuse, qui depuis un mois dévastait les environs de Compiègne sans qu'on pût la saisir, et même la joindre dans ses expéditions subites et nocturnes, ils avaient eu le malheur d'être atteints dans une ferme, au moment où ils débarrassaient l'étable de trois vaches qui s'y trouvaient encore. Surpris par un détachement d'Anglais, plusieurs s'étaient échappés, à la faveur de la nuit. Les deux plus braves avaient tenu bon longtemps; enfin, vaincus par le nombre, ils avaient été garrottés, amenés à Compiègne, où sur-le-champ le capitaine anglais, jugeant en dernier ressort, et de son autorité privée, venait de les condamner au gibet.

A midi, heure indiquée pour l'exécution, un murmure général annonça l'approche des deux infortunés, qui voyaient le soleil pour la dernière fois. La foule s'ouvrit pour leur faire passage. Ils marchaient entourés d'une

vingtaine d'archers anglais et précédés du bourreau. Ils avaient la tête nue, les mains liées derrière le dos, et tous deux étaient vêtus d'une sorte de casaque que les gens de guerre à pied, nommés *piquenaires*, portaient alors sur le haubert léger.

Rien n'annonçait cependant qu'ils appartinssent à l'un ou à l'autre des partis qui déchiraient le royaume; car on n'apercevait sur leurs habits ni la croix de Saint-André ni la bande blanche des Armagnacs. La figure de celui qui s'avançait le premier était féroce et repoussante, et, quoiqu'il fût très pâle, sa vue ne put inspirer aucun intérêt à la multitude qui couvrait la place. Il n'en fut pas de même de son compagnon. Agé de vingt-quatre ans au plus, celui-ci joignait à une taille athlétique des traits agréables et réguliers; il portait la tête haute, mais ses grands yeux pleins de feu n'annonçaient à ce moment suprême ni aucune impudence ni aucune terreur : il semblait

au contraire que ses regards assurés n'erraient sur la foule que pour y rencontrer le regard d'un ami. « C'est Charlot ! c'est Charlot Boissard ! s'écrièrent aussitôt plus de cent voix. — Comment se trouve-t-il ici ? Quel malheur pour sa pauvre mère qui n'a plus d'autre enfant ! Pauvre Charlot ! pauvre garçon ! » disait-on de toutes parts.

A ces témoignages de pitié unanime le malheureux jeune homme répondit par un sourire triste et bienveillant ; mais la couleur de ses joues resta la même, et la fermeté qu'il montrait ne parut aucunement ébranlée.

Tel était cependant l'intérêt qu'il inspirait à tous que les yeux fixés sur lui seul ne se détournèrent point, même à l'instant où son compagnon passait de ce monde dans l'éternité. Son tour était venu ; d'un pas résolu il montait déjà sur l'échafaud. « Arrêtez ! arrêtez ! s'écria un jeune chevalier qui, perçant la foule, courut au chef des ar-

chers. Il faut absolument que je parle à cet homme. »

L'Anglais, qui reconnut le commandant d'une troupe bourguignonne arrivée de la veille à Compiègne, fit signe au bourreau de suspendre. « A votre bon plaisir, sire de Flavy, dit il. Je souhaite que le drôle vous en dise plus qu'il n'a voulu nous en dire, car son compagnon et lui n'ont pas desserré les dents depuis hier soir; mais faites, je vous prie, que nous en finissions le plus tôt possible. » Après avoir dit ces mots l'archer fit descendre le malheureux patient et le laissa près du chevalier, ayant soin de ranger sa troupe autour d'eux de manière à former un large cercle.

« Ne me reconnais-tu pas, Charlot? dit le jeune chef bourguignon, d'un air attendri.

—Vous êtes bien grandi depuis dix ans sans doute, sire Regnault; mais dès que vous avez paru j'ai remercié Dieu qui m'accorde avant de mourir la joie de revoir un Flavy, et

celui que ma mère a nourri de son lait, celui qu'elle n'oublie ni matin ni soir dans ses prières.

— La bonne Marthe vit-elle donc toujours à Vertbois? demanda le chevalier.

— Oui, si le chagrin ne l'a pas tuée ce matin ; car elle sait sans doute que j'ai été pris.

— Par quel malheureux sort es-tu tombé dans les mains des nôtres? Comment as-tu quitté mon oncle ?

— Parlez bas, reprit le jeune homme ; ces gens-ci ne savent pas à quelle bannière j'appartiens; ils me pendent comme un simple voleur de vaches. Il est bien vrai que j'ai à me reprocher plus d'une expédition de ce genre ; il fallait bien nourrir ma troupe, et nous payons pour tous, moi et ce pauvre Jacques, qui fait là une si triste figure, ajouta-t-il en regardant l'échafaud.

— Ta troupe ! Es-tu donc chef de bande?

— J'en aurais long à vous conter si les

Goddam m'en donnaient le temps ; mais ils sont plus pressés que moi. Maintenant qu'ils n'espèrent plus me faire jaser, il faut bien que les comptes se règlent entre nous. J'ai perdu la partie, je paie, c'est fortune de guerre. Pauvre fortune, ajouta-t-il avec un triste sourire, que d'être pendu à vingt-quatre ans sur la place de sa ville natale !

— Tu ne le seras pas, lui dit le jeune chevalier avec feu, ou je n'aurais aucun crédit sur le capitaine anglais, et j'ai tout lieu de penser le contraire. Laissons-leur croire que tu viens de me faire quelques révélations importantes, afin que j'obtienne le temps nécessaire pour joindre lord Hackson. Je vais leur parler. Surtout, garde à toi de me démentir en rien. »

Il s'approcha des archers : « Cet homme sait des choses qu'il nous importe de connaître, dit-il ; tandis que je vais rendre compte à lord Hackson de mon entretien avec lui, contentez-vous de le retenir étroi-

tement sur cette place, jusqu'à ce que nous ayons décidé de son sort.

— Et l'ordre que j'ai reçu pour que les deux gaillards soient expédiés le plus tôt possible? répondit l'archer.

— Je prends tout sur moi, reprit Regnault de Flavy; avant un quart d'heure le gouverneur vous fera savoir ses intentions. »

L'Anglais, quoiqu'un peu contrarié de tous ces retards, s'inclina sans dire un mot de plus; car le jeune chevalier, outre son rang dans l'armée du duc de Bourgogne, avait encore l'avantage d'être filleul de ce prince et son protégé reconnu. Or, le temps n'était plus où les Anglais croyaient pouvoir garder la France sans l'appui de Philippe, où le duc de Bedford régent disait *que le duc de Bourgogne pourrait bien s'en aller en Angleterre boire de la bière plus que son saoul!* Les affaires du roi légitime s'amélioraient chaque jour. Depuis trois mois un secours inattendu, d'autant plus puissant

qu'on le croyait envoyé du ciel, ramenait sous la bannière de France les combattants et la victoire. Jeanne la Pucelle, cette simple fille sortie du village de Domremy, s'était déjà acquis autant de gloire que les plus vaillants chevaliers. Son nom seul portait la confiance dans l'armée française, la terreur dans les rangs anglais. Orléans se trouvait délivré, Jargeau, Meung, la Ferté-Hubert, Beaugency étaient repris, et la bataille de Patai venait de livrer comme prisonniers les plus célèbres capitaines de l'armée anglaise, tels que lord Talbot, lord Scales, lord Hungerford et beaucoup d'autres. Dans de pareilles circonstances, le régent anglais ne reconnaissait que trop combien lui était nécessaire la puissante assistance du duc de Bourgogne. Il venait d'envoyer de Paris à ce prince une ambassade solennelle pour le presser de venir le joindre avec tout ce qu'il pourrait rassembler de forces; en attendant, le peu d'hommes de guerre bourguignons qui

se trouvaient encore mêlés avec l'armée anglaise étaient traités comme des amis dont on a besoin, et les ordres étaient donnés partout pour qu'on leur témoignât les plus grands égards.

Regnault de Flavy, instruit de tous ces détails, en tirait l'heureux augure qu'il obtiendrait la grâce de son frère de lait. Après avoir jeté sur Charlot un regard plein d'espérance, il prit d'un pas rapide le chemin du château royal de Compiègne. En bâtissant cette belle demeure le saint roi Louis était loin de prévoir sans doute que, deux cents ans plus tard, un simple capitaine du roi d'Angleterre viendrait s'y loger en maître; mais tel était le fruit des discordes civiles, tel était l'effet de la haine d'une femme pour l'enfant sorti de son sein, que le fils d'Isabelle de Bavière et de Charles VI ne pouvait plus reposer dans les palais de ses pères, et que la chambre du roi de France à Compiègne était alors habitée par

lord Thomas Hackson, que le duc de Bedford avait commis nouvellement au gouvernement de la ville et des environs.

Le lord se promenait sur le perron, causant avec un bourgeois quand il aperçut notre jeune chevalier; il s'avança aussitôt vers lui de l'air le plus amical. « Je suis charmé de vous voir, sire de Flavy, dit-il en lui serrant la main ; j'espère que vous êtes satisfait des logements que j'avais fait préparer pour vous et votre monde? Maître Paulet, que tous ces soins regardent, ajouta-t-il en montrant le bourgeois, vient de me dire qu'il avait fait pour le mieux.

— Aussi ne devrais-je vous faire ma visite que pour vous remercier, sire Thomas, répondit Regnault; je viens cependant demander une grâce, une grâce que vous seul pouvez m'accorder, et dont je serai reconnaissant jusqu'à la mort.

— Qu'est-ce donc? » dit l'Anglais d'un air gracieux.

Alors le jeune chevalier lui apprit en peu de mots comment il venait de retrouver, dans celui des condamnés qui respirait encore, le fils de sa nourrice, le compagnon de son enfance, et il le supplia de lui accorder la vie de ce malheureux.

L'Anglais fronça le sourcil. « Vous a-t-on appris, messire de Flavy, dit-il, que cet homme fait partie d'une troupe que nous supposons être fort nombreuse, dont nous ignorons l'asile, et qui, depuis un mois, pille les environs de Compiègne avec une audace vraiment surprenante?

— Je le sais, mylord; mais dans le malheureux temps où nous vivons, le vol de quelques bestiaux est un léger crime, bien souvent commis par de pauvres gens qui meurent de faim.

— Je vois que vous êtes dans l'erreur, sire Regnault, reprit Hackson; il ne s'agit pas ici de misérables paysans qui se réunissent, ainsi que nous le voyons tous les jours, pour trou-

ver le moyen de vivre à quelque prix que ce soit. Tout me prouve que ces deux hommes, et ceux de leurs compagnons que ma troupe n'a pu saisir, sont des gens de guerre et servent le parti de ce roi de Bourges, qui se fait appeler roi de France.

— Où donc se cacherait cette compagnie prétendue, mylord? où donc se cacherait son capitaine? Nous sommes maîtres absolus de toute la province, et je viens de la traverser avec mes Picards sans rencontrer un seul Armagnac.

— En vous accordant que ces misérables soient de simples pillards, reprit le lord, je n'en dois pas moins protéger les habitants de ce canton et leurs propriétés. Je ne puis le faire qu'en montrant dans cette occasion la plus grande sévérité.

— Ainsi donc vous me refusez, mylord, dit Regnault d'un ton qui marquait tout son ressentiment, et vous oubliez que sous les murs de Guise cette main a paré un coup

de hache qui allait vous fendre en deux? »

L'Anglais baissa les yeux d'un air embarrassé.

« Songez que les habitants de Compiègne, les sujets de mon roi, attendent un exemple... » reprit-il d'une voix basse.

Jusque-là le bourgeois avait assisté à ce débat sans paraître y prendre le moindre intérêt, et sans même sembler écouter la conversation; mais sur les derniers mots du gouverneur: « Je crois, dit-il de l'air le plus indifférent en s'approchant de Regnault de Flavy, je crois avoir entendu, sire chevalier, que l'un de ces deux misérables était déjà exécuté?

— Oui, » répondit Regnault en jetant pour la première fois les yeux sur cet homme, un des plus beaux que l'on pût voir, et qui, bien qu'il n'eût pas encore trente ans, portait une écharpe aux couleurs de la ville, en signe de quelque fonction municipale[1].

(1) La ville de Compiègne avait été mise en commune par Louis VII en 1513, et en prévôté par Philippe V en 1319; mais d'après une ordonnance de Charles VI, de 1414, elle se trou-

— Eh bien! messire, reprit le bourgeois, d'un ton aussi tranquille, laissez exécuter celui-ci. Convient-il que le noble filleul, l'ami du duc de Bourgogne, se fasse le champion d'un voleur de poules et de pourceaux et retire son affection à un brave allié pour un pareil sujet ? »

Le visage de Regnault de Flavy devint rouge comme du feu. « Maître... je ne sais qui, dit-il avec un accent de mépris, mêlez-vous de faire balayer les rues de Compiègne, de faire sonner la cloche du beffroi pour la procession, ou remplissez toute autre de vos fonctions bourgeoises; mais ne vous mettez pas en tiers dans un entretien entre gentilshommes lorsque votre opinion n'est pas requise. C'est assez d'un refus auquel j'étais loin de m'attendre, sans que vous y joigniez vos fades remontrances. »

Il allait s'éloigner. « Écoutez, sire Regnault,

vait administrée, à l'époque de cette histoire, par les gouverneurs de la ville et douze bourgeois notables.

écoutez, s'écria l'Anglais, vaincu par le souvenir du siége de Guise ou par celui du duc de Bourgogne, dont maître Paulet venait de faire mention; il ne sera pas dit que Georges Hackson ait refusé la première demande que lui fait Regnault de Flavy. Ce misérable vivra jusqu'à ce qu'il aille se faire pendre ailleurs. » Appelant aussitôt un des arbalétriers qui se promenaient dans les cours : « Courez sur la place, Robert, continua-t-il, et que l'on amène ici celui des condamnés qui vit encore. »

Le soldat obéit aussitôt, et le jeune chevalier, serrant affectueusement la main du gouverneur : « Je vous rends grâce cent fois, mylord, lui dit-il; jamais ce que vous faites aujourd'hui pour moi ne s'effacera de ma mémoire.

— Mon devoir cède à l'amitié que je vous dois, répondit Hackson; mais, à la moindre plainte contre celui qui vous doit la vie...

— Il restera à mon service, ou quittera le pays; recevez-en ma parole. »

A travers sa joie, le jeune chevalier ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil triomphant sur l'homme à l'écharpe; mais celui-ci ne le vit pas, attendu qu'il se promenait alors en long et en large sur le perron, sans prendre la moindre part à ce qui venait de se passer. Lord Hackson, qui avait suivi le regard de Regnault, le prit alors sous le bras, et, baissant la voix :

«Ce bourgeois, lui dit-il, que vous venez de rudoyer nous est infiniment utile. Il jouit d'une si grande considération dans Compiègne que tous les habitants n'entendent et ne voient que par ses yeux. Outre qu'il est chef de la milice, il gouverne entièrement ses collègues, les autres notables, dont j'ai le plus grand besoin d'être appuyé.

— Je gagerais bien mes éperons que c'est un fort mauvais homme, répondit Regnault.

— Je me soucie peu qu'il soit bon pourvu qu'il serve la bonne cause, reprit l'Anglais; sans lui notre petite garnison serait insuffi-

sante pour garder la ville, car beaucoup de gens ici ne demanderaient pas mieux que d'ouvrir les portes à Charles. Richard Paulet les surveille, il me les ferait connaître au besoin...

— De pareils hommes, interrompit Regnault dédaigneusement, se paient avec de l'or et vous tiennent quittes de politesses.

— De l'or! il en a plus que vous et moi. C'est le plus riche bourgeois de la France, et sa grande fortune lui fournit tous les moyens d'aider une foule de pauvres diables dont il dispose.

— Soit, dit Regnault; mais Dieu me préserve de traiter jamais avec estime celui qui combat la pitié jusque dans le cœur de ses semblables! »

Ils causèrent alors entre eux de l'état des affaires. C'était avec une grande joie que l'Anglais entendait le jeune chevalier affirmer que le duc de Bourgogne ne ferait point avec Charles une paix séparée; que, selon toute ap-

parence, au contraire, ce prince allait avant peu ramener en France de nombreuses troupes et soutenir ses alliés plus fortement qu'il ne l'avait encore fait. Ces propos avaient entièrement remis le capitaine Anglais en belle humeur, lorsque son envoyé revint, amenant avec lui quatre archers qui conduisaient le condamné.

« Approche, mauvais garnement, dit le lord en apercevant son prisonnier. Voilà notre frère d'armes, le sire de Flavy, à qui je te donne en toute propriété, pour disposer de toi selon son bon plaisir. Remercie-le d'avoir arrêté la corde qui te serrait déjà le cou, et conduis-toi de manière à n'avoir pas besoin de grâce une seconde fois ; car, par mon chef! à ta première sottise, le bourreau reprendra son bien. »

Celui auquel s'adressait cette allocution, plus énergique que flatteuse, n'y répondit qu'en jetant sur son frère de lait un regard plein de reconnaissance et d'affection. « Je

réponds de lui, dit Regnault en détachant les liens qui gonflaient les poignets du pauvre jeune homme. Va m'attendre à la porte des cours, Charlot, » continua-t-il; et Charlot, s'inclinant d'un air assez fier devant lord Hackson, exécuta cet ordre à l'instant.

Il tardait si fort au jeune chevalier de suivre son protégé qu'il se hâta de renouveler à l'Anglais tous ses remercîments. Lui promettant de le revoir dans la journée même, il s'excusa sur quelques ordres à donner aux siens pour prendre congé, et partit sans daigner honorer d'un dernier coup d'œil le chef de milice, dont il trouvait que lord Hackson s'exagérait beaucoup l'importance.

CHAPITRE II.

Parmi tous les témoins de ma première aurore,
Les vieux remparts, les champs semblaient m'aimer encore;
Le soleil d'autrefois brillait sur mon chemin.

Madame DESBORDES VALMORE.

A peine Charlot Boissard vit-il paraître son libérateur qu'il courut vers lui. « Que Dieu se charge, dit-il, de payer ma dette, si je n'ai pas le bonheur de verser tout mon sang pour vous ! » En disant cela il prit la main de Regnault et voulut la porter à ses lèvres ; mais le jeune chevalier vivement ému le serra sur son cœur. Comme cette scène attirait l'attention des soldats anglais et de quelques passants : « Sortons de la ville, dit Regnault, gagnons la forêt. Tu

dois être pressé d'ailleurs d'aller consoler ta mère.» Et, passant par la porte de Pierrefonds, ils prirent aussitôt le chemin de Vertbois, où tous deux avaient reçu la naissance.

Vertbois[1], un des plus riches fiefs de la Picardie, appartenait de temps immémorial à la famille de Davenescourt. Hélène de Davenescourt, plus de cinquante ans avant l'époque où commence notre histoire, l'avait apporté en dot à Robert de Flavy, gentilhomme picard. Cette dame, veuve alors, était restée mère de six fils, qui tous venaient d'acquérir une triste célébrité dans les guerres civiles. Jean, Hector et Raoul de Flavy avaient embrassé le parti du duc de Bourgogne; Guillaume, Louis et Charles, leurs frères, soutenaient le parti du Dauphin, en sorte que, dans sa vieillesse, la dame de Flavy éprouvait

(1) Compiègne faisait alors partie de la Picardie. Il n'y a pas deux cents ans que cette ville et tout le Noyonnais, le Beauvoisis et le Saônais ont été séparés de la Picardie pour être joints à l'Ile-de-France.

la douleur de voir la moitié de ses enfants combattre l'autre moitié.

Regnault, avec qui le lecteur a déjà fait connaissance, était fils unique de Jean Flavy, l'aîné des six frères dont nous parlons. Sa mère étant morte à Vertbois en lui donnant le jour, la dame de Flavy, son aïeule, lui avait choisi pour nourrice Marthe Boissard, femme du portier-concierge de Vertbois. Marthe avait donc également donné son lait et ses soins à l'enfant de ses maîtres et à Charlot, son propre enfant, ce qui établissait entre le jeune seigneur et le jeune vassal une sorte de fraternité dont Charlot, ainsi qu'on l'a vu plus haut, venait d'éprouver les heureux effets.

« Le soleil est diablement chaud ce matin, dit Charlot d'un air réjoui, comme il se mettait en marche, et pourtant il me semble bon, lorsque je songe qu'il n'y a pas une heure je lui faisais mes adieux pour ne plus le revoir.

—Les pensées doivent être bien tristes dans un pareil moment, répondit le jeune chevalier.

— Ma foi ! pour vous dire la vérité, je ne pensais plus guère. Quand ces chiens d'Anglais sont venus nous prendre à la prison, le pauvre Jacques et moi, et qu'il nous ont appris de quoi il s'agissait, j'ai recommandé mon âme à Dieu. Cela fait, j'ai cherché à m'étourdir sur ce qui allait arriver de mon corps. Après tout, dans notre métier la mort est toujours sur nos talons, et le jour qu'elle nous saisit, peu importe qu'elle se serve pour nous expédier, de la lance, de l'épée ou de la corde. Ce pauvre Jacques était plus fier; j'avais beau le raisonner tout le long du chemin, il ne pouvait s'accoutumer à l'idée d'être pendu. Il me faisait peine au point que, sur sa prière, j'ai obtenu qu'il serait exécuté le premier. Et, par le ciel ! cela me fait songer que sans cette complaisance pour lui je n'aurais pas profité du bienheureux hasard qui vous a conduit sur la place.

— Ce n'était point un hasard, dit Regnault.

— Comment ! vous saviez que l'on me pendait ce matin ?

— Pas précisément ; mais, comme je sortais de la maison que j'habite depuis hier soir, un homme fort extraordinaire s'est approché de moi et m'a dit que, si je voulais sauver un de mes anciens amis, je devais courir sans tarder sur la grande place ; puis il s'est enfui précipitamment. Quoique je ne dusse pas ajouter beaucoup de foi aux paroles d'un être aussi étrange, je ne sais quel heureux mouvement m'a poussé à suivre son conseil aussitôt, et, grâce au ciel ! je suis arrivé à temps pour te reconnaître.

— Qui diable peut être cet homme-là ? dit Charlot.

— Je ne sais, répondit le jeune chevalier, mais je le vois encore d'ici. Il est fort petit de taille, fort laid. Il portait des bas rouges et une plume rouge sur un chapeau pointu.

— C'est Daniel le sorcier ! c'est le bon petit Daniel ! s'écria Charlot.

— Mais, reprit Regnault de Flavy, qui donc avait pu lui apprendre que j'étais arrivé à Compiègne et que nous nous connaissions tous deux ?

— Il a vraiment bien besoin qu'on lui apprenne quelque chose ! lui qui pourrait vous dire à toute heure ce qui se passe dans les entrailles de la terre, qui voit clair par la nuit la plus sombre comme nous y voyons maintenant, et qui entend de l'église de Saint-Corneille ce qui se dit sur les remparts.

— Habite-t-il Compiègne depuis longtemps ?» dit Regnault ; car, tout aussi crédule que son frère de lait, le jeune chevalier ne mettait point en doute le pouvoir d'un sorcier.

« Il s'y est établi depuis six ans à peu près. Il venait de Noyon, où les échevins lui ont délivré sa patente de magicien, magicien de magie blanche, bien entendu.

— Pourquoi donc l'appelles-tu sorcier ?

— Parce que c'est plus tôt dit, répliqua

Charlot. Personne ici ne le nomme autrement, d'ailleurs.

— Personne ne sait donc, reprit gravement Regnault, que les sorciers n'ont pas de plus mortel ennemi qu'un savant en magie blanche, qui passe sa vie à défaire leur ouvrage. »

Ils arrivaient alors à la lisière de la forêt. En face d'eux se présentait un large sentier, tracé à travers les vieux chênes, dont il recevait l'ombrage. Le jeune chevalier s'arrêta; une douce joie se peignit sur sa belle et noble figure. « Ici je me reconnais parfaitement, Charlot, dit-il; ou tout est changé depuis mon départ, ou ce sentier doit nous conduire à la petite porte du pourpris[1] de Vertbois. En prenant ce sentier, combien de fois sommes-nous sortis tous deux par cette porte, pour aller jouer dans la forêt? — Mais pour aujourd'hui, répondit Charlot, nous sommes bien

(1) L'enclos d'un manoir seigneurial.

sûrs de la trouver fermée. Je ne pense pas que depuis dix ans on ait osé l'ouvrir dix fois, tant il est prudent, par le temps qui court, de rester claquemuré chez soi.

— N'importe, répliqua Regnault, nous tournerons à gauche pour gagner la grande porte; car j'espère, ajouta-t-il d'un ton où perçait un peu d'inquiétude, qu'il me sera permis de revoir ma bonne aïeule. Tout zélé partisan du Dauphin que se montre mon oncle Guillaume, je ne pense pas qu'il m'ait interdit l'entrée du manoir de sa mère, de celle qui a pris soin de mon enfance ?

— Je ne saurais vous dire ce qu'il ferait s'il se trouvait à Vertbois, répondit Charlot; mais depuis cinq ans que Compiègne a été reprise par Robert de Saveuse et les Anglais, monseigneur Guillaume n'a pas remis les pieds dans le canton, si ce n'est en secret et pour quelques heures. Il est vrai que la besogne ne lui manquait pas autre part. Sainte Vierge! nous a-t-il fait voir du pays!

avons-nous brûlé des villages, saisi des convois et partagé du butin ! car tout nous réussissait jusqu'à l'année dernière. C'est alors que la chance a tourné contre nous. Pendant que nous nous défendions dans Beaumont contre votre Jean de Luxembourg, que Dieu confonde ! le duc de Bar prenait Neuville, et il a fait démolir la forteresse. Ce sont deux belles places de moins pour monseigneur Guillaume, qui vient de capituler dans Beaumont, comme vous savez.

— Je ne sais rien, Charlot; depuis dix ans que j'ai quitté Vertbois pour rejoindre mon père dans l'armée bourguignonne, un heureux hasard m'a fait éviter toute rencontre avec ceux de ma famille qui tiennent le parti de Charles. La guerre que monseigneur Philippe faisait dans le Hainaut, d'ailleurs, vient de durer trois ans, et je l'ai faite avec lui, à ma grande réjouissance; non-seulement parce que j'y ai gagné mes éperons de chevalier, mais parce que

sur cette terre de l'étranger, les Français versaient d'autre sang que le sang français.

— Si du moins ceux qui portent le même nom n'avaient pas deux cris et deux bannières! reprit Charlot; mais sur six frères il faut que le diable en ait poussé trois à prendre la croix rouge.

— Ou qu'il ait poussé les trois autres à porter la bande armagnac, répliqua le jeune chevalier d'un air dédaigneux.

— Ce sera comme il vous plaira, mon jeune maître, dit Charlot, qui n'avait point envie de disputer avec son libérateur sur un point dont au fond il se souciait peu; ce sera comme il vous plaira. A parler vrai, je n'ai pas plus d'amitié pour Charles de France que pour Philippe de Bourgogne, vu que je ne les connais ni l'un ni l'autre. Monseigneur et maître, Guillaume de Flavy, se bat sous la bannière blanche, c'est à lui de savoir pourquoi; toute mon affaire, à moi Charlot, c'est de me battre à ses côtés.

— J'en disais autant que toi, Charlot, lorsqu'après le perfide assassinat du pont de Montereau[1] mon père m'envoya l'ordre de quitter Vertbois et de venir le joindre. A quatorze ans que j'avais alors, je ne jugeais pas plus ces querelles que tu ne les juges aujourd'hui ; je ne sentais que le chagrin de vous quitter tous, de quitter la mère que Dieu m'avait laissée. Avec quelle joie aussi, en arrivant hier à Compiègne, j'ai appris que ma bonne aïeule vivait encore et qu'elle habitait toujours Vertbois!

— Sans doute elle l'habite encore, répliqua Charlot; c'est bien le moins que la dame de Flavy vive en paix avec tous, puisqu'elle a des enfants dans les deux partis. Il n'en est pas moins vrai que plus d'une fois elle s'est vue obligée de s'enfuir avec ses deux petites filles pour se réfugier dans la ville chez le digne

(1) Ce fut en 1419 que Jean de Bourgogne, père du duc Philippe, fut assassiné sur ce pont par Tanegui-Duchâtel, ami du Dauphin.

abbé de Saint-Corneille ; car messires les Anglais s'étaient établis à Vertbois, et Dieu sait comme ils ont dévasté cette belle maison! Elle ne ressemble plus guère à ce que vous l'avez vue.

— Ce doit être un vrai chagrin pour ma grand'mère, qui se plaisait tant dans cette demeure ?

— Joignez-y ses frayeurs toutes les fois que Compiègne était prise par les uns, reprise par les autres; car depuis cette maudite guerre notre ville a bien souvent changé de maîtres, et vous ne serez pas étonné d'apprendre qu'à l'âge avancé de la noble dame son esprit est maintenant aussi faible que celui d'un enfant.

— Ah ! pourquoi ne venait-elle pas chercher un asile chez mon père, chez l'aîné de ses fils ! s'écria Regnault de Flavy, dans une de nos places fortes; mon père l'aurait protégée, je la protégerais aujourd'hui.

— Il lui aurait fallu pour cela se séparer

de vos jeunes cousines, qu'elle a vues naître, qui ne l'ont jamais quittée? Oserait-elle emmener les filles de messire Guillaume où messire Guillaume ne les envoie pas? Elle le craint, ma foi! trop pour cela!

— Elle craint son fils!

— Je le crois bien, vraiment! Il faudrait, pour ne pas le craindre, qu'elle ne l'eût jamais vu en colère; car messire Guillaume en colère et le diable, c'est tout un. Et peu lui importe sur qui sa fureur le pousse; grands ou petits, tout y passe, quoiqu'on dise pourtant que les loups ne se mangent point entre eux.

— Qu'appelles-tu les loups? nous autres seigneurs? dit Regnault en souriant.

— Ne sommes-nous pas autant de moutons que tout gentilhomme peut tondre, peut croquer à son bon plaisir? répliqua Charlot; aussi Dieu bénira ceux d'entre vous qui protégent les pauvres diables, au lieu de les écraser (et il serrait vigoureusement

la main du jeune chevalier); maisDieu n'aura pas beaucoup de besogne de ce côté-là, » ajouta-t-il en secouant la tête.

Regnault s'étant mis à rire de manière à encourager le babil de son compagnon : « Quant à monseigneur Guillaume, continua Charlot, je ne conseille à personne de lui déplaire ; et si vous vous rappeliez un moment ses façons d'agir, ses yeux, rien que le son de sa voix, vous ne seriez plus surpris qu'on le craigne à Vertbois comme partout ailleurs.

— Je ne nie pas, répondit Regnault, que mon oncle Guillaume m'ait toujours inspiré un certain effroi. Il n'est pas étonnant que son ton brusque et dur me fît peur, à moi qui n'étais qu'un enfant ; mais que sa mère...

— Sa mère, interrompit Charlot, sa pauvre femme, ses filles, une de ses filles au moins, ne l'ont jamais vu sans trembler, et j'ai peut-être un peu peur moi-même en me permettant de parler ainsi de ce terrible homme, quoiqu'il n'y ait ici pour m'écouter

que vous et ces chênes, qui sont nos vieux amis.

— Tout restera sous leurs feuilles, Charlot; tu peux y compter, répondit Regnault.

— Partant de là, reprit Charlot, je vous dirai donc le fond de la chose. Votre bonne aïeule ne pouvait pas abandonner ses petites filles au sort qui les attendait chez leur père, après avoir vu mourir la jeune dame de Flavy par suite des mauvais traitements que lui faisait endurer messire Guillaume, dès qu'il n'était pas à la guerre ou près d'une maîtresse.

— Que dis-tu là, Charlot? s'écria le jeune chevalier.

— Ce que ma mère m'a conté vingt fois, ma mère qui est une brave femme, ma mère qui a enseveli la pauvre infortunée, et qui est la seule avec qui notre bonne vieille maîtresse ose parler de son fils à cœur ouvert.

— Mais, autant que je puis me le rappeler, la seconde épouse de mon oncle était

d'une beauté remarquable; comment ne l'aurait-il pas aimée?

— Sans doute elle était belle, aussi belle que sa fille Marie l'est aujourd'hui. Il faut croire pourtant qu'il ne l'aimait plus quand il l'a fait mourir de chagrin et des coups qu'il lui a donnés.

— Battre une femme!

— Par saint Antoine! il en a battu bien d'autres! dit Charlot en riant. Monseigneur Guillaume a la main leste, quoiqu'il l'ait diablement pesante, ajouta-t-il en homme qui pouvait juger du fait par sa propre expérience.

— Et peut-être un ressentiment personnel te rend-il injuste envers lui, dit Regnault dont le cœur répugnait à penser aussi mal d'un de ses plus proches parents.

— Du ressentiment! moi! répondit Charlot; Dieu lui fasse grâce pour tous ses méfaits comme je lui pardonne quelques horions qu'il a pu me distribuer par-ci par-là! car je suis

son homme de guerre; je suis son vassal, après tout, et je sais bien qu'il pourrait m'envoyer en terre, ainsi qu'il a fait à Beaumont de quelques-uns de nous, sans craindre d'en recevoir jamais punition dans ce monde et sans que j'aie le droit de m'en plaindre dans l'autre, puisque les choses ont été arrangées de cette façon par ceux qui vivaient avant nous. »

La simplicité d'esprit, la naïve résignation qu'annonçaient ces dernières paroles de Charlot, imprimèrent un caractère de véracité à tout ce qu'il avait dit jusqu'alors. Regnault tressaillit à l'idée qu'un homme tel qu'on venait de lui peindre Guillaume de Flavy était le propre frère de son père, qu'il avait perdu l'année précédente au champ d'honneur, et dont la bonté égalait la vaillance.

Ils tournaient alors le mur du pourpris pour arriver à la grande porte. « Maintenant, si vous m'en croyez, reprit Charlot, nous changerons de propos; car nous allons entrer dans une maison où chacun a grand

soin de se taire sur celui dont nous parlons.

— Même quand il est absent? dit Regnault.

— Même quand il est absent, et cela pour plus d'une raison : d'abord, parce que ses filles ont été élevées dans le respect qu'elles doivent à leur père, comme disait la vieille dame de Flavy quand elle avait encore sa tête ; je puis vous répondre que la demoiselle Germaine, par exemple, prendrait fort mal le plus petit mot contre lui; ensuite, parce que ceux qui tiennent maintenant Compiègne ne sont pas ses amis, il s'en faut terriblement, et enfin parce qu'il lui est arrivé plus d'une fois de tomber à Vertbois comme un coup de tonnerre, au moment où l'on s'y attend le moins.

— Si nous allions l'y trouver, Charlot? dit le jeune chevalier, en souriant.

— Dieu nous en préserve!

— Que pourrais-tu craindre d'une rencontre pacifique entre nous?

— Il n'aime pas la croix rouge.

— Ne suis-je pas le fils de son frère , après tout? son unique neveu?

— Il n'aime pas la croix rouge, » répéta Charlot d'une voix plus basse ; car il approchait de l'entrée principale du manoir.

CHAPITRE III.

Pour calmer sa douleur amère,
Elle priait, la pauvre mère;
Et de ce temple en deuil, sans prêtre et sans autel,
La voix du désespoir s'élevait jusqu'au ciel.

ANONYME.

Quoique vaste et bâti avec une grande magnificence pour le temps dont nous parlons, le château de Vertbois, n'étant point fortifié, n'offrait aucun moyen de défense à ses habitants, et peut-être ce seul motif le conservait-il à ses maîtres pendant la guerre civile. La forêt de Compiègne l'entourait de toutes parts, à l'exception de la place où s'élevait un joli village qui le touchait et portait le même nom. Jusqu'à l'époque où l'héritière

des Davenescourt, devenue douairière de Flavy, y fixa sa demeure, Vertbois n'était qu'une maison de plaisance et de chasse pour les sires de Davenescourt, qui, lorsqu'ils ne résidaient pas dans des places fortes, préféraient habiter Compiègne, où leur famille disputait le premier rang à celle des Flavy. La douairière ayant fait agrandir les jardins et bâtir le surcroît d'appartements qui lui étaient nécessaires pour recevoir et loger sa nombreuse famille, le séjour de Vertbois était devenu d'autant plus agréable que cette demeure touchait pour ainsi dire les remparts de la ville.

Une longue et superbe avenue, dont une partie traversait les bois, conduisait à la grande porte du château. Pendant bien des années cette porte s'était ouverte chaque jour pour donner passage à de brillantes cavalcades, composées des plus nobles dames et des chevaliers les plus renommés de la Picardie; mais depuis longtemps il était extrêmement rare qu'on la fît tourner sur ses

larges gonds, si ce n'était pour introduire rapidement une mauvaise charrette, chargée de quelques provisions. Une autre petite porte, où ne pouvaient passer que des piétons, suffisait au peu de rapports que les craintifs habitants de Vertbois entretenaient avec le dehors ; aussi, la plupart du temps, la mère de Charlot remplissait-elle sans aucun aide les fonctions de portier-concierge qu'exerçait jadis son mari, fonctions qui lui avaient été conservées, de même que son logement, à l'époque où elle était restée veuve.

Le jeune chevalier et son compagnon s'étant approchés de la petite porte dont nous venons de parler, Charlot fut très surpris de la trouver ouverte. « Il faut, dit-il, que ma pauvre mère soit bien accablée par le chagrin pour négliger ainsi son service, elle qui est toujours si soigneuse ! »

Regnault se félicita que ce hasard leur permît de préparer sa bonne nourrice à la joie de revoir son fils, et, passant le premier,

après avoir dit à Charlot de marcher à quelques pas de lui, il se trouva bientôt dans la salle qui servait de cuisine à la vieille Marthe. Cette première pièce était déserte; mais comme Regnault s'avançait vers la seconde, il s'arrêta tout à coup aux accents d'une voix jeune et douce qui récitait les litanies. « On prie, dit fort bas le jeune chevalier à Charlot.

— Est-ce ma mère?

— Je ne le pense pas. »

Charlot s'étant approché à son tour, tous deux entendirent distinctement : « *Sancte Petre, ora pro eo; sancte Paule, ora pro eo.*

— *Ora pro eo*, répéta la voix de Marthe, altérée par les sanglots. Mon Dieu! mon Dieu! daignez recevoir mon pauvre enfant dans votre miséricorde! » Et les larmes semblèrent la suffoquer. Regnault alors fit signe à Charlot de se placer de manière à ne pas être vu d'abord, tandis que lui-même ouvrait doucement la porte.

Une femme qui n'avait pas dix-neuf ans,

dont la beauté égalait la beauté des anges, était agenouillée devant une table, sur laquelle se trouvait un livre, ouvert aux prières des agonisants. Marthe était placée près d'elle dans la même position, mais la tête appuyée sur ses mains jointes, et ses vêtements déchirés, ses cheveux épars, que ne retenait plus aucun lien, annonçaient assez que ce moment de calme succédait pour elle à des heures d'angoisse et de désespoir.

Au léger bruit que fit en entrant Regnault, la jeune inconnue se leva précipitamment, et, d'un ton où se montrait plus de fierté que d'effroi : « Qui êtes-vous ? dit-elle, que venez-vous faire ici ? » Puis saisissant le bras de Marthe, qui, accablée par sa douleur, n'avait rien entendu, elle l'appela doucement en l'aidant à se relever aussi. « Qui êtes-vous ? répéta Marthe lorsqu'elle put à travers ses pleurs distinguer la figure d'un étranger.

— Un ami, Marthe, répondit le jeune chevalier, un ami qui vous apporte la consolation.

— Il est donc mort en bon chrétien! répondit la malheurese mère ; vous l'avez donc vu mourir ?

— Je ne l'ai pas vu mourir, dit Regnault en prenant la main de la pauvre femme, et peut-être ne mourra-t-il pas.

— Que dites-vous ? s'écria Marthe hors d'elle-même, il vivrait! mon enfant; mon cher enfant me serait rendu !

—Oui, ma mère! je vis, » s'écria Charlot en s'élançant dans la chambre.

A la vue de son fils, Marthe poussa un cri de bonheur et tomba sur un siége, sans force et sans mouvement ; mais reprenant bientôt ses sens, la pauvre mère se mit à rire et à pleurer à la fois, comme entièrement privée de sa raison. Elle entourait de ses bras Charlot, qui s'était agenouillé devant elle, lui prenait la tête, la serrait sur son cœur, en criant : « C'est lui! c'est bien lui! les anges du ciel ont eu pitié de moi!

— Et cet ange dont vous ne parlez point,

ma mère, dit Charlot en se levant et en montrant le jeune chevalier, celui qui vient de me sauver, qui m'a fait descendre de l'échafaud, regardez-le bien ; ne le reconnaissez-vous pas ? »

A ces mots, la jeune inconnue laissa percer une émotion si vive que Regnault, dont les regards étaient attachés sur elle, ne douta pas qu'il ne revît une des compagnes de son enfance, et reconnut aussitôt tous les traits de Germaine, l'aînée de ses cousines. Quant à Marthe, à peine avait-elle entendu les dernières paroles de son fils que, se précipitant dans les bras du jeune chevalier : « Regnault ! Regnault de Flavy ! s'écria-t-elle; je le revois, je les revois tous deux, et l'enfant de mon lait a sauvé mon autre enfant ! O mon Dieu ! c'est trop de joie ! trop de joie ! » Et le tremblement de tous ses membres, la pâleur qui se répandait sur ses joues, pouvaient faire craindre en effet qu'elle n'y succombât.

Tandis que Regnault pressait contre son

cœur sa bonne nourrice, Germaine, effrayée d'une agitation aussi vive pour la pauvre femme; s'efforçait de la faire se rasseoir. « Engagez votre mère à se calmer, Charlot, dit-elle, Marthe a beaucoup souffert depuis hier; elle est trop faible pour supporter tant d'émotions. Si je n'étais pas moi-même aussi heureuse de vous revoir, mon bon Charlot, je vous gronderais de vous être montré si vite. » Charlot ne prit point la main que lui tendait Germaine en parlant ainsi; mais il baisa respectueusement le bas de la robe blanche dont elle était vêtue.

« Me voilà tranquille, me voilà tranquille, ma bonne demoiselle, dit Marthe en s'asseyant entre son fils et le jeune chevalier; et pourvu que je puisse les regarder, pourvu que ce cher enfant m'assure que mon pauvre Charlot ne coure plus aucun danger?...

— Le capitaine anglais vient de m'accorder sa grâce, interrompit Regnault; à l'avenir Charlot ne me quittera plus, et je réponds de

ses jours à tous ceux qu'ils intéressent. »

En prononçant ces mots, Regnault de Flavy jeta un regard timide sur sa jeune parente, qui venait de prendre un siége voisin du sien ; mais qui paraissait résolue à ne reconnaître en lui, ni son cousin, ni le compagnon de ses premiers jeux. Aussi éprouva-t-il une grande joie quand Germaine, après avoir fixé tristement ses beaux yeux sur la croix qu'il portait, voulut bien enfin lui adresser la parole, quoiqu'elle sût donner à son accent une froideur glaciale. « Il nous est doux de vous devoir la vie de cet honnête garçon, dit-elle, sans regarder le jeune chevalier, c'est la première fois que je puisse me réjouir de voir un Flavy porter d'autres couleurs que celles de notre roi.

— Ah! demoiselle Germaine, dit aussitôt la vieille Marthe, n'allez pas le gronder, ce cher enfant. Qu'importe qu'il ait sur sa poitrine la croix rouge ou la croix blanche? N'est-ce pas toujours Regnault de Flavy, le

fils du frère aîné de votre père? un bien proche parent, un bien bon ami?

— L'ami le plus tendre et le plus dévoué, dit Regnault avec un accent qui partait du cœur. Chère Germaine, vous que j'ai si longtemps appelée ma sœur, voulez-vous troubler l'heureux moment qui nous rejoint? voulez-vous avoir d'autres pensées que celle des doux liens qui ont uni notre enfance? »

Germaine paraissait fortement émue. Elle leva les yeux vers le ciel en poussant un profond soupir; mais, vaincue sans doute par le souvenir qu'invoquait le jeune chevalier, elle lui tendit la main, sur laquelle il imprima ses lèvres avec transport. « Vous avez raison, mon cousin, dit-elle d'une voix altérée; ils ne reviendront que trop tôt, les jours qui sépareront de nouveau Regnault de Flavy des siens! Qu'il nous soit permis de jouir du moment de trêve que le ciel accorde aux malheurs de notre famille. Ma grand'mère vous reverra avec bien de la joie, Regnault. Com-

bien de fois avons-nous parlé de vous avec elle, avec ma sœur Marie!

— Et moi, Germaine, combien de fois me suis-je transporté en imagination dans ce cher Vertbois! près de vous, de ma bonne aïeule, de Marie! J'ai l'espoir qu'aujourd'hui même ce rêve de bonheur va devenir une réalité, et que je vais revoir la grande salle, la galerie où nous avons joué si souvent ensemble.

— Il faut remettre votre visite à demain, répondit Germaine. J'ai laissé notre mère plus malade que de coutume, et vous ne jugerez malheureusement que trop combien la moindre émotion subite peut lui nuire. Charlot ira vous dire à quelle heure nous vous attendrons. Mais, Regnault, vous le trouverez bien changé ce cher Vertbois; la joie n'y règne plus comme de votre temps. Notre mère a beaucoup souffert, elle est bien vieillie. Moi-même je ne suis plus jeune, ajouta-t-elle en souriant; le temps où nous vivons a pesé sur ma tête de dix-huit ans.

— Espérons que des temps plus heureux viendront bientôt, » dit Regnault en serrant la main de sa cousine dans les siennes.

Germaine secoua la tête avec l'air du doute. « Je crois superflu de vous recommander de venir absolument seul demain, reprit-elle. La paix dont nous jouissons pour la première fois depuis bien longtemps n'est due qu'au soin que nous prenons de ne point sortir de nos murs, de n'éveiller la curiosité de personne.

— Désormais, répondit Regnault, vous pourrez négliger ces tristes précautions; ma présence dans ce pays vous répond de votre sécurité.

— Allez-vous donc commander dans Compiègne?

— Non, mais je commande les troupes qui viennent en renforcer la garnison, et le capitaine anglais, d'ailleurs, s'empressera de veiller au repos de ma famille.

— Ah! faites-nous grâce, je vous supplie,

de l'appui des Anglais, dit Germaine d'un air méprisant; j'ai le courage nécessaire pour supporter les maux qu'ils nous font chaque jour, je n'aurais pas celui de me trouver placée sous leur protection. » Ce dernier mot fut accompagné d'un sourire amer, annonçant le dédain le plus prononcé.

Regnault n'entreprit point de prendre la défense de ses alliés, et peut-être l'amitié d'enfance que rappelait dans son cœur la vue de sa jeune parente ne fut pas l'unique motif qui lui fit garder le silence. La beauté de Germaine ne consistait pas seulement dans la régularité de ses traits, dans la noble élégance de sa taille; il régnait dans toute sa personne je ne sais quoi d'élevé et d'imposant qui annonçait une âme supérieure. L'expression si calme et si fière de ses grands yeux noirs et pénétrants, un léger mouvement dédaigneux dont sa belle bouche semblait avoir l'habitude, tout, dès son premier aspect, faisait éprouver la crainte de lui déplaire, le dé-

sir d'obtenir d'elle un sourire, un mot d'approbation. Regnault se trouvait donc soumis à un ascendant irrésistible, dont pourtant il ne pouvait s'expliquer la puissance par ces émotions vives qu'excitent dans le cœur d'un jeune homme la présence d'une belle femme; car le sentiment qu'il éprouvait, quoique doux et profond, était grave comme les regards de celle qui le lui inspirait et ne ressemblait en rien à l'amour.

Germaine, ne recevant aucune réponse à ses dernières paroles, craignit sans doute d'avoir blessé l'ami de son enfance en lui montrant toute sa haine pour la cause qu'il servait. Elle tendit la main à Regnault, et souriant de l'air le plus gracieux : « Il n'en est pas de même de votre protection, mon cousin, dit-elle; nous placerons avec joie Vertbois sous votre sauvegarde.

— Comme je verserais avec joie tout mon sang pour le salut de ceux qui l'habitent! » s'écria le jeune chevalier. Et il imprima vi-

vement ses lèvres sur la main qui lui était présentée.

Une légère rougeur couvrit le visage de Germaine, qui se leva aussitôt. « Maintenant, mon cousin, dit-elle, il faut que j'aille retrouver notre mère et la préparer à vous revoir demain. Charlot peut-il revenir ce soir à Vertbois?

— Il peut y rester s'il lui plaît, répondit Regnault. J'ai répondu de lui à lord Hackson; moi seul, maintenant, pourrai lui demander compte de ses actions.

— Vous avez répondu de lui, reprit Germaine que ce mot avait fait réfléchir quelques instants. Aucun de nous ne voudra jamais que la parole d'un Flavy ait été vaine, continua-t-elle aussitôt; cette parole vous rend Bourguignon de fait, Charlot, si vous ne pouvez l'être de cœur. Vous resterez près de mon cousin, et je vous dégage, au nom de mon père, de tous les devoirs qui vous liaient à nous et aux nôtres.

— Mais je pourrai toujours revenir à Vertbois? demanda Charlot avec inquiétude.

— Voir votre mère? sans doute, reprit Germaine. A peine Marthe, continua-t-elle avec un sourire, peut-elle compter pour une Armagnac.

— Hélas! répondit la bonne nourrice en attachant des regards maternels sur le jeune chevalier, comment être franchement d'un parti quand on a des amis dans tous?

— Vous avez raison, ma bonne mère, répliqua Regnault; hors du champ de bataille on ne doit plus voir les bannières.

— Quoi! pas même les drapeaux anglais qui flottent sur nos murailles? dit Germaine avec un accent si plein d'amertume que Regnault s'étonna de voir une jeune et faible femme porter aussi loin la haine de l'étranger.

— Germaine, dit-il après quelques moments de silence et en saisissant sa main qu'elle paraissait d'abord vouloir retirer, promettez-moi, je vous en supplie, que votre

ressentiment ne me confondra jamais avec ceux que vous maudissez?

— Non, jamais, Regnault, répondit-elle doucement. Ne sais-je pas bien que l'honneur vous commande de combattre dans les rangs où combattait votre père? qu'un Flavy ne peut déserter la cause qu'il a une fois embrassée? Si je me disais tout cela, Regnault, même quand je n'espérais plus retrouver en vous un frère, jugez si je me le redis aujourd'hui. Mais je n'en hais que plus les Anglais, et c'est la dernière fois que nous parlerons d'eux ensemble, n'est-il pas vrai, mon cousin?

— J'en prends bien volontiers l'engagement formel, dit en souriant le jeune chevalier.

— Adieu donc. Charlot reviendra ce soir prendre les ordres de ma mère, et selon toute apparence nous nous reverrons demain.» En achevant ces mots Germaine reprit le livre de prières qu'elle avait reçu de son père comme un présent très précieux à

cette époque, serra la main de Marthe, fit un signe amical à Charlot, et sortit, non sans avoir jeté le regard le plus affectueux sur Regnault, qui, s'approchant d'une fenêtre, suivit du regard la marche élégante et légère de sa belle cousine jusque dans la seconde cour.

CHAPITRE IV.

> Diables d'enfer, horribles et cornus,
> Gros et menus, aux regards basiliques,
> Infâmes chiens, qu'êtes-vous devenus?
>
> *Mystère de la Nativité.*

Le premier soin de Charlot, dès qu'il fut rentré dans Compiègne avec son nouveau patron, fut de chercher Daniel ; mais il s'écoula du temps avant qu'il pût parvenir à la demeure du petit sorcier, quoiqu'il la connût très bien, vu la foule de gens qui l'arrêtaient à chaque pas et à toutes les portes, pour le regarder, l'embrasser et le féliciter d'avoir si heureusement échappé à l'échafaud. Enfin il

arriva devant une maisonnette d'assez mince apparence, que deux baguettes blanches, croisées sur la porte, désignaient comme l'habitation de celui dont la science avait le pouvoir de mettre en fuite tous les démons de l'enfer.

Il frappa. Une fenêtre s'ouvrit au-dessus de sa tête et donna passage à une petite figure pleine de finesse et de malice sur laquelle sa vue fit naître aussitôt l'expression de la joie.

« C'est moi, maître Daniel, cria Charlot; me permettez-vous d'entrer?

— Autrement dit: voulez-vous m'ouvrir la porte? répondit le petit homme. Attends, mon garçon, je descends. »

A peine Charlot fut-il introduit dans l'allée la plus obscure de Compiègne que, se précipitant dans les bras de son premier libérateur, il le serra sur sa poitrine de manière à lui faire perdre la respiration. « Doucement, doucement donc, dit Daniel en se dégageant

des étreintes de son robuste ami ; à qui diable en as-tu?

— Je sais tout ce que je vous dois, maître Daniel, je le sais, répondit Charlot voulant l'embrasser de nouveau.

— Là, là, reprit Daniel ; et il fit quelques pas en arrière. Si tu le sais, à la bonne heure ; mais ce n'est pas une raison pour se jeter ainsi sur un homme sans le prévenir. Encore un peu tu m'étouffais.

— Par l'épée de Dunois! dit Charlot, je ne m'en serais jamais consolé, vous à qui je dois que ma tête se soutienne encore sur mes épaules.

— Eh! eh! reprit Daniel en riant, il est certain que les Parques étaient sur le point de couper le fil ; voulant dire par là que tu as vu la corde de près. Ce doit être une rude angoisse ; mais enfin, puisqu'elle est passée, si tu veux monter nous boirons un coup à ta délivrance.

— Un coup, deux coups, trois coups si

vous voulez, maître Daniel ; car je commence à m'apercevoir que je n'ai ni bu ni mangé depuis hier matin.

— Pauvre garçon ! viens, viens, je vais te régaler, moi. Cette maison-ci, vois-tu, est un lieu d'abondance ; c'est à qui se chargera de fournir ma cave et ma cuisine, et comme j'ai toujours pensé que le premier besoin de l'homme est une nourriture saine et copieuse, je laisse faire ces braves gens. » En disant ces mots il conduisit Charlot dans une salle, au milieu de laquelle une table se trouvait toute placée ; elle était couverte, il est vrai, de parchemins sur lesquels on avait tracé des figures géométriques et de divers instruments, tels que compas, équerres, etc. ; mais Daniel la débarrassa en un clin d'œil de tout cet attirail, pour la charger d'un énorme pâté, d'une langue de cochon et d'une gourde remplie du plus excellent vin de Bourgogne.

« Allons, place-toi là, » dit-il à Charlot en

lui avançant une escabelle, dès qu'il eut opéré ce changement de décoration, avec une prestesse de mouvement qui lui était particulière et le faisait ressembler à un farfadet.

Charlot ne se le fit pas dire deux fois. Sur l'invitation de son hôte, il attaqua le pâté, auquel il fit une telle entaille que Daniel s'empressa d'en prendre un morceau pour lui-même, dans la crainte de ne pouvoir en goûter s'il tardait un moment de plus. « Il doit être bon, dit le petit sorcier; la pâtissière de la Grande-Place l'a fait elle-même pour me l'apporter. »

Charlot fit un signe affirmatif, l'active occupation qu'il donnait à ses mâchoires le privant momentanément de la parole. « Je lui avais rendu, il est vrai, un bien grand service à cette bonne femme, continua Daniel; une légion de mauvais esprits s'étaient établis sous la forme de rats dans la salle où elle tient ses farines; grâces à quelques exorcismes et

à une poudre répandue sur des boulettes de viande, je l'en ai délivrée totalement. Quant à ce vin, que nous allons goûter, ajouta-t-il en remplissant la coupe de Charlot et la sienne, c'est un présent du cabaretier de la rue des Célestins. Le pauvre homme ne pouvait garder un tonneau plein dans sa cave; le diable venait en soutirer toutes les nuits. J'ai passé quelques heures dans cette cave, où j'ai fait porter mes instruments et mes livres; le lendemain j'ai fait boucher par un maçon un certain trou qui communiquait avec la maison voisine; depuis lors le diable n'est jamais revenu.

— Si grands que soient les services que vous rendez à chacun, maître Daniel, dit Charlot dont la première faim était apaisée, ils seront toujours loin de valoir celui que vous m'avez rendu. Par le ciel! j'aime mieux vous avoir vu conserver ma tête que tous les sacs de farine et tous les tonneaux de vin du monde, quoique vous ayez très bien

fait de sauver ce vin-ci, ajouta-t-il en tendant sa coupe. Mais, sans compter que vous voyez respirer un ancien ami, qui ne respirerait plus, je puis dire que vous seul pouviez deviner que messire de Flavy venait d'arriver à Compiègne et qu'il était mon frère de lait.

— J'en ai deviné bien d'autres! dit Daniel d'un air important.

— Je ne dis pas le contraire, reprit Charlot; cependant ce tour-là est fort, et messire Regnault en est resté aussi ébahi que moi.

— On prétend que ce Regnault de Flavy n'a pas inventé la poudre? répliqua le petit sorcier d'un air indifférent.

— Inventé la poudre! répondit Charlot en ouvrant de grands yeux. Et pourquoi voulez-vous qu'il l'ait inventée?

— Tu ne me comprends pas. On se sert de ce dicton depuis la belle découverte qui va faire tuer dix hommes au lieu d'un, quand on veut indiquer poliment le manque de

puissance intellectuelle dans un individu quelconque.

— Que je meure, maître Daniel, si je vous comprends davantage !

— Voulant dire par là que ton chevalier est tout simplement un jeune brave.

— Ah ! pour brave, répliqua Charlot ravi de pouvoir enfin saisir un mot qui lui peignît une idée, pour brave, les Flavy le sont tous ; mais tous ne sont pas aussi bons garçons que lui.

— Ce n'est pourtant pas sans une juste répugnance que je me suis mis en rapport avec ce jeune homme, reprit Daniel. J'ai cédé au souvenir de quelques bons services que tu m'as rendus, à l'ancienne amitié que je te porte, tout en me disant bien néanmoins qu'il serait beaucoup plus prudent de te laisser pendre.

— Par saint Jacques ! pourquoi vous disiez-vous cela, maître Daniel ? s'écria Charlot d'un air stupéfait.

— Parce que tu t'es fort mal tiré, j'en suis certain, de l'interrogatoire qu'a dû te faire subir ton libérateur.

— Un interrogatoire!

— Sans doute. Quand Regnault de Flavy t'a demandé pour quel motif tu étais venu secrètement dans les environs de Compiègne, qu'as-tu répondu?

— Rien; car il ne m'a fait aucune question là-dessus. Nous avions vraiment bien autre chose à nous dire, au bout de dix ans que nous ne nous étions vus.

— Et de quoi donc t'a-t-il parlé?

— De Vertbois, de la vieille dame de Flavy, sa grand'mère, de ses cousines, de tout ce qui lui touche le cœur, enfin.

— De sorte que tu as pu répondre à toutes ses questions sans aucun embarras?

— Bien mieux, ma foi! que s'il m'avait demandé pourquoi je me tenais caché dans la forêt, puisque je ne l'ai jamais su moi-même.

— Il est bon qu'il ignore aussi que messire Guillaume te l'avait ordonné, entends-tu bien? Tâche, à la première occasion, de lui faire quelque conte en l'air pour expliquer autrement ton aventure. Nous ne devons pas oublier que Regnault de Flavy est l'homme du duc de Bourgogne, l'allié des Anglais, et quoique, grâce au ciel! nous ayons affaire en lui à un bon enfant...

— Ah! tout bon enfant qu'il est, interrompit Charlot, je ne conseillerais pas à nos gens de rester longtemps dans son voisinage. Je venais précisément vous consulter sur la manière que nous pourrions employer pour leur faire savoir qu'il est arrivé deux cents Picards, qui sans doute vont courir la forêt et....

— C'est une chose faite, dit Daniel; tes camarades sont en sûreté.»

Charlot jeta sur le petit homme un regard de surprise mêlée d'une sorte d'admiration; puis, poussant un profond soupir : «Mes

camarades! dit-il. Oui, hier encore ils étaient mes camarades, et si je reste maintenant au service de messire Regnault, comme il y a toute apparence, il faudra me battre contre eux, avec les Anglais que je n'aime guère. La chèvre ne peut brouter qu'où on l'attache, et quand votre métier est de donner des coups de lance, vous n'êtes pas toujours maître de choisir ceux qui les reçoivent.

— Nous voyons de nos jours plus d'un grand changer de bannière, dit Daniel, sans pouvoir en donner d'aussi bonnes raisons que les tiennes, j'en conviens. Pourvu qu'en devenant Bourguignon on oublie les secrets des Armagnacs... » Le petit sorcier s'arrêta, et fixa sur Charlot un regard perçant.

« Par le ciel ! s'écria Charlot rouge comme le feu, me croyez-vous capable de trahir mon premier maître? de livrer aux Anglais mes amis, mes compagnons d'armes? N'allais-je pas me laisser pendre ce matin plutôt que de parler?

— Il est bon qu'il ignore aussi que messire Guillaume te l'avait ordonné, entends-tu bien? Tâche, à la première occasion, de lui faire quelque conte en l'air pour expliquer autrement ton aventure. Nous ne devons pas oublier que Regnault de Flavy est l'homme du duc de Bourgogne, l'allié des Anglais, et quoique, grâce au ciel! nous ayons affaire en lui à un bon enfant...

— Ah! tout bon enfant qu'il est, interrompit Charlot, je ne conseillerais pas à nos gens de rester longtemps dans son voisinage. Je venais précisément vous consulter sur la manière que nous pourrions employer pour leur faire savoir qu'il est arrivé deux cents Picards, qui sans doute vont courir la forêt et....

— C'est une chose faite, dit Daniel; tes camarades sont en sûreté.»

Charlot jeta sur le petit homme un regard de surprise mêlée d'une sorte d'admiration; puis, poussant un profond soupir : «Mes

camarades! dit-il. Oui, hier encore ils étaient mes camarades, et si je reste maintenant au service de messire Regnault, comme il y a toute apparence, il faudra me battre contre eux, avec les Anglais que je n'aime guère. La chèvre ne peut brouter qu'où on l'attache, et quand votre métier est de donner des coups de lance, vous n'êtes pas toujours maître de choisir ceux qui les reçoivent.

— Nous voyons de nos jours plus d'un grand changer de bannière, dit Daniel, sans pouvoir en donner d'aussi bonnes raisons que les tiennes, j'en conviens. Pourvu qu'en devenant Bourguignon on oublie les secrets des Armagnacs... » Le petit sorcier s'arrêta, et fixa sur Charlot un regard perçant.

« Par le ciel ! s'écria Charlot rouge comme le feu, me croyez-vous capable de trahir mon premier maître? de livrer aux Anglais mes amis, mes compagnons d'armes ? N'allais-je pas me laisser pendre ce matin plutôt que de parler ?

Charlot. Tenez, par exemple, aucuns de nous ne se souciait de rester caché dans la forêt et dans les masures de Pierre-Fond, au risque d'être surpris par les Anglais, et pourtant nul n'a osé sortir de son trou, quoique depuis un mois il nous tienne blottis comme des lièvres dans des tanières, sans que nous puissions deviner pourquoi. »

Le petit sorcier sourit. « Vous en savez davantage, vous, maître Daniel, continua Charlot; d'abord parce que vous savez tout; ensuite parce que messire Guillaume m'a commandé de n'agir que d'après vos ordres, ce qui prouve.....

— Ce qui prouve, interrompit Daniel, que, s'il t'échappait involontairement le plus petit mot sur cette affaire, je pourrais bien aller prendre la place que tu occupais ce matin devant l'Hôtel-de-Ville.

— Bonté divine! s'écria Charlot; j'aimerais mieux aller la reprendre moi-même.

— Pour en revenir à Guillaume de Flavy,

reprit Daniel, j'ai souvent entendu parler de sa cruauté, mais je le crois loyal, et le plus intrépide de nos hommes de guerre.

—Oh! pour intrépide, répondit Charlot, nous ne verrons jamais son pareil. Les Dunois, les Xaintrailles ne sont que des poules mouillées à côté de ce gaillard-là; il ne tremblerait pas devant une légion de diables. Je n'en connais pas moins dans le monde une personne dont il a peur.

—Toi! peut-être?

—Non, par ma foi! dit Charlot en riant; la personne dont je parle, c'est sa fille.

—Sa fille!

—Oui, celle qu'il a eue de son premier mariage, la demoiselle Germaine. Près d'elle monseigneur Guillaume n'est plus le même homme; il faut le voir lui parler tout doucement, tout doucement, la consulter, l'écouter comme un oracle. Cela prouve bien qu'il n'y a pas de cœur si dur qu'une amitié ne s'y glisse encore; car, je ne vous apprends

rien, maître Daniel, quand je dis que s'il est bon pour sa fille, il ne l'a guère été pour son père.

— Comment? dit le petit sorcier de cet air équivoque qui peut faire croire que l'on est instruit.

— Sans doute, reprit Charlot; vous savez mieux que moi que le vieux sire de Flavy est mort dans une forteresse où monseigneur Guillaume le tenait enfermé, et qu'il est mort de faim. »

Soit que Daniel connût réellement ce fait, soit qu'il en entendît parler pour la première fois, aucun étonnement ne se montra sur son visage; il se contenta de demander si la dame de Flavy pensait avoir perdu son mari de cette manière.

« Il serait bien surprenant qu'elle l'ignorât, répondit Charlot, tant de gens le savent. Vous sentez bien que ce n'est pas une mère qui peut parler des crimes de son fils; mais je gagerais qu'il ne faut pas chercher

d'autre cause à la folie de la pauvre dame.

—Elle a pourtant revu son fils plusieurs fois depuis.

—C'est vrai, et Dieu sait dans quel tremblement elle est chaque fois qu'il vient à Vertbois! Si la demoiselle Germaine n'était pas là, qui aime son père, qui le croit un honnête homme...

—Tu penses donc, interrompit Daniel d'un air inquiet et chagrin, tu penses qu'il confie à cette jeune personne des affaires sérieuses, des projets importants?

—Je crois qu'il n'a rien de caché pour elle quand ils vivent ensemble; mais il ne l'a pas vue depuis un an que nous venons de passer en courses et à Beaumont.

—T'avait-il ordonné de lui dire que tu restais dans ces environs avec tes camarades?

—Non; je ne devais me confier qu'à vous, et vous devez vous rappeler que je n'ai parlé à ma mère elle-même que d'après votre avis, et au moment où nous avons craint de mourir

de faim dans nos cachettes. La demoiselle Germaine nous croyait sans doute près de notre maître ; mais ce matin, dans son désespoir, il faut que ma mère lui ait parlé ; car je les ai trouvées ensemble, qui récitaient pour moi les prières des agonisants.

— Diable ! dit Daniel d'un air fort contrarié, deux femmes dans un secret ! c'est au moins une de trop. Peux-tu revoir bientôt cette Germaine ?

— Je vais la voir tout à l'heure ; je retourne ce soir à Vertbois.

— Tâche de lui parler en particulier, et dis-lui que la moindre indiscrétion de sa part peut d'un moment à l'autre exposer la vie de son père.

—Vous me donneriez mon pesant d'or que je ne lui dirais pas cela.

— Et pourquoi, je te prie ?

— Oh ! pourquoi ? parce que la demoiselle Germaine n'est pas de ces personnes à qui on ose faire la leçon ; que, pour la prudence,

le courage, la raison, elle en remontrerait au plus habile, et que d'ailleurs je ne lui adresse pas aussi facilement la parole que vous pourriez le croire.

—Elle est donc bien fière ?

— Mais pas mal. Et puis ce n'est pas tout ça, voyez-vous ; c'est qu'elle a un certain air imposant, un certain regard..... Enfin, si vous l'aviez vue, vous me comprendriez tout de suite. »

Daniel leva les épaules d'un air de dédain et de mécontentement. « Maintenant, dit-il après un moment de silence, notre navire vogue à la grâce de Dieu, et sans ces maudits Picards il allait entrer dans le port. » En murmurant ces mots, qu'il n'adressait qu'à lui-même, il se leva et se mit à marcher dans la chambre.

« Ces Picards! dit Charlot en riant; ma foi! maître Daniel, je trouve que, pour mon compte, ils sont arrivés à temps.

—Sans doute, sans doute, répliqua le

petit homme d'un air distrait et préoccupé. Il se fait tard; je ne veux pas te retenir plus longtemps. A revoir, mon garçon, car je compte bien que tu viendras me visiter quelquefois pendant le séjour que fera ici messire Regnault, séjour qui sera long, sans doute?

—Messire Regnault vient de me dire que si monseigneur le duc de Bourgogne arrivait à Paris, où il est attendu avec impatience, nous quitterions Compiègne pour aller le rejoindre.

—Dans ce cas, bon voyage, dit Daniel avec gaîté. En attendant, mon brave Charlot, je me réjouis toujours de ne t'avoir pas laissé pendre. » Et le petit sorcier, qui paraissait avoir repris toute sa belle humeur, le conduisit jusqu'à la porte, en lui recommandant plusieurs fois de revenir le plus tôt possible.

CHAPITRE V.

Je t'avais cru quinze ans, tu ne les avais pas;
L'enfance au front de lin guidait encor tes pas;
Tu courais, non voilée, et le cœur sans mystère;
Tu ne sus à mon nom que rougir et te taire.
SAINTE-BEUVE, *Consolations*.

Regnault de Flavy, à qui Germaine avait fait dire qu'il serait le bienvenu dans la matinée du lendemain, vit à peine arriver l'heure à laquelle il lui était permis de se présenter, que, se hâtant de monter à cheval, il prit le chemin de Vertbois. La journée ne pouvait être plus belle.

« Il semble, disait à Charlot le jeune chevalier en traversant la forêt, il semble que la nature partage ma joie; jamais je n'ai vu

de plus beau jour, et jamais je ne me suis senti aussi heureux! »

Marthe les attendait sur la porte, et la figure de la bonne femme rayonna de plaisir à la vue de ses deux enfants, comme elle les appelait. Pour cette fois, cependant, Regnault n'entama pas un long entretien avec elle; car, à peine ses lèvres eurent-elles appliqué deux ou trois baisers sur le front ridé de sa vieille nourrice que, laissant à Charlot le soin de s'occuper des chevaux, il traversa seul et d'un pas rapide ces cours et ce long vestibule qu'il avait parcourus si souvent dans son enfance. Une vive émotion s'emparait de son âme à la vue de lieux si chers à son souvenir, à l'idée qu'il allait revoir une mère, des sœurs, enfin tout ce qu'il avait aimé, et il fut contraint de s'arrêter un moment, tant le cœur lui battait avec violence.

Le manoir dans lequel il rentrait néanmoins ressemblait à peine à ce qu'il l'avait vu dans un autre temps. Aussi triste, aussi si-

lencieuse qu'elle était délabrée, cette demeure n'avait rien conservé de ce qui annonçait autrefois l'opulence des maîtres qui l'habitaient. Les voix bruyantes d'une foule de valets ne retentissaient plus dans ces longs corridors, dans ces grandes salles presque entièrement démeublées, et Regnault les traversa sans rencontrer un seul serviteur qu'il pût charger d'annoncer sa venue à la maîtresse du logis. Il soupira à la vue des tristes effets d'une longue guerre civile. « Hélas! se dit-il, quel est donc aujourd'hui le sort du modeste bourgeois, du malheureux paysan, si tel est celui de la noble et riche châtelaine? » Monté au premier étage, il s'approcha d'une chambre qu'il savait donner sur les jardins et dans laquelle il crut entendre parler. Pensant trouver là quelques domestiques, il ouvrit la porte.

L'héritière des Davenescourt, la dame de Flavy, douairière, vieillie par le temps, par les souffrances, et pâle comme un lis, était

placée dans un grand fauteuil, causant avec sa petite-fille Germaine, qui lui tenait la main.

« C'est Regnault, ma mère,» dit Germaine en voyant entrer son cousin.

La dame de Flavy, ou plutôt son ombre, ne répondit d'abord qu'en attachant des regards fixes et étonnés sur celui qu'on venait de lui annoncer; puis, tout à coup, un léger sourire se montra sur ses lèvres décolorées, et, poussant un cri de joie : « Oui, oui, s'écria-t-elle, je le reconnais, Germaine, je le reconnais! c'est mon cher enfant, c'est Regnault! Reviens-tu pour longtemps, mon fils, pour bien longtemps? » Et, en parlant ainsi, elle passait ses doigts amaigris dans les cheveux noirs du jeune chevalier; car Regnault venait de s'agenouiller devant celle qui l'avait béni le jour de sa naissance.

« Oh! ma mère, ma vénérée mère, répondit-il, que ne puis-je vous consacrer mes soins jusqu'au dernier jour de ma vie!

— Ou du moins jusqu'au dernier jour de la mienne, mon fils, dit la dame de Flavy dont les idées paraissaient se suivre bien mieux que de coutume ; car tu n'es qu'un enfant, Regnault ; il me semble que c'est hier qu'on t'a baptisé dans la chapelle. Cependant, je sais bien, ah ! je sais bien, répéta-t-elle avec un soupir, qu'il s'est passé de terribles choses depuis ta naissance. Mais assieds toi donc près de moi, mon fils, que je puisse te voir tout à mon aise. » Et le jeune chevalier ayant pris un siége entre elle et Germaine : « Vraiment, reprit-elle en relevant la tête avec une sorte de fierté maternelle, votre cousine m'a dit vrai, Regnault, et vous voilà devenu un grand et beau chevalier.

— Hier cependant, interrompit Germaine, s'efforçant de dissimuler son embarras sous un air de plaisanterie, sur les premiers mots de Charlot, j'ai parfaitement reconnu le petit garçon qui jouait si bien avec nous.

— Et moi, répliqua Regnault, il ne m'a

fallu qu'un coup d'œil pour m'assurer que je revoyais ma belle cousine.

— Mais je gagerais bien qu'il ne reconnaîtra pas Marie ; n'est-il pas vrai, ma fille? dit la dame de Flavy. Marie avait cinq ans, je crois, quand il nous a quittées, et maintenant... maintenant... Quel âge a Marie, Germaine?

— Quinze ans dans deux mois.

— Oui, ce doit être cela. Elle est belle, Marie, blonde comme l'était sa pauvre mère ; elle me la rappelle bien souvent. Au reste, vous l'allez voir tout à l'heure. Il est même étonnant qu'elle ne soit pas ici ; car ce sont de bonnes filles que vos cousines, Regnault ; elles ne s'ennuient point de soigner leur vieille grand'mère. Il faut que Marie soit retenue quelque part.

— Vous l'avez envoyée cueillir des fleurs au jardin, ma mère, pour fêter la bienvenue de mon cousin, que nous n'attendions pas d'aussi bonne heure.

— Il me semblait pourtant que je partais

bien tard, répondit Regnault. Ah! ma mère! ah! Germaine! depuis dix ans que l'ordre de mon père nous a séparés, mon cœur n'a pas cessé d'être près de vous.

— Ton père! dit la dame de Flavy; c'est Jean, n'est-il pas vrai? mon premier né, mon fils chéri? Et pourquoi n'est-il pas venu avec avec toi? » ajouta-t-elle.

Sur un signe que lui fit Germaine, Regnault baissa tristement la tête sans répondre; car il comprit que l'on avait caché à la pauvre dame la mort de son fils.

« Regnault seul pouvait venir, ma mère, dit Germaine. Jouissez du bonheur de l'embrasser.

— Ah! c'est un grand bonheur! répliqua la bonne aïeule, en pressant sur son sein le jeune chevalier.

— Ouvrez-moi la porte, Germaine, » cria du dehors une voix presque enfantine.

Regnault se pressa d'obéir à cet ordre, et se trouvant caché d'abord par la porte qu'il

venait d'ouvrir, une jeune personne, aussi fraîche que les premières roses du printemps, s'élança dans la salle, les deux bras chargés d'un monceau de fleurs.

« J'en apporte de quoi garnir tous vos vases, dit-elle encore essoufflée de sa course; dépêchons-nous de les placer.

— Voilà d'ailleurs notre cousin qui pourra t'y aider lui-même, » dit Germaine en souriant.

A ces mots, et à la vue d'un beau jeune homme dont la figure lui était étrangère, Marie laissa tomber ses fleurs, qui s'éparpillèrent à droite et à gauche, et, tout en attachant ses grands yeux bleus sur le chevalier, elle se rapprocha de sa grand'mère d'un air d'embarras.

Regnault lui-même se trouvait saisi d'un accès de timidité, tant il était impossible de reconnaître dans cette ravissante créature la petite fille qu'il avait fait jouer sur ses genoux. Marie, sans être aussi grande que sa

sœur, avait une taille charmante, dont tous les mouvements étaient empreints de cette grâce qui appartient à l'enfance et n'abandonne pas encore l'extrême jeunesse. Des traits qu'un statuaire aurait empruntés pour représenter Hébé, des yeux bleus et purs comme le ciel, brillant sous de longues paupières noires, un teint de neige que colorait la moindre émotion, une forêt de cheveux blonds dont les boucles ondées retombaient négligemment sur un front, sur un cou d'albâtre, tout en faisait un de ces êtres que l'on peut avoir rêvé, mais que jamais on n'espère de voir.

« Je n'ose pas embrasser Marie, » dit Regnault; et s'approchant d'elle d'un air respectueux, il prit une de ses jolies mains sur laquelle il imprima ses lèvres, tandis que la jeune fille lui souriait avec la naïveté d'un ange.

Si le cœur humain n'était pas inexplicable, on pourrait dire pourquoi de ce moment Re-

gnault n'adressa plus la parole qu'à la dame de Flavy et à Germaine. Assis entre elles deux, à peine, durant l'entretien qui suivit, semblait-il remarquer la présence de Marie, qui s'était placée sur un pliant aux pieds de sa grand'-mère. Celle qu'il paraissait négliger ainsi, cependant, faisait-elle entendre sa douce voix, il s'interrompait aussitôt, attachait sur elle des regards troublés, et ne reprenait la conversation qu'après avoir attendu longtemps que Marie dît un mot de plus.

Regnault ne put se taire sur la peine que lui faisait l'état de privation et d'isolement dans lequel il retrouvait sa chère famille ; car, habitué au luxe de la cour de Bourgogne, la situation de ses nobles aieux lui semblait voisine de la misère. « Que sont devenus vos nombrueux domestiques ? demanda-t-il d'un air chagrin.

— Plusieurs sont morts, répondit Germaine, d'autres suivent mon père. Nous n'avons près de nous maintenant que deux ser-

vantes, le vieux Michel, notre sommelier et son fils.

— Michel ! mon ancien ami? dit Regnault.

— C'est lui qui fait encore pousser toutes ces belles fleurs, répliqua Marie ; mais il est devenu bien sourd.

—Une maison plus nombreuse aurait peut-être quelques inconvénients, reprit Germaine. Nous n'avons pas la prétention de défendre Vertbois s'il était attaqué, et mieux vaut n'attirer l'attention sous aucun rapport. Je vois bien, mon cousin, ajouta-t-elle avec un triste sourire, que vous ne vous faites pas une idée bien juste de l'état où se trouve notre malheureux pays, des dangers auxquels la demeure du riche, comme la demeure du pauvre, est sans cesse exposée, des dangers que nous-mêmes nous avons courus.

— Ah ! mon fils, s'écria la dame de Flavy d'un air d'effroi, vous saurez, vous saurez tout ce que nous avons souffert, comment les Anglais ont traité Compiègne et ses environs. Mes en-

fants vous diront cela; car pour moi, Regnault, quand je veux songer à tant de jours d'angoisse, à tant de jours affreux qu'il m'a fallu passer!...

— Il vaut mieux remercier le ciel du repos qu'il nous accorde, ma mère, » interrompit Germaine, qui s'empressa de donner un autre cours à l'entretien en parlant d'un temps plus fortuné.

Grâce aux heureux souvenirs qu'éveillait si naturellement la présence du jeune chevalier, le sourire se montra bientôt sur toutes les lèvres. La bonne aïeule, par un effet ordinaire de l'état d'enfance, conservant une mémoire bien plus distincte des faits éloignés que des faits récents, prenait une joyeuse part à cette douce causerie. Regnault se reportait avec délices aux premières jouissances de sa vie ; mais un charme bien plus vif encore se faisait sentir à son âme toutes les fois que ses discours excitaient la gaîté enfantine de Marie. La jeune fille alors l'invitait toujours à poursuivre, soit par un mot, soit

par un regard d'amitié qu'il aurait payé de mille trésors. La pauvre enfant, charmée d'entendre parler de joie, trouvait son cousin le plus aimable des hommes, et, trop ingénue pour être timide, elle traitait déjà en frère celui que sa grand'mère appelait mon fils. Quant à Germaine, il était heureux qu'aucun observateur habile ne fût là pour remarquer le changement extraordinaire qui semblait s'être opéré subitement dans toute sa personne, pour voir ce beau visage, habituellement si grave, s'animer, rayonner de je ne sais quel ravissement secret lorsque Regnault attachait ses yeux sur elle avec une aimable expression de tendresse, et pour juger enfin, à son sourire, à son regard, à l'expression de sa voix, des vives émotions de son cœur.

Cette journée s'écoula donc bien rapidement, quoique le jeune chevalier ne reprît le chemin de Compiègne qu'à la nuit close. « A demain, mon fils, lui dit la dame de Flavy, qui avait voulu le voir monter à che-

val. — Demain, après-demain, tous les jours, » lui cria Marie, comme il s'éloignait. Germaine ne dit rien.

« Oui, se répétait tout bas Regnault en traversant la forêt mystérieusement éclairée par les rayons de la lune, demain! tous les jours! » Et tout occupé de se retracer la ravissante figure de sa jeune cousine, agité d'une émotion qu'il n'avait jamais éprouvée jusqu'alors, il semblait ignorer la présence de Charlot qui marchait à ses côtés, sifflant l'air d'une complainte que venait de lui chanter la vieille Marthe.

Germaine était restée seule avec son aïeule, et la pauvre dame, retombée dans son apathie ordinaire, lui laissa bientôt toute liberté de s'abandonner à ses réflexions. Germaine était habituée à passer ainsi des heures entières près de sa grand'mère, et ces heures étaient souvent les plus douces de sa vie. Occupée de quelque ouvrage de femme, elle vivait alors seule avec ses pensées, elle se livrait à la

jouissance de laisser errer son esprit sur mille sujets, et ses agréables rêveries ne permettaient jamais à l'ennui de l'atteindre. En un mot, Germaine avait de l'imagination; aussi, près des êtres vulgaires et tout matériels dont elle se trouvait environnée, cette belle figure semblait-elle une poésie vivante, et le charme dominateur qui naît de l'intelligence donnait-il à son aspect, à ses discours une puissance à laquelle nul ne résistait.

Le jour dont nous parlons, toutefois, une seule idée préoccupait la belle fille; jamais trouble pareil n'avait agité son cœur. Les doux regards de Regnault la poursuivaient comme s'il eût encore été présent. Elle se redisait tout ce qu'il avait dit, et croyait toujours l'entendre l'appeler sa bien-aimée cousine. Effrayée de se sentir aussi émue, Germaine s'efforçait vainement d'éloigner de son esprit le souvenir du jeune chevalier, lorsque sa grand'mère, qui depuis trois quarts d'heure au moins gardait le silence en portant à droite

et à gauche des regards aussi vagues que ses pensées, saisit sa main. « Maintenant que le voilà revenu, lui dit-elle, j'espère vivre encore assez pour voir votre mariage. »

Germaine tressaillit. « Quoi! ma mère, répondit-elle; de quel mariage parlez-vous?

— Mais de votre mariage avec Regnault, mon enfant. Ne lui avez-vous pas été promise pour femme le jour même de votre naissance?»

A ces mots, prononcés de l'air le plus affirmatif et le plus sensé, qui pourrait dire quel tumulte s'éleva dans l'âme de Germaine? Elle attacha les grands yeux bruns, tout brillants d'intelligence et d'amour, sur les yeux pâles et éteints de celle qui venait de parler ainsi, et tremblant que cet éclair de raison, comme il arrivait trop souvent, n'abandonnât tout à coup la dame de Flavy : « Ne dites-vous pas que je devais être sa femme, ma bien-aimée mère? demanda-t-elle d'une voix émue, en serrant la main de son aïeule.

— L'engagement en a été pris devant Dieu,

Germaine; nous étions tous réunis dans la chapelle, qu'on avait parée pour ton baptême. Je vois Jean, qui te servait de parrain comme moi de marraine, te prendre dans ses bras et dire à ton père : Promets-moi, Guillaume, que celui-ci sera son mari? Et il montrait Regnault, qu'il me semble voir aussi, avec ses grands yeux noirs, ses cheveux bouclés, une petite robe de brocard...

— Mon père a répondu? dit Germaine qui respirait à peine.

— Ainsi soit-il, Jean; je le promets. Ah! c'était un beau jour que celui-là, ma Germaine; mon seigneur et maître vivait encore, je ne craignais pas mes propres enfants, ajouta-t-elle d'une voix basse et d'un air mystérieux; mais depuis que j'ai peur, depuis qu'il s'est passé de si terribles choses!... »

En prononçant ces dernières paroles, la dame de Flavy parut éprouver une terreur subite, tous ses membres tremblèrent; elle jeta autour d'elle des regards effarés et remplis

d'effroi. Puis, poussant un cri lamentable, elle se rejeta dans le fond de son grand fauteuil, couvrit son visage de ses deux mains et fondit en larmes.

Germaine, qui n'avait point encore vu son aïeule aussi violemment agitée, se précipita aux genoux de la pauvre dame, la serra dans ses bras en s'efforçant de dissiper les craintes chimériques de ce faible esprit. « Vos fils, disait-elle, vos fils, si malheureusement divisés entre eux, sont toujours unis dans le respect, dans l'amour qu'ils vous portent. Ah! ma mère! ma bonne mère! vivez dans cette pensée; vivez tranquille, heureuse, car vos enfants vous aiment. Vous le savez bien qu'ils vous aiment; n'est-il pas vrai, ma mère? »

La vue de Regnault avait ranimé chez la dame de Flavy une foule de souvenirs doux ou terribles. Néanmoins, les violents efforts qu'elle s'était imposés longtemps pour cacher à ses petites-filles le crime épouvantable de leur père avait pour ainsi dire effacé de

sa mémoire la nature de ce crime. Il ne laissait plus dans son esprit qu'une trace vague, qui suffisait pourtant pour faire de son fils Guillaume l'objet de sa terreur, et, comme il lui arrivait fréquemment de perdre totalement le fil de ses idées, pour s'attacher à l'idée qu'on lui présentait, l'infortunée parut bientôt chercher la cause de l'angoisse qu'elle venait d'éprouver. Ses pleurs s'arrêtèrent : « Il faut donc que j'aie rêvé tout cela, dit-elle à sa petite-fille, de cet air d'indifférence qui caractérise si tristement le calme des insensés.

— Oui, vous l'avez rêvé, ma mère, vous l'avez rêvé, répondit Germainè, vous savez que bien souvent vous vous réveillez tout effrayée de vos songes.

— Celui-ci était affreux, reprit la pauvre dame, en appuyant sa main desséchée sur un front qui portait déjà les couleurs de la mort. Eh bien! ma fille, croirais-tu que maintenant il m'est impossible, tout-à-fait impossible de me le rappeler. »

Germaine se hâta de la distraire, en l'occupant de mille petits riens qui n'avaient aucun rapport avec sa famille, jusqu'au moment où Marie revint, annonçant qu'il était heure de se mettre au lit. Les deux sœurs alors, ainsi qu'elles le faisaient tous les soirs, conduisirent leur aïeule dans sa chambre, et ne la quittèrent qu'après l'avoir vue tomber dans un sommeil qui leur parut doux et tranquille.

CHAPITRE VI.

Je vois, je réfléchis, et je raisonne un peu,
N'est-ce pas là comme tout se devine
Sans qu'on soit ni démon ni Dieu?
LEMERCIER, *Plaute.*

En arrivant le jour suivant à Vertbois, Regnault trouva près des dames de Flavy une de ses anciennes connaissances. C'était le vieux prêtre qui, de son temps, venait dire la messe les dimanches et fêtes dans la chapelle du château, et qu'il avait toujours vu traité avec une haute considération par toute la famille. Maître Joseph Gauvain, quoique né à Compiègne, avait fait ses études à l'Université de Paris, où il s'était fait

recevoir docteur en théologie. De retour dans sa ville natale et devenu d'abord simple prêtre habitué de la paroisse Saint-Antoine, ses rapports avec les habitants de Vertbois l'attachèrent si fort à la dame de Flavy et à ses enfants qu'il ne s'empressa point de demander une cure, quelques titres qu'il eût pour l'obtenir. Durant les funestes discussions intérieures qui avaient précédé et préparé l'invasion anglaise, Compiègne qui tenait pour Louis d'Aquitaine, Dauphin, alors en guerre avec son père, ayant été forcé d'ouvrir ses portes au roi Charles VI, ce fut Joseph Gauvain que l'on choisit pour prêcher devant le monarque et pour implorer sa clémence en faveur des habitants, reçus à merci. Grâce à la beauté du sermon ou grâce à la bonté de Charles, la ville en fut quitte pour la perte de quelques priviléges communaux, ce qui parut bien doux, comparé à tout ce qu'on avait craint; aussi le bon prêtre n'avait-il jamais perdu le sou-

venir d'un jour si glorieux pour lui ; on doit même avouer qu'il parlait peut-être un peu trop souvent du sermon prêché devant Charles VI. Sans nous arrêter pourtant à cette légère faiblesse de maître Joseph, il suffit de dire qu'on le nomma aussitôt curé d'un assez beau village voisin de Montdidier, et qui dépendait de l'abbaye de Saint-Corneille. L'espoir d'adoucir plus de maux dans les nouvelles fonctions qui lui étaient confiées, que dans celles qu'il remplissait à Compiègne, put seul lui faire abandonner, quoiqu'à bien grand regret, et sa ville natale, et la noble famille qu'il laissait à Vertbois.

Pendant quatre ans en effet, le modeste coin de terre sur lequel Joseph Gauvain exerçait son autorité paternelle échappa comme par miracle à la désolation générale. Grâce au soin, à la prévoyance, à la fermeté du digne pasteur, on vit un petit nombre de villageois vivre en paix, pour ainsi dire, au sein des horreurs de la guerre civile,

jusqu'au jour où les Anglais, qui venaient de descendre en France et de prendre Harfleur, s'avancèrent sur les bords de la Somme, mettant tout à feu et à sang.

A la lueur des flammes qui dévoraient les chaumières de ses ouailles, le malheureux curé prit le chemin de Montdidier, conduisant le petit nombre d'infortunés que le fer anglais avait épargnés. Dans cette ville et dans plusieurs châteaux voisins, il implora pour eux la pitié avec des paroles et des instances si touchantes qu'il parvint à placer dans différents asiles tous les pauvres gens restés sous son frêle appui. Ce devoir rempli, il retourna seul à Compiègne, où, l'âme navrée, il reprit sa modeste place dans le chœur de l'église de Saint-Antoine.

Depuis lors, les visites de Joseph Gauvain au château de Vertbois devinrent d'autant plus fréquentes que la douleur régnait dans cette noble demeure. La désunion des sires de Flavy, armés pour deux causes dif-

férentes, le départ de Regnault, qui n'avait précédé que d'un mois le retour du bon prêtre à Compiègne, les dangers qui menaçaient journellement toutes les familles, avaient répandu l'affliction et la terreur dans l'asile de la douairière. La présence, les conseils d'un homme sage et dévoué étaient plus précieux que jamais à la pauvre dame, privée du secours de tous ses fils, et dont l'esprit d'ailleurs s'affaiblissait sensiblement; aussi maître Joseph ne tarda-t-il pas à passer au château tous les moments dont ses devoirs lui permettaient de disposer. Germaine avait reçu de lui une instruction fort supérieure à celle des femmes de cette époque, et bien que Marie n'eût pas même encore montré l'ambition d'apprendre à lire, l'arrivée de maître Joseph chaque jour n'en était pas moins une jouissance pour la pauvre enfant, condamnée à une solitude presque absolue.

Il avait donc fallu que, la veille du jour dont nous parlons, le vieux prêtre eût été

retenu dans sa paroisse par différentes occupations pour ne s'être pas rencontré avec Regnault, et Germaine n'avait pas encore eu le temps de l'instruire du retour d'un Flavy à Compiègne lorsque le jeune chevalier entra dans la salle. Regnault reconnut aussitôt l'ancien chapelain, et s'avançant vers lui de l'air le plus affable : « Salut, messire le curé, dit-il ; j'ai grande joie de vous revoir. »

La croix de Bourgogne avait surtout frappé les yeux de maître Joseph, qui, sans prendre la main qu'on lui présentait, répondit du ton le plus froid : « Vous vous méprenez sans doute, sire chevalier ; car les titres que vous me donnez ne sont plus les miens depuis longtemps.

—C'est mon cousin, mon cousin Regnault, que vous avez vu si jeune, mon père, » se hâta de dire Germaine.

Le vieillard ne répondit rien.

« Il me semble, reprit le jeune chevalier sans remarquer la glace de l'accueil qui lui

était fait, il me semble vous avoir vu quitter Compiègne pour aller remplir la cure d'un village dont j'ai oublié le nom, mais qui n'était point éloigné de Montdidier ?

— Ce village n'est plus, répondit le prêtre; j'ai vu les Anglais en faire de la cendre, comme, avec l'aide du duc de Bourgogne, ils en feront bientôt de toutes les villes du royaume.»

Regnault devint aussi rouge que du feu et regarda Germaine. « Maître Joseph a beaucoup souffert, » dit-elle doucement et en baissant les yeux; car Germaine ne pouvait blâmer celui qui venait d'exprimer sa propre pensée, mais elle se trouvait sans courage contre Regnault. Aussi, bien loin de seconder la sévérité de son vieux ami, elle employa tous les moyens pour la désarmer en faveur de son cousin, et si elle n'y parvint pas complétement, au moins réussit-elle à maintenir entre le royaliste et le Bourguignon des rapports qui n'avaient rien d'offensant de part ou d'autre.

Maître Joseph ne tarda point néanmoins à laisser le champ libre au sire de Flavy, en refusant de prendre sa part du dîner qu'on allait servir. Il regagna la ville, l'âme plus attristée que de coutume, car la vue, la société d'un ami des Anglais étaient choses qu'il évitait avec le plus grand soin, tant il lui était difficile de les supporter patiemment. Il se joignait à la contrariété de cette rencontre le chagrin de penser que celui qu'il venait de quitter portait le nom de Flavy, nom qu'il aimait et respectait par-dessus tout. «Qui m'eût dit, pensait-il, lorsque sa naissance a répandu tant d'allégresse dans le château de Vertbois, lorsque je l'ai baptisé moi-même dans la chapelle, qu'un jour il porterait la croix de Bourgogne, qu'il prendrait les armes contre son roi ?»

Il marchait à pas lents et la tête basse, plongé dans ses pénibles réflexions, lorsqu'il s'entendit saluer par une voix qui lui était étrangère, et fut très surpris d'apercevoir de-

vant lui l'exigu personnage qu'il rencontrait souvent dans les rues de Compiègne, mais qu'il ne connaissait que sous le nom du petit sorcier. Ne sachant ce que pouvait lui vouloir cet homme, qu'il était fort tenté de croire en rapport direct avec le diable, il lui demanda froidement ce qu'il désirait de lui. Comme la timidité n'était point le défaut de Daniel, il se mit à marcher près du bon prêtre, qui, tout peu content qu'il était d'avoir un pareil compagnon, ne tarda pas à l'écouter avec intérêt lorsqu'il lui parla de faire rendre la liberté au sonneur de cloches de Saint-Antoine, que l'on venait de mettre en prison comme Dauphinois, sur quelques propos qu'il avait tenus.

« Je serais trop heureux que l'on pût y réussir, répondit alors fort doucement maître Joseph; mais quels moyens avez-vous pour cela?

— Un de nos notables, qui peut beaucoup sur le gouverneur, m'a promis de s'y em-

ployer, pourvu qu'une personne respectable réponde qu'à l'avenir le sonneur retiendra sa langue ; et je ne doute pas que si maître Joseph Gauvain voulait....

— Je répondrai, je répondrai, interrompit vivement le bon prêtre. Le pauvre Jacques se taira ; je le lui ferai jurer par notre vieille connaissance.

— C'est tout ce qu'on demande, reprit Daniel ; qu'il se taise, car la pensée est libre. Grâce au ciel, ils ne pourront jamais empêcher la pensée d'être libre ! c'est la seule consolation qui reste encore aux bons et loyaux Français. »

Quoique cette dernière phrase eût été prononcée à voix basse, maître Joseph n'en perdit pas un mot ; mais s'il ne put s'empêcher d'y répondre par un regard involontaire de satisfaction et de surprise, sa confiance dans le petit homme n'était pas assez bien établie pour qu'il maintînt la conversation sur un sujet aussi délicat. Revenant donc à

l'affaire du prisonnier, il répliqua simplement, mais d'un air très affable : « Puisque vous avez la bonté de vous intéresser à Jacques-le-Gris, maître... Pardon, dit-il en s'interrompant ; je ne sais pas votre nom.

— Daniel Gorgius.

— Voilà des noms qui sentent l'enfer d'une lieue, » pensa le digne prêtre, ignorant l'innocente métamorphose que Daniel avait cru devoir faire subir au nom trop simple de Gorju. « Eh bien! maître Daniel, reprit-il, puisque vous avez la bonté de vous intéresser à Jacques-le-Gris, faites sentir combien son âge le rend peu redoutable à tous les partis. Le pauvre homme est de beaucoup mon aîné ; je crois être sûr que Jacques avait soixante ans lorsque en 1414 il a sonné la messe pour le roi Charles VI, le jour que j'ai prêché devant ce monarque.

— Un sermon que devraient savoir par cœur tous les habitants de Compiègne, dit Daniel d'un ton d'enthousiasme, et dont j'ai

le chagrin de ne connaître que le texte : *Auditam fac mihi mane misericordiam tuam*[1]. »

Maître Joseph s'arrêta. « Je ne vous croyais pas de Compiègne, dit-il à son compagnon avec un sourire d'épanouissement.

— Aussi n'en suis-je point ; mais depuis huit ans je suis venu m'y établir, et j'y exerce ma profession. »

Ce dernier mot fit baisser la tête au bon prêtre, qui pendant quelques instants garda le silence, combattant le mouvement affectueux qu'il venait d'éprouver pour le petit homme. Enfin, prenant son parti : « Je vais vous parler avec franchise, maître Daniel, dit-il, et je vous prie de me répondre de même. Savez-vous quel nom on vous donne dans la ville ?

— Je n'ignore pas, répliqua Daniel d'un air affligé, que le vulgaire m'appelle le petit sorcier. Tels gens n'ont aucun moyen de distinguer ma science du savoir diabolique ; mais

(1) Faites-moi entendre demain la voix de votre miséricorde.

il en doit être bien autrement de maître Joseph, d'un enfant de l'Université de Paris, qui sans doute a plus d'une fois entendu parler de la magie blanche.

— Sans avoir acquis aucune connaissance exacte de cette science, je sais qu'elle existe, dit le prêtre, et qu'elle est reconnue pour n'avoir rien de répréhensible.

— Depuis vingt ans je la professe, reprit Daniel, et j'ose me flatter d'être aujourd'hui l'un de ses plus habiles soutiens. Je délivre de tout charme, enchantement, ensorcellement quiconque a recours au savoir que je dois à une longue étude. Bien loin que nous jetions des sorts, autant un sorcier est dangereux dans ce monde et damnable dans l'autre, autant un magicien de magie blanche devient utile à la société. Que de mal n'avons-nous pas empéché! que de crimes n'avons-nous pas découverts!

— Fort bien, fort bien, dit maître Joseph; mais de qui tenez-vous cette puissance?

— De la science que professaient les anciens mages de l'Orient. Pour l'apprendre, j'ai séché sur des livres écrits dans différentes langues, j'ai pâli sur des figures géométriques ; enfin, je puis en remontrer aux plus habiles. Autrement, messires les échevins de Noyon ne m'auraient point délivré mes lettres, que j'ai payées aussi cher que celles d'un docteur, et qui me donnent le même rang à la procession.

— Vous avez le rang de docteur à la procession ! s'écria le vieux docteur en théologie dont tous les scrupules cédaient à cette dernière preuve de non-culpabilité ; je vois bien, maître Daniel, que l'on vous fait outrage en vous appelant d'un nom si peu mérité ; qu'il n'en soit plus question entre nous. Mais, dites-moi, ajouta-t-il, est-il vrai que vous puissiez savoir ce qui se passe où vous n'êtes pas?

— La moindre entrave déjoue quelquefois les plus habiles combinaisons, répondit Da-

niel ; néanmoins, j'ai si souvent réussi dans des essais de ce genre que j'en entreprends volontiers lorsque le cas s'en présente. »

En parlant ainsi Daniel ne mentait point positivement. A force d'avoir cherché à persuader les autres de sa science, il arrivait que, par moments, il en était persuadé lui-même, au point d'attribuer à une opération magique le résultat de sa connaissance des hommes et de sa finesse d'esprit. Heureusement pour lui, cependant, il n'eut pas besoin de recourir à des moyens surnaturels pour satisfaire à la question de maître Joseph, qui se contenta de demander quelle personne il venait de laisser dans la grande salle de Vertbois, outre les dames du château.

Le petit homme parut réfléchir assez longtemps, regarda le ciel ; puis, fixant ses yeux sur la terre : « Vous y avez laissé un jeune seigneur picard, homme de guerre, ami des Anglais ; je le crois chevalier, mais je n'en

suis pas bien sûr, parce que mes instruments me manquent.

— Il est chevalier! s'écria maître Joseph dont la surprise était extrême.

— Ce même jeune homme a déjà passé la journée d'hier à Vertbois, et n'en est revenu que fort tard.

— Rien n'est plus exact, dit le bon prêtre stupéfait; voilà, je l'avoue, un art qui me semble tenir du prodige.

— Que serait-ce donc si je vous parlais de choses plus étonnantes, qui me sont tout aussi faciles. Ce matin, par exemple, il m'a pris la fantaisie d'interroger les astres sur messire Guillaume de Flavy.....

— Eh bien! interrompit vivement maître Joseph, qu'avez-vous su? qu'avez-vous vu?

— Qu'il serait fort heureux pour ce seigneur qu'un ami pût lui faire savoir l'arrivée des Picards et lui conseillât de s'éloigner.

— Est-il donc ici? s'écria le vieux prêtre, avec effroi; au milieu des Anglais et des Bour-

guignons, qui n'ont point de plus grand ennemi, ce serait un homme perdu.

— Parlez bas, reprit Daniel, et que rien de tout ceci ne nous passe. J'aime à rendre service, voyez-vous ; dès que mon art me fait voir un brave en danger, j'éprouve le besoin de venir à son secours. J'ai donc pensé que la demoiselle Germaine, en qui messire Guillaume a toute confiance, saurait où lui faire parvenir un message.

— Je crains bien qu'il n'en soit autrement, répondit maître Joseph toujours plus étonné de trouver le petit homme aussi bien instruit. Mais vous-même, ne pouvez-vous nous apprendre où l'on peut le trouver? »

A cette question si naturelle, le sorcier se mordit la lèvre inférieure. Sans se déconcerter le moins du monde néanmoins, il répondit d'un air modeste :

« Vous savez, maître, que toute science humaine, si étendue qu'elle soit, a ses bornes. La mienne m'a bien appris que depuis

deux mois le sire de Flavy a très souvent changé de résidence; mais il m'a été impossible de trouver dans mes livres le nom du lieu qu'il habite maintenant; d'un moment à l'autre mes recherches peuvent être plus heureuses. Cependant, comme le temps presse...

— Demain matin sa fille saura tout, dit maître Joseph.

— Sous le plus grand secret?

— Sous le plus grand secret. Nous vivons dans un temps, maître Daniel, où les plus jeunes ont appris à se taire. »

Ils approchaient alors des murs de Compiègne.

« Séparons-nous ici, mon maître, dit le petit homme; il est, je crois, plus prudent qu'on ne nous voie pas entrer ensemble dans la ville.

— J'espère que nous nous reverrons, maître Daniel, dit le bon prêtre en lui serrant la main. Ou je me trompe, ou je ne dois pas voir en vous l'ennemi d'une noble cause, l'en-

nemi de celui qu'on n'ose plus nommer que dans ses prières. »

Daniel regarda fixement le vieillard, et répondit d'un ton inspiré :

« Ses droits sacrés triompheront,
L'oint du Seigneur est sur son front. »

Après avoir prononcé ces deux vers qui se ressentaient fort de l'impromptu, il prit le devant avec une extrême vitesse, laissant maître Joseph chercher inutilement le sens de ces paroles, qui ne pouvaient s'appliquer au Dauphin, puisque ce prince n'était pas roi.

CHAPITRE VII.

> Tout son être que l'œil caresse
> N'est qu'un pressentiment d'amour.
> LAMARTINE, *Harmonies.*

Des devoirs impérieux purent seuls le lendemain empêcher maître Joseph de partir dès le matin pour Vertbois, tant il lui tardait de voir Germaine et de l'instruire de sa rencontre avec Daniel. Il n'aurait pas été aussi convaincu qu'il l'était de l'extrême habileté du petit docteur en magie blanche, qu'il lui suffisait de le croire un ami secret du parti royal pour mettre toute confiance dans l'avertissement qu'il avait reçu de lui, et son opinion à cet égard fut aussi celle de Ger-

maine, dès qu'il lui devint possible de s'entretenir avec elle sans témoins.

A l'idée que Guillaume de Flavy était près de Compiègne, que, d'un moment à l'autre, il pouvait tomber aux mains des Anglais, ses ennemis implacables, Germaine fut saisie d'un effroi et d'une douleur indicibles. La charmante fille chérissait son père, bien qu'elle fût le seul être au monde qui pût aimer le sire de Flavy; mais dès son enfance, elle se voyait l'objet des soins et de la tendresse de cet homme endurci, qui semblait ne porter un cœur que pour elle. Le violent amour que messire Guillaume avait eu pour sa première femme, que la mort vint lui enlever moins d'un an après leur mariage, la ressemblance qui existait entre lui et l'enfant qu'elle lui laissait; car messire Guillaume, comme tous les Flavy, était remarquablement beau, et plus tard, la supériorité de l'esprit, la noblesse et la force d'âme de Germaine, tout l'avait fait concentrer sur sa fille la faible

dose de sentiment affectueux qu'il tenait de sa nature humaine. Quoique Germaine eût souvent gémi de la rudesse et de la violence d'un caractère indomptable, elle en était d'autant plus attendrie de voir ce caractère s'adoucir pour elle, vaincu par un attachement dont elle n'avait jamais cessé de recevoir des preuves. Toute préférence exclusive d'ailleurs porte avec elle un grand charme pour quiconque en est l'objet, et peut-être l'affection de messire Guillaume touchait-elle le cœur de sa fille comme les caresses d'un chien hargneux séduisent le maître dont il n'écoute que la voix.

Ce qui désespérait surtout Germaine, était l'impossibilité de profiter de l'avis qu'elle recevait. Depuis près de trois mois, aucun message de son père ne lui était parvenu. Elle venait bien en effet d'apprendre par Charlot la prise de Beaumont; mais Charlot, comme on sait, avait été détaché de la garnison, avec quelques-uns de ses camarades, pour l'expé-

dition secrète qui venait d'exposer sa tête, et il ignorait complétement vers quelle autre de ses places fortes le sire de Flavy s'était acheminé avec le reste de son monde. Toutefois, ce séjour mystérieux de Charlot dans le pays donnait la plus grande importance aux paroles du petit sorcier. « Il me paraît certain, disait Germaine à son vieux ami, que mon père méditait un coup de main. Fasse le ciel qu'il ne tente pas de l'exécuter maintenant que les Anglais sont en puissance jusqu'à plus de dix lieues à la ronde !

— Et que ces indignes Picards viennent encore de les renforcer, ajouta maître Joseph.

— Si le malheur voulait que mon père se montrât dans le pays, je ne puis croire que mon cousin intervînt autrement que pour le protéger, répondit Germaine en rougissant.

— Nous voyons tous les jours le frère tomber sous les coups de son frère, repartit le bon prêtre; la voix du sang en France n'est-elle pas devenue muette ?

— Ou je m'abuse, ou Regnault l'entend encore, mon père. Son respect pour notre mère, sa tendresse pour... pour Marie et moi, tout me semble répondre de son cœur. Oui, poursuivit la belle fille avec cet accent qui décèle une noble tendresse d'âme, oui, j'oserais m'adresser à Regnault pour sauver un Flavy ; royaliste ou bourguignon, il n'importe, Regnault le sauverait, je n'en doute point. »

Joseph Gauvain secoua tristement la tête.

« Je voudrais pouvoir vous croire, ma fille, répondit-il ; cependant, que Dieu me pardonne ce que je dis là ; ma haine contre les Anglais me fait comprendre les plus fortes haines.

— Mais si le duc de Bourgogne revenait à son roi? s'il faisait la paix? si tous les Picards n'avaient plus qu'un chef, qu'une bannière, et marchaient réunis contre l'étranger? »

Les mots peindraient mal l'expression d'enthousiasme et de bonheur qui vint embellir le visage de Germaine à cette ravissante sup-

position. La froide raison du vieux prêtre eut beau s'attacher longuement à lui prouver que jamais la paix n'avait été moins probable, elle n'en conserva pas moins je ne sais quelle espérance vague, qui pour la première fois lui rendait la vie chère et l'avenir précieux.

On pourra juger si les douces illusions que se faisait Germaine étaient de nature à se réaliser un jour, quand on saura ce qui se passait dans le château durant son entretien secret avec maître Joseph.

Regnault, ayant trouvé la grande salle déserte à son arrivée, avait eu le désir de revoir la galerie dans laquelle se trouvaient réunis, de son temps, tous les portraits de la famille. Une curiosité nouvelle, d'ailleurs, le portait à savoir si depuis son départ on y avait placé le portrait de Marie. Sa surprise fut grande lorsqu'en ouvrant la porte il aperçut, au lieu d'une froide peinture, sa jeune cousine elle-même, debout, les bras croisés, et les yeux attachés sur la toile où Regnault enfant avait

été représenté par un peintre habile. Au bruit qu'il fit, Marie se retourna, et sans éprouver le plus léger trouble : « Je vous regardais, mon cousin, dit-elle en souriant au jeune chevalier. Vraiment ce portrait vous ressemble encore ; ce sont bien vos yeux, tous vos traits; mais je n'y trouve pas cet air de bonté qui vous fait aimer, au premier coup d'œil, de tout le monde.

— M'avez-vous donc aimé ainsi, Marie, dit Regnault, qui, dans sa douce émotion, prit la main de l'aimable enfant et la serra dans les siennes.

— Oui, tout de suite; Germaine aussi; nous le disions encore ce matin.

— Et moi, Marie, vous ne savez pas, non, vous ne pouvez savoir quel effet a produit sur mon cœur votre premier regard. Marie !...» Regnault s'arrêta; le respect qu'il devait à tant d'innocence l'empêcha d'ajouter un mot de plus et Marie n'entendait point les regards.

Elle se mit aussitôt à parcourir une partie

de la galerie, nommant à son cousin tous leurs nobles ancêtres; mais arrivée devant le portrait de Guillaume de Flavy : « C'est mon père, » dit-elle d'une voix très basse et en pâlissant; puis elle passa rapidement, comme saisie d'une sorte de terreur. Regnault, qui s'était arrêté pour reconnaître son oncle, éprouva lui-même je ne sais quel sentiment de crainte à l'aspect de ces traits sévères et de ce regard inflexible qui semblait se fixer sur lui.

Il venait de rejoindre Marie; mais avant qu'il pût lui dire un seul mot des pensées qui le préoccupaient alors, la jeune fille lui saisit le bras, le fit reculer de quelques pas en étendant son autre main vers un cadre richement doré qui ornait le portrait de Germaine. « La voilà ! dit-elle avec une expression de tendresse qu'on ne saurait rendre. Vous devez trouver comme moi que cette peinture est bien imparfaite ; car son âme n'est pas là pour animer ses grands yeux noirs, et cependant quand elle me quitte pour quelques

heures, ce qui est bien rare, je viens toujours la voir ici.

— Vous aimez donc bien votre sœur ? » dit le jeune chevalier.

Marie ne répondit qu'en joignant les deux mains, tandis que ses yeux humides restaient attachés sur le portrait.

« Je la crois en effet aussi bonne que belle, reprit Regnault.

— Oui, oui, dit vivement Marie, vous n'avez pu regarder Germaine sans deviner qu'elle était bonne ; mais si vous l'aviez vue comme moi, depuis que le malheur nous poursuit, nous soutenir de son courage, de sa tendresse, nous prodiguer les soins sans jamais se lasser, nous donner des conseils si sages, des consolations si douces ! Fallait-il prendre la fuite, aucune fatigue ne l'effrayait, pourvu qu'elle réussît à nous en épargner, et dès qu'un asile, souvent bien peu sûr, nous était ouvert, que de soins ne prenait-elle pas pour le rendre agréable et commode à

ma mère ! A la voir, on eût cru que les dangers ne menaçaient que nous, que seules nous étions exposées aux périls, aux privations, tant elle semblait ne rien craindre et ne rien souffrir pour son compte. Si résignée, si douce, si calme, quand Germaine pleure, c'est sur d'autres malheurs que les siens, et quand elle rit c'est pour nous consoler, pour nous distraire ; car elle est bien moins gaie que moi. Mais j'espère qu'elle est heureuse ; n'est-ce pas, Regnault, qu'elle est heureuse?

— Du bonheur des anges, dit Regnault en portant un regard respectueux sur le portrait de sa cousine.

— Depuis un an que la santé de notre mère est très affaiblie, Germaine seule est devenue son médecin, sa garde ; elle ne m'a jamais permis de passer une nuit entière près du lit, dont elle ne s'est éloignée qu'une heure, je crois, ma mère étant malade, parce qu'elle voulait aller prier avec la pauvre Marthe.

— Le premier jour que je l'ai revue?

— Oui. Elle quittait un être souffrant pour aller en soulager un autre; telle est sa vie, sa vie tout entière. Chère sœur!» Et Marie joignit pieusement ses deux mains, en levant ses grands yeux bleus vers le ciel.

«Marie, dit Regnault vivement ému, nous la chérirons, nous la bénirons ensemble.

— Ah! comment la connaître et ne pas la chérir? répliqua Marie. Mon père, mon père lui-même ne la chérit-il pas? Lorsqu'il vient passer quelques jours dans sa famille, qui de nous oserait lui parler, si ce n'était Germaine? C'est par elle que ma mère et moi nous faisons passer nos demandes, nos prières; c'est elle qui l'apaise quand il se met en colère contre nous tous.

— Mais vous, Marie, vous, n'êtes-vous donc pas aimée de votre père?

— Non, mais il suffit qu'il aime Germaine; Germaine m'aime tant!

— Il ne l'aime pas! il ne l'aime pas! s'écria

Regnault le cœur plein d'amertume et d'indignation ; cet homme est donc de bronze ?

— Il paraît, reprit Marie en soupirant, que j'ai le malheur de ressembler à ma mère, à ma pauvre mère, que personne ici n'oserait nommer devant lui. Mon père ne me regarde jamais qu'en fronçant le sourcil. »

Regnault se rappela ce qu'il avait appris de Charlot ; il comprit comment, en effet, la ravissante créature, dont la vue charmait ses regards devait être pour sire Guillaume un reproche vivant de la plus affreuse barbarie. Alors le souvenir de ce qu'avait souffert l'infortunée qui n'était plus, éveillant en lui mille craintes sur l'avenir de Marie, il oublia qu'un mur d'airain séparait le Bourguignon de la fille de l'Armagnac, qu'il s'était juré de cacher à tous les yeux le sentiment passionné qu'il éprouvait pour sa cousine. Peut-être allait-il tomber aux pieds du petit ange, s'offrir pour appui, pour protecteur, pour époux, quand la voix de Germaine se fit entendre.

Marie courut aussitôt au-devant de sa sœur qui rentrait dans la salle avec maître Joseph, et Regnault garda son secret.

Il s'en applaudit plus d'une fois lorsque, revenu de son trouble, il songea aux sentiments de haine que nourrissait messire Guillaume pour tous les partisans du duc de Bourgogne, sentiments dont un pareil homme était loin sans doute d'excepter son neveu. Une heureuse paix qui réunirait les familles pouvait seule permettre à Regnault d'espérer. Marie était beaucoup trop jeune pour que l'on pût songer de longtemps à la marier. En se taisant il ne risquait point de compromettre son avenir; et que ne promet pas l'avenir quand on a vingt-trois ans et qu'on est amoureux!

CHAPITRE VIII.

J'étais à toi peut-être avant de t'avoir vu,
Ma vie en se formant fut promise à la tienne ;
Ton nom m'en avertit par un trouble imprévu,
Ton âme s'y cachait pour éveiller la mienne.

Madame DESBORDES VALMORE.

La tendresse et l'admiration avec laquelle Marie avait parlé de sa sœur firent naître dans le cœur de Regnault une si vive affection pour Germaine qu'il redoubla de soins pour obtenir l'amitié de celle qui déjà ne le trouvait que trop aimable. Non-seulement il éprouvait le besoin de lui faire partager le sentiment fraternel qu'elle lui inspirait, mais, bien persuadé que plaire à Germaine était un moyen certain de plaire à Marie, il cherchait

son approbation, il attendait son sourire, comme des titres près de l'aimable enfant dont il devenait tous les jours plus épris.

Comment Germaine pouvait-elle échapper à sa fatale erreur, quand une femme qui n'aurait pas été aussi belle, une femme qui n'aurait point aimé elle-même, s'y serait laissée cent fois abuser? Regnault ne pouvait plus vivre qu'à Vertbois; chaque matin le voyait arriver plus empressé, plus aimable, plus tendre que la veille. Marie quittait si peu sa sœur que, pour être sans cesse avec elle, il lui suffisait de s'attacher aux pas de Germaine. Voulait-il obtenir que Marie chantât, il engageait Germaine à chanter, et les deux sœurs mêlaient leurs jolies voix. Parlait-il du chagrin qu'il aurait quand il lui faudrait quitter *ses chères cousines*, il n'osait serrer la main de Marie, mais il serrait la main de Germaine, en les suppliant toutes deux de ne point l'oublier, de l'aimer encore, tout absent qu'il serait peut-être bientôt. Marie répon-

dait à cette prière sans trouble, sans embarras; Germaine, le cœur palpitant, la rougeur sur les joues, se livrait en secret à la joie d'être aimée.

Comme elle ne doutait pas que Regnault ne dût être instruit de l'intention qu'avaient eue autrefois leurs parents de les unir, elle attribuait naturellement le silence qu'il gardait sur ce sujet aux tristes circonstances qui divisaient si cruellement la famille. Regnault ne pouvait espérer d'obtenir pour épouse la fille de sire Guillaume qu'en abandonnant le parti du duc de Bourgogne, auquel il était lié par les serments, par son respect pour la mémoire d'un père, et l'honneur d'un Flavy; l'honneur de Regnault surtout était trop cher à Germaine pour qu'elle eût voulu acheter son bonheur à ce prix; mais chaque heure passée avec son cousin amortissait la haine qu'elle avait nourrie jusqu'alors contre le duc de Bourgogne. Ce prince n'était point Anglais après tout; s'il revenait à son roi légi-

time, on verrait bientôt les Français réunis chasser l'étranger, et les familles réconciliées sceller leur paix entre elles par de nouveaux liens!

Germaine vivait donc dans cette heureuse espérance, et Regnault depuis près d'un mois habitait Compiègne, lorsqu'un matin on le vit arriver pour annoncer tristement qu'il venait faire un dernier adieu, et que dans une heure il prenait le chemin de Paris.

Celle dont le cœur fut le plus ému, le plus déchiré par cette nouvelle, fut celle qui cacha sa douleur. Germaine parvint à retenir ses larmes; mais combien elle envia la dame de Flavy et Marie, qui se mirent franchement à pleurer! Ah! si Regnault n'avait été pour elle qu'un parent, elle aurait osé pleurer aussi, tandis qu'il lui fallait renfermer l'expression d'un sentiment trop tendre pour qu'il pût se montrer sans faire rougir son front. Elle se tenait debout derrière son aïeule, sentant ses genoux prêts à se dérober sous elle, quand

Regnault s'approcha et lui prit la main. « Puis-je espérer, dit-il avec une douloureuse émotion, puis-je espérer que ma bien-aimée cousine conservera le souvenir de l'ami le plus dévoué qu'elle ait au monde ?

— Toujours! toujours! » répondit Germaine, ne pouvant plus retenir ses pleurs; car si elle avait trouvé jusqu'alors assez de force pour cacher une partie de sa peine, la peine de celui qui désormais allait disposer de sa destinée lui enlevait tout son courage, et Regnault paraissait accablé par une douleur qui surpassait la sienne.

« Quittez-vous donc Compiègne pour n'y plus revenir ? reprit Germaine d'une voix qu'on entendait à peine.

— A Dieu me plaise! s'écria le jeune chevalier; je puis même dire que j'emporte la douce espérance de vous revoir bientôt et de rester longtemps à Vertbois. J'apprends que le duc de Bourgogne vient de recevoir favorablement les nouveaux envoyés français,

au point qu'on ne le croit pas éloigné de faire sa paix avec Charles. Oh! Germaine! si la paix se faisait! » Et Regnault serra la main de la noble fille avec transport.

Ces mots portèrent dans le cœur de Germaine tant d'émotion, tant de bonheur, qu'elle rougit prodigieusement, baissa ses grands yeux vers la terre, et ne vit pas Regnault attacher ses regards sur une autre que sur elle.

« Entendez-vous, ma mère? dit Marie en essuyant ses larmes; il espère revenir pour ne plus nous quitter.

— Demain? dit la dame de Flavy, qui, sans avoir suivi l'entretien, souriait parce qu'elle voyait sourire, comme elle venait de pleurer pour avoir vu pleurer Marie.

— Bientôt au moins, répondit la belle enfant; maintenant que nous l'avons retrouvé, il ne restera plus si longtemps loin de nous; et si la paix a lieu, notre mère reverra tous ses enfants autour d'elle.

— Que le ciel nous accorde un pareil bonheur ! » dit Germaine avec un accent qu'aucuns mots ne sauraient rendre.

Cette idée que la paix ne se montrait plus impossible, qu'au contraire elle était probable, vint adoucir le peu d'instants qui précédaient une aussi pénible séparation. Cependant la troupe que devait emmener Regnault attendait depuis longtemps, sans qu'il pût se décider à prendre congé, à prononcer le fatal adieu. Enfin il se leva, imprima ses lèvres sur le front de son aïeule, sur la main de Germaine, de Marie, et s'élança hors de la salle.

A peine entendit-on dans la cour le pas d'un cheval qui s'éloignait que Germaine, sous un léger prétexte, se hâta de passer chez elle, tant elle avait besoin de respirer en liberté. Seule avec sa douleur alors, bien loin de retrouver ce courage, cette force d'âme qui la distinguait de son sexe, la fière Germaine n'était plus qu'une faible fille : elle aimait. Elle aimait, hélas ! plus qu'on n'a ja-

mais aimé. Pour la première fois de sa vie, peut-être, elle pleurait sur elle-même à la funeste pensée que Regnault pouvait l'avoir quittée pour toujours, qu'elle ne reverrait plus celui dont la présence seule lui avait fait sentir le bonheur d'exister. Loin de craindre encore qu'il n'eût deviné son secret, elle se reprochait la froideur qu'elle avait affectée si souvent. Quand sa mère, quand Marie témoignaient leur tendresse pour Regnault, elle seule avait semblé porter un cœur de glace; elle seule s'était montrée injuste, ingrate envers lui! «Il ne croira pas même à mon amitié,» disait-elle, et tout lui semblait préférable à cette cruelle supposition.

Bientôt, à la vérité, des souvenirs plus doux venaient sécher les pleurs de Germaine; pas une des paroles de Regnault n'était sortie de sa mémoire; elle se les répétait cent fois, et toutes l'assuraient qu'elle était aimée, toutes remplissaient son âme d'une joie céleste. L'exaltation dont son esprit n'é-

tait que trop susceptible, d'ailleurs, jetait un voile religieux et saint sur le sentiment passionné qu'elle éprouvait; dès le jour de sa naissance n'avait-elle pas été nommée devant Dieu l'épouse fortunée de Regnault de Flavy? Ne serait-elle pas unie à son cousin si l'envahissement de l'étranger, si la guerre civile n'étaient point venus briser les plus douces affections, renverser les plus chères espérances, détruire le bonheur de la France et le sien? « Maudits, maudits soient-ils, s'écria-t-elle, ceux qui ont apporté chez nous la discorde, le pillage, la désolation! » Et sa haine contre les Anglais s'augmentait encore, s'il était possible, de tout son amour pour Regnault.

Au dîner de la famille, qui jamais n'avait été plus triste, quoique le seul ami qui restait fût venu le partager, Marie demanda à maître Joseph s'il savait ce qu'était devenu Charlot. « Marthe vient de me dire, répondit le docteur, qu'il a suivi son nouveau maî-

tre et qu'il est parti avec les Picards. Le retour du duc de Bourgogne à Paris est de bien mauvais augure, ajouta-t-il après quelques instants de silence ; la guerre va se ranimer plus terrible que jamais. »

La dame de Flavy, que le départ de son enfant avait replongée dans une léthargie complète, ne parut pas avoir entendu ces paroles. Marie pâlit de terreur; Germaine fut la seule qui attacha ses yeux noirs sur maître Joseph, attendant qu'il appuyât de quelques motifs cette sinistre prédiction; mais voyant qu'il n'ajoutait rien : « Avez-vous quelques renseignements positifs à cet égard, mon père? lui dit-elle.

— Pas d'autres que la supposition naturelle qu'on doit tirer du rapprochement de deux mauvais hommes. N'avez-vous pas toujours vu des flots de sang suivre les entretiens de Bedford et de Philippe?

— Vous n'avez donc point entendu dire, reprit Germaine d'une voix timide, que notre

roi vient d'envoyer de nouveau des ambassadeurs à Arras et que ces ambassadeurs ont été fort bien reçus par le duc?

— Non, mais je sais que plus d'une fois déjà Philippe nous a leurrés d'espérances qu'il ne songeait point à réaliser. Il feint de vouloir la paix, il signe des trèves; car dans le moment actuel, ajouta le bon prêtre avec un sourire amer, il existe encore une trève; mais Dieu sait si nos malheureux habitants peuvent s'en douter!

— Je le crois bien, dit vivement Germaine; les Anglais ne sont-ils pas toujours là?

— Et celui qui les a fait venir ne nous aidera pas à les chasser! reprit maître Joseph en poussant un long soupir.

— On se plaît à croire ce que l'on désire, murmura doucement Germaine.

— A votre âge, ma fille, il est vrai; au mien, on n'espère plus, on se soumet. »

Germaine changea d'entretien; car chaque mot de ce vieillard, à qui l'expérience et le

malheur avaient enlevé toute illusion, la frappait au cœur en la désolant à la fois dans son amour pour Regnault et dans son amour pour la France.

CHAPITRE IX.

C'était l'instant funèbre où la nuit est si sombre
Qu'on tremble à chaque pas de réveiller dans l'ombre
Un démon ivre encor du banquet des sabbats;
Le moment où, liant à peine sa prière,
Le voyageur se hâte à travers la clairière:
C'était l'heure où l'on parle bas.

VICTOR HUGO, *Odes*.

Le lendemain du jour où Regnault quitta Compiègne, la soirée était sombre et orageuse, au point que Germaine et Marie pressaient maître Joseph de passer la nuit au château. « De la lumière ! » dit la dame de Flavy qui paraissait agitée d'une sorte de terreur. Marie courut appeler une servante et fit apporter deux flambeaux, dont la brillante

lueur n'éclairait encore qu'imparfaitement une aussi vaste salle.

La nuit la plus obscure était répandue au dehors, lorsque plusieurs coups de tonnerre très violents vinrent ébranler les murs du vieux manoir. Germaine et le vieux prêtre s'efforçaient inutilement par leurs discours de distraire la dame de Flavy, sur qui l'orage faisait toujours une vive impression. A chaque éclair ils la voyaient tressaillir et joindre les mains dans un état d'épouvante qui excitait la pitié, et Marie, ayant toujours eu peur du tonnerre, n'était pas éloignée de partager son effroi. Bientôt la violence de l'orage redoubla ; un vent furieux sifflait le long des vastes corridors, une pluie battante frappait les vitraux peints des croisées, et l'on eût pu croire qu'aucun des arbres de la forêt de Compiègne ne résisterait à ce terrible ouragan.

« Germaine, dit la pauvre dame d'une voix tremblante, regarde, je t'en prie, si les fenêtres sont bien fermées. »

Maître Joseph se levait pour aller s'en assurer; mais la dame de Flavy, par un mouvement très vif, lui prit la main et le retint près d'elle, comme si la protection d'un homme, et surtout la protection d'un prêtre, lui semblait un préservatif contre le danger. Germaine, après avoir assuré son aïeule que tout était parfaitement clos, ne put résister au désir de contempler le spectacle imposant et terrible qu'offraient ce ciel en feu et ce grand désordre de la nature. Debout devant la fenêtre, tantôt ses yeux se portaient sur les gros nuages noirs qui lançaient la foudre, tantôt sur la terre inondée du jardin, lorsqu'à la lueur des éclairs qui se succédaient sans relâche elle vit deux hommes traverser le petit parterre où Marie cultivait ses fleurs, et se diriger rapidement vers la porte de la maison. Pour se trouver à cette heure dans l'enclos il fallait qu'ils eussent escaladé le mur. Germaine, ayant grand soin de ne point effrayer la dame de Flavy, sortit aussitôt de la

salle d'un pas tranquille, pour s'assurer, dit-elle, que tout était fermé en bas; mais à peine fut-elle dehors, que prenant son élan, elle descendit l'escalier comme un trait, et courut vers l'endroit où se tenaient le soir le sommelier, son fils et les deux servantes.

«N'avez-vous pas oublié, dit-elle, de poser les barres à la porte du vestibule? il y a deux hommes dans le pourpris.

— Deux hommes! s'écria Michel. Donne-moi ma miséricorde, Simon.» Et son fils détacha aussitôt une épée courte et étroite, dont plus d'une fois déjà le brave homme s'était servi pour défendre le manoir de ses maîtres, et qui, dans les temps de calme, restait toujours attachée au manteau de la cheminée. «Nous trouverons dans le vestibule des lances pour toi, Simon, et pour vous autres, si vous voulez me suivre, ajouta-t-il en s'adressant aux deux servantes. Quant à vous, demoiselle Germaine, remontez, je vous prie, et laissez-nous faire.

— Non, Michel, non, répondit Germaine, je vais avec vous. » Et elle se mit à marcher en tête de la petite troupe, après avoir bien recommandé de faire silence.

Tout était tranquille dans le vestibule. Michel approcha l'oreille des grosses planches solidement serrées qui le séparaient du jardin, et contre lesquelles il ne tarda pas à entendre frapper plusieurs coups avec violence. « Qui est-là ? » cria le vieux sommelier de toute la force de ses poumons. « Qui est-là ? » crièrent Germaine et les trois autres.

« Par le tonnerre du diable! voulez-vous ouvrir? » répondit une voix de Stentor dont l'accent était si bien connu à Vertbois que Michel, son fils et les deux servantes se précipitant sur les barres de fer et sur les verrous pour obéir à cet ordre, Germaine se trouva aussitôt dans les bras de son père.

« Qui est ici, Germaine? demanda le sire de Flavy, après avoir tendrement serré sa fille sur son cœur.

— Ma grand'mère, le père Joseph, Marie et moi, répondit-elle.

— Vous voyez bien, Louis, reprit messire Guillaume en s'adressant au plus jeune de ses frères qui l'accompagnait, que mes renseignements étaient exacts et que nous pouvions simplement frapper à la grande porte, sans recevoir des torrents de pluie comme nous le faisons depuis une heure.

—Par où donc êtes-vous venu, mon père? demanda Germaine.

— Par la porte qui donne sur la forêt, dont heureusement j'avais la clef. Nous n'avons pu l'ouvrir qu'avec beaucoup de peine; et j'espère que vous l'avez refermée? » ajouta-t-il en regardant son frère.

Louis de Flavy ne répondit que par un signe de tête affirmatif; car le fait est que, ne pouvant retirer cette clef rouillée de la serrure, il avait suivi son frère, quitte à venir refermer la maudite porte après l'orage.

« Maintenant, Germaine, reprit messire

Guillaume, ce qui presse le plus est de nous sécher avec un bon verre de vin de Bourgogne, si les Anglais m'en ont laissé. »

Le vieux Michel courut à la cave, qui plus d'une fois en effet avait été dégarnie, et le sire de Flavy prenait le chemin de la galerie du bas. « Cet appartement n'est plus occupé, dit Germaine ; nous nous sommes retirées dans les seules pièces du premier qui soient encore habitables.

— Eh bien ! montons.

— Permettez que je vous précède, reprit-elle : ma grand'mère est souffrante et ne s'attend pas...

— Oh ! que de cérémonies ! » dit messire Guillaume d'un ton brusque en s'avançant vers l'escalier ; mais Germaine, escaladant les marches comme si elle eût eu des ailes, arriva dans la salle avant lui, assez à temps pour serrer la dame de Flavy dans ses bras, en disant : « Mon père ; c'est mon père ! »

Ce peu de paroles suffit pour ranimer les

esprits de l'infortunée douairière, pour lui donner la force de se lever précipitamment de son siége et de se soutenir, pâle et effarée, sur ses jambes tremblantes. Marie et maître Joseph imitèrent son exemple avec tant de rapidité que tout le monde était debout quand le terrible seigneur du manoir reparut au milieu des siens.

« Dieu vous garde ! » dit-il sans s'adresser à personne d'une manière particulière ; et, prenant une escabelle, il s'assit.

Germaine alors s'approcha de sa mère et voulut la replacer sur le vieux fauteuil de velours qu'elle venait de quitter. « Non, non, » dit la dame de Flavy d'une voix altérée par l'effroi. A cet accent, messire Guillaume porta ses regards sur sa malheureuse mère. « Que diable avez-vous donc? dit-il d'un ton dur; on dirait que vous tremblez?

— Ma grand'mère est malade, très malade, » répondit Germaine.

Les yeux de messire Guillaume s'attachè-

rent aussitôt sur ceux de sa fille ; il put en voir tomber une larme : « Asseyez-vous, ma mère, reprit-il moins brusquement ; je suis bien aise de vous revoir. »

Jamais depuis quinze années il n'avait fait entendre à la pauvre dame des paroles aussi douces. L'impression qu'elles produisirent sur l'infortunée fut si vive que, par un mouvement machinal, elle retint un instant la main que son fils lui présentait ; mais elle la laissa retomber en pâlissant, et se replaça sur son fauteuil dans une complète immobilité.

« Allons, allons, dit le sire de Flavy, laissons là toutes ces émotions de femmes ; dites-moi plutôt si jamais vous ne recevez ici de visites imprévues, et si l'on peut y passer une nuit en toute sûreté.

— En toute sûreté, je l'espère, répondit Germaine ; les Anglais ont malheureusement autant d'amis que d'ennemis dans notre famille et nous laissent en repos depuis longtemps.

— Je ne leur demande que cette nuit, répliqua messire Guillaume; car demain matin de bonne heure nous verrons nos gens, » ajouta-t-il en se tournant vers Louis de Flavy, auquel il fit signe de prendre un siége.

Louis, qui s'était en vain approché de sa mère, dont il avait baisé les mains sans qu'elle reconnût en lui un de ses enfants, s'empressa de s'asseoir entre ses deux nièces, bien qu'il n'osât pourtant leur adresser la parole autrement qu'à voix basse. Tout vaillant homme de guerre qu'était ce jeune Flavy, messire Guillaume, son aîné de beaucoup, lui inspirait une crainte qu'il ne parvenait à vaincre que lorsque les dangers d'un champ de bataille ou de quelque entreprise hardie rétablissaient entre les deux frères une sorte d'égalité.

Louis de Flavy atteignait à peine sa vingt-troisième année; car la dame de Flavy avait eu ce dernier fils longtemps après les cinq autres. Placé dès son enfance sous la pro-

tection et sous le commandement de Guillaume, il ne connaissait que la vie des camps et d'autres jouissances que celle d'illustrer le nom de sa famille, dont il était excessivement fier, par des faits d'armes éclatants. On citait déjà de lui plusieurs traits d'intrépidité qui passaient toute croyance; mais cette haute valeur ne le rendait pas moins timide devan son imposant capitaine, en sorte qu'il existait, pour ainsi dire, deux hommes en lui : Louis de Flavy en présence de messire Guillaume, et Louis de Flavy délivré de cette présence. Dans ce dernier cas il se montrait jovial, brusque et hardi ; dans l'autre on le voyait craintif et silencieux, uniquement occupé du soin d'obéir au moindre signe de son frère.

« Eh bien! chapelain, quelles nouvelles de Compiègne? reprit messire Guillaume en se versant un verre du vin que Michel venait d'apporter. S'y réjouit-on du départ des Picards?

— Je le suppose, répondit maître Joseph ;

mais ici comme ailleurs il reste toujours assez de cuirasses pour écraser le pauvre peuple, et les Anglais sont encore là.

— Bast! une centaine de *goddam* dans une ville ne sont pas une affaire.

— Dans l'état actuel des choses, reprit maître Joseph, trois suffiraient pour faire trembler quatre cents bourgeois.

— On pense donc ici que nos affaires ne sont pas en bon train? » dit le sieur de Flavy d'un ton moqueur.

Le prêtre ne répondit que par un gros soupir.

« Et, selon la courageuse coutume de cette canaille que vous nommez bourgeoisie, poursuivit messire Guillaume, vos habitants ne songent qu'à vendre leurs laines aussi cher sous Henri VI qu'ils pourraient la vendre sous Charles VII.

— Depuis longtemps, dit Joseph Gauvain avec douceur, il ne s'agit plus pour eux de vendre leurs laines, mais de conserver leurs vies.

— A qui la faute? s'écria le sieur de Flavy d'une voix de tonnerre qui fit tressaillir sa mère et Marie. Pourquoi ont-ils lâchement courbé la tête sous les Anglais, et pourquoi, quand les serviteurs du roi se présentent devant une ville, la porte leur en est-elle fermée? Misérables! qui n'ont pas su mourir avant de recevoir garnison anglaise! bien dignes qu'ils étaient d'avoir pour roi l'imbécile Charles VI! Je les verrais tous hachés menus comme des grains de moutarde sans en avoir pitié. »

Quoique maître Joseph entendît attaquer la mémoire de son monarque chéri, il connaissait trop l'inutilité dont seraient ses observations sur l'homme auquel il avait à faire pour répondre un seul mot à cette violente sortie. Il attendit donc en silence qu'une voix plus puissante que la sienne prît la défense du pauvre peuple français.

« On ne peut leur souhaiter plus de maux qu'ils n'en éprouvent, dit Germaine d'un ton

ferme. Anglais, Bourguignons, Armagnacs, tous les frappent, nuls ne les protégent. Les torts de ces malheureux, s'ils en ont eus, sont bien loin d'égaler leur misère.

— Eh bien! quoi? dit Guillaume, on les pille, on les vole, on les brûle. Pourquoi défendrions-nous leurs bicoques? ont-ils défendu nos châteaux? Ne vous attendrissez pas sur ces vilains, Germaine, croyez-moi; beaucoup d'entre eux, s'ils me tenaient sans armes, ne me ménageraient guère, je vous en réponds.

— Je n'ai pas de peine à le croire, » se dit tout bas le bon prêtre; car les cruautés qu'avait commises le sieur de Flavy n'étaient point ignorées de l'ancien chapelain de Vertbois comme elles l'étaient de Germaine et de Marie, qui ne voyaient dans messire Guillaume qu'un homme irascible et hautain, ressemblant beaucoup, après tout, à la plupart des héros de cette époque.

« Et pourtant, mon père, reprit Germaine,

vous comptez encore des amis dans Compiègne !

— Dans Compiègne! peut-être, répondit-il en regardant sa fille d'un air surpris.

— De toutes les villes de France, dit maître Joseph, Compiègne est la plus attachée à son roi légitime; chacun sait avec quel regret ses habitants se soumettent à l'étranger.

— Eh ! par le diable ! pourquoi se soumettent-ils ? répondit messire Guillaume avec colère. Il y a longtemps qu'ils seraient délivrés s'ils voulaient l'être ; mais ils ne savent s'armer que pour défendre leurs poules ou leurs cochons. Avec leur maison de ville, leur commune, et ce qu'ils appellent leurs immunités, toutes sottes inventions qui n'ont fait que nuire à nous autres nobles, je veux mourir s'ils n'ont pas porté malheur à la France.

— Quant à cela, reprit tristement Joseph Gauvain, vous n'ignorez pas que Compiègne a perdu la plus grande partie de ses privilé-

ges, le jour où j'ai eu l'honneur de prêcher devant le roi Charles VI...

— Grand malheur, vraiment, qu'elle ait perdu des priviléges! interrompit le sieur de Flavy; je voudrais bien savoir si messieurs les échevins renverraient aujourd'hui le roi d'Angleterre dans son île?

— Pas plus que les seigneurs de Créqui, de Béthune, et tant d'autres qui ont abandonné le parti du roi, murmura maître Joseph entre ses dents.

— Et pas plus que les Flavy, qui combattent dans l'armée anglaise, vouliez-vous dire peut-être? répliqua brusquement messire Guillaume. Allez, maître, allez, ne vous gênez point; personne plus que moi ne maudit ces traîtres, le duc de Bourgogne en tête; mais quant à vos chiens de bourgeois, je voudrais voir à leur place vingt hommes de ma compagnie; je vous réponds que cela suffirait pour jeter dehors les cent Anglais qui sont dans Compiègne!

— Cent Anglais! répondit le prêtre, et les troupes de toutes sortes qui se renouvellent sans cesse! Ce matin encore n'est-il pas parti deux cents Picards?

— A propos, dit le sire de Flavy en s'adressant à sa mère et à ses filles; j'ai appris que vous aviez vu mon neveu. »

La dame de Flavy ne leva pas ses yeux que depuis longtemps elle tenait fixés vers la terre, sans prendre aucune part à l'entretien.

Germaine rougit et resta d'abord si interdite que Marie se hasarda à répondre qu'en effet Regnault était venu offrir ses services à leur mère.

« A-t-il parlé de nous? demanda Louis vivement. Vous a-t-il donné quelques nouvelles de nos frères Hector et Raoul?

— Que nous importe maintenant, Louis, interrompit messire Guillaume d'un air sombre. Ils ont choisi entre le roi et le vassal, entre leurs frères et les archers bretons. Ne faut-il pas les plaindre de vivre à la riche cour

d'Arras, dans les fêtes et les tournois, tandis que nous ne savons souvent où poser notre tête ; car vous savez sans doute, continua-t-il en s'adressant à tous, qu'il n'est pas une seule de mes places de guerre sur laquelle ne flotte à présent le drapeau anglais? » En prononçant ces mots avec une fureur concentrée, il porta sa main fermée à son front; puis, se levant, il se mit à marcher dans la salle.

Louis saisit ce moment pour répéter à ses nièces ses premières questions sur Regnault, et Marie, qu'aucun trouble secret n'empêchait d'y répondre, le fit de la manière la plus propre à disposer le cœur d'un Flavy en faveur du jeune chevalier. Germaine, charmée de trouver l'aimable enfant aussi éloquente, ne disait pas un mot, et se contentait de l'approuver d'un sourire ou d'un signe de tête. Cet entretien, qui avait lieu à voix basse, fut bientôt interrompu par messire Guillaume, qui vint reprendre sa place.

« De quoi parlez-vous? dit-il.

— De Regnault, répondit Louis.

— Elles vous racontaient sans doute, reprit le sire de Flavy, comment le duc de Bourgogne l'avait armé chevalier de sa main sur le champ de bataille? Grand bien lui fasse un pareil honneur! mais je tiens plutôt à savoir s'il a dit adieu à Compiègne pour longtemps.

— Peut-être pour toujours, répondit Germaine d'une voix émue.

— Tant mieux! » répliqua le sire de Flavy tout en regardant sa fille dont le trouble et la rougeur le frappèrent aussitôt. Il allait sans doute ajouter quelques mots pour éclaircir le rapide soupçon qu'il venait de concevoir lorsque la porte s'ouvrit, et Michel entra dans la salle pâle comme la mort. « Des Anglais! des Anglais! dit-il, qui demandent à monter ici! »

A cette effrayante annonce tout le monde quitta son siége. Messire Guillaume et son frère portèrent la main sur leur longue épée; Germaine se précipita entre la porte et son père, imitée dans ce mouvement par le prêtre,

et Marie se jeta dans les bras de la dame de Flavy qui, sortant de sa stupeur, criait faiblement, mais dans la plus grande épouvante : « Le tonnerre, le tonnerre est tombé ! »

Le sire de Flavy imposa silence d'une voix terrible, et s'adressant à Michel : « Qui sont ces hommes? demanda-t-il.

— Lord Hackson, le gouverneur de Compiègne, et un autre chevalier. Il paraît qu'ils se sont égarés à la chasse, qu'ils ont vu de la lumière ici...

— Pourquoi Marthe a-t-elle ouvert? s'écria Germaine.

— Mais ils n'arrivent pas par là, répondit Michel; ils étaient dans l'enclos.

— Parce que la petite porte est restée ouverte, dit messire Guillaume en lançant un regard foudroyant à son frère. Enfin, puisque les voilà, il faut les recevoir. Fais-les monter, poursuivit-il sans s'inquiéter de l'effroi que faisait naître cette résolution. Dis-leur que les dames de Flavy leur offrent un asile tant que

durera l'orage. Garde-toi bien de nommer mon frère ou moi. Nous sommes deux amis de la famille, voilà tout. Ce lord Hackson ne nous a jamais vus, et je ne lui souhaite pas de nous deviner. »

Michel sortit pour exécuter cet ordre. Un morne silence suivit pendant quelques instants. La dame de Flavy, jetant autour d'elle des regards vagues, venait de se replacer dans son fauteuil. « Asseyez-vous près de ma mère, dit messire Guillaume à ses filles, et recevez-les avec tous les égards que nous devons à ce puissant gouverneur. »

Le sourire sardonique dont il accompagna ces derniers mots fit frémir Germaine et maître Joseph lui-même, tout ardent royaliste qu'il était; non que l'on dût craindre un guet-apens (dans son orgueilleux respect pour sa qualité de gentilhomme et pour ses éperons d'or messire Guillaume n'assassinait point de chevaliers); mais le faire tenir dans une même chambre avec des Anglais sans que

mort s'ensuivît était chose si difficile que le bon prêtre se dit, en voyant entrer le gouverneur et son compagnon : « Fasse le ciel qu'ils sortent vivants ! »

CHAPITRE X.

> A ces mots prononcés la fureur contenue,
> De degrés en degrés au comble parvenue,
> Éclate, et tous ensemble en s'écriant soudain
> Les yeux étincelants de pleurs et de colère,
> Sur leur ceinture armée ils ont porté la main.
>
> LEBRUN, *Voyage en Grèce.*

Lord Hackson et son ami, portant tous deux un faucon sur le poing, se présentèrent avec l'air tranquille et souriant de gens qui pensent entrer chez des amis. Arrivés en France avec le dernier renfort, ils ne connaissaient, de la nombreuse famille des Flavy, que Regnault, qui, comme on peut s'en souvenir, avait recommandé son aïeule au gouverneur, mais sans instruire celui-ci des motifs

qui confinaient ses parentes dans Vertbois et sans nommer messire Guillaume. Lord Hackson croyait donc se trouver au milieu de nobles picards tout dévoués à la cause bourguignonne, et comme il était rare alors qu'un manoir ne renfermât pas des hommes d'armes, la vue du sire de Flavy et de son frère, qui se tenaient debout causant ensemble à quelque distance, ne lui causa pas plus de surprise que d'ombrage.

La rare beauté de Germaine et de Marie, dès le premier abord, engagea les deux Anglais à se montrer polis, chose qu'ils négligeaient d'ordinaire avec les habitants d'un malheureux royaume qu'ils traitaient en pays conquis. Ils s'excusèrent même de s'être introduits chez des dames avec aussi peu de cérémonies. « Depuis deux heures, dit lord Hackson, sire Georges et moi nous nous égarions de plus en plus dans cette maudite forêt, où nous avons été mouillés jusqu'aux os. Enfin il a cru voir briller de la lumière ici ; nous sommes

entrés à tout hasard, et j'apprends avec plaisir, de ce vieux bonhomme, qui du reste ne se souciait guère de nous ouvrir, que je suis chez la noble dame que mon ami Regnault de Flavy m'a prié de protéger. »

Au mot protéger, si messire Guillaume n'eût pas été placé dans l'ombre, on aurait vu la colère et l'indignation se peindre sur tous ses traits.

« En temps de guerre comme en temps de paix, répondit froidement Germaine, les droits de l'hospitalité ont été respectés à Vertbois. » Et, en prononçant ces paroles, elle jeta un regard furtif sur son père qui détourna les siens d'un air sombre.

« Puisqu'il en est ainsi, ma belle et noble dame, reprit gaîment lord Hackson, permettez que nous demandions quelques rafraîchissements; ne fût-ce qu'un flacon d'eau claire, nous en boirions volontiers; Georges et moi nous mourons de soif.

—Montez du vin, Michel, dit Germaine ;

car le vieux sommelier ne s'était point pressé de sortir, pensant peut-être qu'un homme de plus n'était pas de trop dans un moment pareil; toutefois, il n'osa point exécuter l'ordre de sa jeune maîtresse avant d'avoir jeté les yeux sur le sire de Flavy, qui fit un mouvement de tête approbatif.

Lord Hackson et sire Georges posèrent alors leurs faucons sur un bâton placé dans la salle pour servir à cet usage. « Voici deux superbes bêtes, dit Louis de Flavy, que son frère venait de décider à s'approcher des Anglais afin de les faire jaser.

— Et parfaitement dressées, répondit lord Hackson, quoiqu'elles n'aient pas fait aujourd'hui bonne chasse; à peine avons-nous trouvé l'occasion de les lâcher deux fois.

— Vous les avez apportés d'Angleterre, mylord?

— C'est un présent que vient de me faire le régent de France à mon arrivée; mais je suppose qu'ils sont de notre île. »

Pendant ce court entretien, sire Guillaume s'était aussi rapproché de ses hôtes.

« Vous n'êtes donc en France que depuis peu, mylord ? demanda-t-il.

— J'ai amené le dernier renfort du Yorkshire, répondit sire Thomas. Nous ne sommes ici que depuis trois mois; mais j'avais déjà séjourné sur le continent pendant près d'une année.

—Année dont les partisans de Charles doivent se souvenir, dit sire Georges d'un air avantageux.

—Vraiment! répliqua messire Guillaume en toisant l'Anglais qu'il aurait étranglé volontiers.

— Il est vrai, reprit lord Hackson; Georges et moi nous nous trouvions à la bataille de Verneuil, et, quelques jours après, au siége de Guise. On n'avait, ma foi! pas alors le temps de chasser au faucon.

— Mais maintenant, dit sire Guillaume s'efforçant de dissimuler la rage qu'excitait en

lui le souvenir de la bataille de Verneuil, où la plupart de la noblesse française avait péri et lui-même avait été blessé, maintenant que votre monarque règne paisiblement en France.....

—Paisiblement si vous voulez, interrompit l'Anglais. Ce roi de Bourges compte encore pour lui plus de gens que je ne voudrais.

—Bah! reprit le sire de Flavy d'un air moqueur, quelques misérables gentilshommes qui s'entêtent à lever des compagnies, et que la seule vue de vos archers met en fuite.

—Il est vrai que nos archers sont habiles et qu'ils viennent promptement à bout des Armagnacs, répondit lord Hackson; mais, ajouta-t-il, voulant rendre le compliment adressé à sa nation; nous ne nous en trouvons pas moins très bien de votre aide, et je me rappelle qu'à Verneuil vous nous avez donné un fier coup de main; car je vous crois Picards, messires?

—«Nous le sommes en effet,» répondit Louis.

Dans ce moment Michel rentra, apportant des verres et deux flacons de vin qu'il s'apprêtait à servir, lorsqu'un geste impérieux du sire de Flavy le contraignit à quitter la salle.

Germaine, qu'inquiétait prodigieusement la conversation établie entre son père et les Anglais, invita ces derniers à se rafraîchir.

« Oui, oui, continuait lord Hackson en se rapprochant de la table, il est dans nos intérêts tout comme dans les vôtres, qu'aucune discorde ne survienne entre le duc de Bedford et le duc de Bourgogne; si nous restons toujours unis, avant qu'il soit six mois je ne veux pas voir en France un seul partisan du Dauphin sur pied. A la mort du dernier! s'écria-t-il, en élevant son verre.

— Ne boit-on pas aux dames avant tout, dit maître Joseph qui vit le feu sortir des yeux des deux frères, et une pâleur mortelle se répandre sur les visages de Germaine et de Marie.

— Oh! pardon, répliqua lord Hackson; il faut que ce soit un prêtre français, Georges, qui nous donne une leçon de galanterie. » Tout quatre alors s'étant inclinés devant la dame de Flavy et devant ses filles, la vieille châtelaine, par une réminiscence des heureux temps de sa vie, leur rendit le salut d'un air digne et gracieux à la fois; puis elle demanda tout bas à Marie qui étaient ces chevaliers.

Mais le coup que venait de parer si heureusement maître Joseph n'était pas le seul que l'on dût craindre. Depuis neuf ans que les étrangers imposaient leur joug au royaume, tous ceux qui tenaient le parti de Charles leur pardonnaient plus volontiers le ravage et la désolation de la France que le dédain qu'ils montraient pour cette France et pour son roi. Or, les Anglais qui se versaient souvent à boire, s'échauffaient peu à peu, et, comme ils maintenaient la conversation sur un sujet qu'ils pensaient être aussi intéressant pour leurs alliés que pour eux, chaque

mot qu'ils prononçaient, chaque souvenir qu'ils rappelaient excitaient une haine implacable dans l'âme de leurs auditeurs. Il leur échappait à tout propos, contre Charles et contre les siens, des expressions ironiques ou méprisantes, qui faisaient tressaillir de rage le sire de Flavy et son frère. Quant à Germaine, qui était elle-même au supplice, elle ne sentait que trop combien son père devait avoir de peine à se contenir.

La situation de messire Guillaume, en effet, lui était devenue insupportable, lorsque lord Hackson, lui frappant sur l'épaule, l'invita à venir à Compiègne ; car l'Anglais ne remarquait pas que depuis quelques instants il parlait sans que personne lui répondît.

« N'est-il pas vrai que vous y viendrez ? répéta-t-il.

— C'est mon projet, répliqua le sire de Flavy, portant involontairement la main sur la poignée de son glaive.

— Beau château, par saint Georges ! ma-

gnifique château que le roi de Bourges, j'espère, ne reverra pas.

— La pluie a tout-à-fait cessé, dit Germaine en s'approchant d'une fenêtre. Si vous le désirez, mylord, nous allons vous donner un guide jusqu'à...

— Et pourquoi, interrompit vivement sire Guillaume, qui ne pouvait plus supporter l'idée de laisser partir deux hommes aussi odieux sans avoir obtenu raison de leurs outrages, pourquoi ne pas offrir un lit à lord Hackson et à ce chevalier?

— Aucune chambre n'est habitable, répondit Germaine.

— D'ailleurs, répliqua l'Anglais, je ne puis passer une nuit hors de Compiègne. La garnison n'est pas nombreuse, et la ville renferme encore quelques bons Français, comme ils s'appellent entre eux, qu'il est bon de surveiller sans cesse.

— A leur santé! » s'écria messire Guillaume en saisissant un verre plein.

Les deux Anglais reculèrent quelques pas, croyant toutefois avoir mal entendu.

« Ou si vous ne voulez pas porter celle-là, à la santé de Charles VII, roi de France, qui vient d'être sacré malgré vous dans la cathédrale de Reims !

— Qui êtes-vous? crièrent lord Hackson et son compagnon en tirant leurs épées.

— Guillaume de Flavy, dit-il d'une voix de tonnerre, qui vous a tué plus d'hommes que vous n'avez de secondes à vivre. Défendez-vous. »

Au nom de Guillaume de Flavy la douairière venait de lever les yeux ; elle voit le fer menacer ceux qu'elle a portés dans ses flancs. Une lueur de raison ranime en elle cet instinct de mère qui survit à tout ; elle se précipite en criant : « Mes fils ! » et tombe frappée du coup que lord Hackson portait à son premier-né.

Une armée entière alors eût en vain essayé de soustraire lord Hackson à la rage des deux

frères. Ils le renversent bientôt, baigné dans son sang, et se ruent sur son cadavre. Sire Georges, dont Louis de Flavy a brisé le glaive, ne peut défendre son malheureux capitaine ; il attend lui-même la mort. Mais aux cris qu'a fait pousser à tous cette horrible scène, Michel accourt. Sire Georges saisit l'instant où la porte se trouve ouverte, renverse le vieux sommelier d'un coup de poing, et s'élance sur l'escalier trop rapidement pour que, dans le trouble général, on s'aperçût d'abord de sa fuite.

Tout ceci, comme on le pense bien, s'était passé en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter. Bien assuré que le gouverneur n'est plus, sir Guillaume cherche sa seconde victime.

« Qu'est devenu l'autre ? » s'écria-t-il encore altéré de sang et de vengeance. Mais il n'entend pour réponse que des sanglots et des gémissements. La dame de Flavy était expirante ; Germaine, Marie, s'efforçaient en vain

d'arrêter les flots de sang qui coulaient de son sein. Aidées du secours de Louis et de maître Joseph, les malheureuses filles venaient de la relever et de la placer sur un siége. « Ma mère, ma mère, ouvrez les yeux, parlez-nous, » disaient-elles en sanglotant. La fureur du sire de Flavy céda à ce triste spectacle. Immobile, l'œil fixe, il contempla celle qui lui avait donné le jour, celle qui perdait la vie pour lui. « Ma mère, dit-il aussi d'une voix sombre, mais altérée, parlez à vos enfants; parlez-moi. »

L'infortunée ouvrit ses yeux éteints, sourit tristement, et, sentant la mort approcher, elle regarda ses petites-filles en faisant de vains efforts pour parler. « Ordonnez! ordonnez! » s'écria Germaine qui se penchait sur elle pour saisir un son. La dame de Flavy prit la main de la noble fille, la posa sur la tête de Marie et rendit le dernier soupir.

« Que Dieu reçoive son âme! » dit solennellement maître Joseph.

Ces mots, qui annonçaient aux malheureuses sœurs qu'elles n'avaient plus de mère, excitèrent un tel désespoir que Marie tomba sur le corps de la dame de Flavy, entièrement privée de connaissance. Le courage de Germaine alors surmonta sa douleur ; elle ne pensa plus qu'à secourir celle qu'une main mourante venait de placer sous son appui. Il fallait d'abord arracher la pauvre enfant au triste spectacle qu'elle n'avait pu supporter. Germaine la prenait dans ses bras pour la transporter dans une autre chambre, avec le secours de son oncle, lorsque Marthe arriva hors d'haleine, annonçant qu'un homme, un Anglais, venait de se présenter tout à coup devant elle comme elle allait se mettre au lit, et l'avait forcée, le poignard sur la gorge, à lui ouvrir la porte pour qu'il pût sortir du château.

« Fuyez ! messeigneurs, fuyez ! dit maître Joseph ; sir Georges, arrivé à Compiègne, ne tardera pas à revenir avec des forces aux-

quelles il vous est impossible de résister.

— Je ne pars point sans ma fille, répondit le sire de Flavy ; je ne laisserai pas Germaine exposée à de si grands dangers. »

Mais dans l'état où se trouvait Marie, qui ne revenait point de son évanouissement, on ne pouvait songer à l'emmener, et Germaine aurait bravé mille morts avant de la quitter. Elle la serrait contre son sein et repoussait son père qui la suppliait de monter à cheval et de fuir avec lui. « Partez, s'écriait-elle, le danger n'est rien pour nous; les Anglais ne nous frapperont pas sur le corps de notre mère. Mais, au nom du ciel, partez! »

Louis de Flavy assistait en silence à ce terrible débat, résolu comme il était à partager le sort de son frère.

Marthe, Michel, croyant voir de minute en minute arriver les vengeurs de lord Hackson, conjuraient leurs seigneurs de se rendre aux prières de ses filles. Maître Joseph s'efforçait de lui prouver que sa présence exposait

ses filles, bien loin de les protéger. Enfin, Germaine, le voyant résister à toutes les instances, se précipite à ses pieds hors d'elle-même. « C'est trop de douleur! s'écrie-t-elle avec l'accent d'un désespoir que les mots ne peuvent rendre; par pitié pour moi, mon père, fuyez! qu'un même jour ne nous rende pas orphelines. Fuyez, ou je vais mourir!

— Je pars, dit aussitôt le sire de Flavy, effrayé de l'état d'égarement dans lequel il la voit; je pars, Germaine, mais pour revenir avec des braves qui sauront périr ou te sauver. » En prononçant ces mots avec une émotion plus vive qu'à lui n'appartenait, il relevait sa fille et la serrait dans ses bras à plusieurs reprises. Puis, s'adressant à ses gens: « Enlevez ce misérable, dit-il en poussant du pied le cadavre de lord Hackson. Dès que nous serons dehors refermez toutes les portes avec soin. Quoi qu'il arrive, tâchez de gagner du temps, quelques heures; je ne demande que quelques heures. »

Alors il embrassa de nouveau sa fille, jeta un dernier regard sur le corps glacé de sa mère. « A revoir, tueurs de femmes! » s'écria-t-il d'une voix terrible, et il sortit précipitamment avec Louis.

CHAPITRE XI.

Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides les moments que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parents! La famille de l'homme n'est que d'un jour; le souffle de Dieu la disperse comme une fumée.

CHATEAUBRIAND, *René.*

Marie venait enfin de reprendre ses sens; un torrent de larmes coulaient de ses yeux et soulageaient son cœur. Germaine, assise près du lit sur lequel elle l'avait fait poser, s'efforçait de surmonter sa propre douleur pour songer aux moyens d'instruire la pauvre enfant des nouveaux dangers qui les menaçaient toutes deux. Prenant grand soin de

l'effrayer le moins possible, elle lui apprit le départ de leur père, la fuite de sire Georges, et la pressentit sur l'arrivée des gens de Compiègne, qui sans doute aurait lieu avant le jour. « Eh! pourquoi les attendre? s'écria Marie saisie d'épouvante ; je me sens maintenant assez de force pour te suivre, pour gagner la forêt.

— Hélas ! dit Germaine, comment fuir, seules, à pied? comment traverser la forêt qu'ils vont certainement visiter pour y chercher notre père?

— Il est vrai, dit la pauvre enfant toute en pleurs, nous sommes seules, seules !

— Et pourtant, dit Germaine en promenant un triste regard sur la chambre où elles se trouvaient, et qu'avait longtemps habitée la dame de Flavy, ces murs ont vu naître une bien nombreuse famille, pour nous voir, si jeunes, appeler en vain un protecteur.

—Ah! pourquoi Regnault n'est-il plus ici?» s'écria Marie les yeux levés vers le ciel.

A ce nom si cher, prononcé inopinément, Germaine sentit son cœur se briser. « Ne parlons pas de Regnault maintenant, dit-elle, ne parlons pas aujourd'hui d'un allié des Anglais! » Et elle cacha son visage dans ses deux mains.

Marie prit ce mouvement de sa sœur pour l'effet de la haine que celle-ci avait toujours portée aux partisans du duc de Bourgogne, haine que devait tant accroître l'affreux événement de ce jour. Aussi, lorsqu'elle vit Germaine relever lentement la tête, les yeux pleins de larmes, elle la supplia de lui pardonner d'avoir ajouté involontairement à ses peines.

« Te pardonner! s'écria Germaine, ah! c'est à moi qu'il faut que tu pardonnes de pouvoir un instant détourner ma pensée de toi, quand je suis devenue ton seul appui, quand le danger te menace! » En disant ces mots la noble fille essuyait ses pleurs, embrassait Marie et s'apprêtait à sortir.

« Espères-tu donc quelque secours? demanda la pauvre enfant.

— Le secours du ciel, répondit-elle ; sois sûre qu'il te protégera, chère Marie. »

Germaîne alors, la confiant aux soins de Marthe, courut s'assurer que l'on avait exécuté ses ordres. Bien loin de songer à une résistance inutile, elle s'était contentée de placer le vieux sommelier dans le logis de Marthe, afin qu'il vînt avertir dès qu'il verrait paraître les gens de Compiègne au bout de l'avenue. Alors maître Gauvain, qui s'était offert pour cette mission de paix, devait aller à leur rencontre, les informer du départ de sire Guillaume, et leur offrir de visiter tout le manoir, s'ils n'en croyaient pas sa parole. Sire Georges lui-même, témoin de la mort de son capitaine, ne pouvait la venger sur un prêtre et sur deux jeunes filles innocentes sans une atrocité, qui, même dans ces temps horribles, n'avait point d'exemple.

Après s'être assurée que Michel était à son

poste, Germaine se rendit dans la chambre où l'on avait déposé le corps de la dame de Flavy, près duquel maître Joseph était en prières. Elle engagea le bon prêtre à aller trouver sa sœur. Restée seule alors, elle s'agenouilla devant le cadavre de sa pauvre mère, et là, en présence du ciel, elle renouvela le vœu sacré de sacrifier ses jours, s'il le fallait, au repos et au bonheur de Marie. « Ma mère, dit-elle en imprimant ses lèvres sur la main glacée de son aïeule, du séjour des bienheureux tu verras si je remplirai dignement la place que tu m'as laissée près de ton enfant chérie!

L'âme exaltée par cette abnégation de soi-même qui plaît tant aux cœurs élevés, Germaine se releva, ayant oublié ses propres dangers, ayant oublié jusqu'à son amour; car toutes ses pensées alors étaient pour la pauvre enfant qui n'avait plus qu'elle ici-bas.

La nuit était fort avancée. Sur l'avis de maître Gauvain, les deux sœurs, après s'être

revêtues d'habits de deuil, se rendirent avec Marthe dans la salle où se prenaient habituellement les repas, et le bon prêtre ne tarda pas à les y rejoindre. Réunis ainsi dans le triste asile qu'on ne devait pas tarder à envahir, tous s'étonnaient que tant d'heures se fussent écoulées sans amener l'événement qu'ils redoutaient, et peut-être commençaient-ils à espérer qu'un motif quelconque avait empêché sire Georges d'arriver jusqu'à Compiègne ; mais à peine les premiers rayons du jour commençaient-ils à s'introduire à travers les vitraux que Michel accourut, disant qu'une troupe assez nombreuse d'hommes à cheval et à pied se montraient au bout de l'avenue et se dirigeait vers le château.

« Ah! nous sommes tous perdus! s'écria Marie.

— Du calme, du calme, dit maître Joseph; ce ne sont pas des femmes, des vieillards qu'ils viennent chercher ici, et si je ne puis les em pêcher d'entrer, n'ayons surtout pas l'air de

craindre pour nous-mêmes. » En achevant ces mots le prêtre sortit.

Souvent, pendant cette cruelle guerre, maître Joseph avait eu occasion de s'adresser à des hommes d'armes de tous les partis. La sainteté de son caractère l'avait toujours mis à l'abri de leurs insultes, et il espérait encore s'en faire écouter, surtout si les Anglais étaient accompagnés de quelques habitants de Compiègne, qui tous connaissaient le prêtre de Saint-Antoine et le respectaient beaucoup. Tandis qu'il traversait les cours d'un pas aussi rapide que le lui permettait son âge, il songeait, non sans quelque satisfaction, que, vraisemblablement, sire Georges conduisait la troupe ; et ce qui le portait à s'en féliciter tient à une circonstance de la veille qu'il est temps de faire connaître au lecteur, mais qui, fort heureusement, était ignorée et devait toujours l'être du sire de Flavy. Au moment où le compagnon de lord Hackson avait réussi à s'évader, maître Gauvain se trouvait

placé près de la porte, de manière qu'il lui eût été possible d'empêcher la fuite de l'Anglais, ou pour le moins de donner l'alarme. Toutefois, l'horreur du sang et ce sentiment de charité chrétienne si naturel à un homme d'église avaient porté le prêtre, non-seulement à souffrir qu'un de ses mortels ennemis s'échappât, mais à se ranger pour le laisser passer. Sire Georges ne pouvait avoir perdu le souvenir de ce fait, que maître Joseph d'ailleurs se promettait bien de lui rappeler en intercédant pour celles qu'on laisserait en repos, s'il n'eût eu pitié de son semblable.

Il ne fit point vingt pas hors des murs sans se trouver en face de sire Georges, d'une vingtaine d'archers anglais et de nombreux miliciens de Compiègne, à la tête desquels marchait le commandant de la milice.

«Halte-là, dit ce dernier ; personne ne peut sortir du château de Vertbois.

— Aussi, messires, répondit maître Joseph, n'ai-je pas l'intention de m'en éloigner; mais

j'ai cru devoir vous instruire que les sires de Flavy ont profité de la nuit pour s'éloigner, et que Vertbois ne renferme plus maintenant que deux infortunées jeunes dames qui n'ont point d'autre asile et desquelles j'espère que vous aurez pitié, ne pouvant leur imputer aucun crime.

— Sont-ce les filles de ce Guillaume? demanda sire Georges.

— Pour leur malheur, répondit le prêtre. Déjà les pauvres enfants n'ont plus leur mère...

— Allez, allez, interrompit l'Anglais, le sang de cette vieille femme n'a que trop été vengé; il s'agit de venger maintenant celui du plus brave capitaine qui ait porté cuirasse.

— Et sur qui? sur qui? insista maître Joseph; je vous affirme, par le nom de Dieu, que sire Guillaume et son frère sont depuis longtemps loin d'ici.

— Mais d'autres! s'écria sire Georges avec colère. Ce manoir ne peut renfermer que

des Armagnacs dont il faut que justice soit faite.

— Un vieux sommelier, son fils et deux servantes, c'est tout ce que vous y trouverez.

— Eh bien! allons, reprit l'Anglais; et prenez toujours vos précautions, vous autres.» En prononçant ces mots, qu'il adressait à la troupe, il s'avança vers la porte.

« Sire Georges, dit Joseph Gauvain en se plaçant entre la porte et la tête du cheval de l'Anglais, ne me reconnaissez-vous pas?

— Je vous reconnais, répondit sire Georges avec une sorte d'embarras.

— Souvenez-vous qu'hier votre vie dépendait d'un cri que je n'ai pas poussé. Protégez aujourd'hui de pauvres enfants qui n'ont plus que moi pour appui. Maintenant, entrez, ajouta-t-il en ouvrant la porte et se disposant à le précéder; que vos gens visitent partout; mais je vais, si vous le voulez, vous conduire à la salle où sont maintenant rassemblés tous les habitants de Vertbois. »

Sire Georges, sans répondre à cet offre, descendit de cheval dès qu'il fut dans la cour, et les archers l'imitèrent. La partie du château qui restait sur pied était si peu considérable, tout annonçait si bien l'impossibilité de s'y défendre, que l'inspection d'un premier coup d'œil suffit pour convaincre les Anglais et les miliciens que le prêtre ne les trompait point, et que, fussent-ils en beaucoup plus petit nombre, ils n'avaient rien à redouter.

« Qu'est devenu le corps de mon pauvre ami? dit sire Georges que l'aspect de ces cours, qu'il avait traversées si rapidement il y avait peu d'heures, semblait émouvoir extrêmement.

— Je l'ai fait placer dans une salle dont j'ai la clef, répondit maître Joseph. Personne ici ne pouvait manquer au respect que l'on doit aux morts.

— Toutes ces mâsures sont désertes, dit un archer qui venait de faire le tour de la cour avec ses camarades et quelques miliciens.

— J'étais bien sûr, dit le chef bourgeois avec humeur, j'étais bien sûr que nous arriverions trop tard et que les oiseaux seraient dénichés. Si vous n'aviez pas perdu deux heures à retrouver Compiègne, messire Georges.

— Et si vous n'aviez pas perdu deux autres heures à mettre vos tortues sous les armes, maître Richard, répondit sire Georges en montrant les miliciens.

— Enfin il était écrit là-haut que nous n'aurions pas le plaisir de faire pendre Guillaume de Flavy sur la place de Compiègne, reprit Paulet.

— On ne pend point un gentilhomme, dit sire Georges, trop fier de sa naissance pour que sa haine ne cédât pas à sa vanité.

— On fait tout ce qu'on veut quand on est les plus forts, répondit brusquement le bourgeois; mais ce n'est point de cela qu'il s'agit maintenant; quoique je ne pense pas que les Armagnacs soient assez fous pour nous avoir attendus dans cette mauvaise tour qui reste

sur pied, je n'en dois pas moins remplir la mission dont le conseil de la ville m'a chargé ; car il faut que je fasse mon rapport sur l'état où nous avons trouvé le château et sur celui où je compte le laisser pour la sûreté de Compiègne. Nous allons interroger les femmes dont ce prêtre nous a parlé.

— Soit, répondit l'Anglais.» Et maître Gauvain, ravi de voir les choses prendre une tournure légale, se pressa d'ouvrir la porte.

« Visitez tous les coins de ce bâtiment, dit Paulet à la troupe ; il suffit que six d'entre vous nous accompagnent. »

Tout en montant l'escalier, maître Joseph examinait le chef des miliciens qu'il avait reconnu aussitôt, quoiqu'il ne l'eût rencontré que deux ou trois fois dans les rues de Compiègne, pour un des plus riches marchands de bois de la ville et pour le bourgeois qui gouvernait tout le conseil des notables. Il ne doutait pas que le sort de Vertbois et de ses habitants ne dépendît en

grande partie de la volonté de cet homme, dont le crédit auprès des Anglais acquérait encore plus d'importance par la mort du chef d'une aussi faible garnison. Maître Richard Paulet pouvait avoir trente ans; son visage était pâle, tirant même un peu sur le jaune, et l'expression d'une mélancolie profonde se peignait sur tous ses traits, les plus beaux et les plus réguliers que l'on puisse voir ; sa taille élevée dominait de beaucoup celle de ses compagnons. Il portait un costume moitié militaire, moitié civil; car bien qu'il eût sur la tête le léger casque alors en usage pour toutes les milices de la France, qu'il tînt à la main une forte hache, et qu'un large couteau de chasse fût attaché à son côté, il était vêtu d'un pourpoint noir de magnifique drap de Flandre, sur lequel était noué négligemment une écharpe aux couleurs de la ville, ce qui n'empêchait point que toute sa contenance n'eût quelque chose de martial qui semblait peu d'accord avec des fonctions bourgeoises.

Plus maître Joseph observait le nuage sombre qui obscurcissait cette belle tête d'homme, plus le bon prêtre pensait voir, dans ce mauvais Français, un être mécontent de lui-même et par suite mécontent des autres, et plus il tremblait pour celles dont maître Paulet avait parlé si légèrement de faire pendre le père.

Germaine et Marie, en proie aux plus vives anxiétés, parcouraient la salle, s'arrêtaient, prêtant l'oreille au moindre bruit, et croyaient qu'une heure s'écoulait entre chaque minute, lorsqu'enfin elles entendirent marcher dans le corridor et virent bientôt paraître sire Georges et maître Paulet, suivis des archers et de maître Joseph. A la vue de sire Georges Marie tomba sur un siége, pâle, tremblante, comme si déjà le glaive eût été levé sur elle et sur sa sœur; mais Germaine, loin de pâlir, rougit d'horreur et de ressentiment à l'aspect d'un ami du meurtrier de sa mère, et regarda d'un œil fier, non-seulement les Anglais,

mais l'indigne Français qui les accompagnait et leur prêtait son secours.

Soit que le bourgeois eût ou non remarqué le regard de mépris qu'elle venait de lancer sur lui, il s'approcha d'un air sévère et demanda s'il parlait aux filles de Guillaume de Flavy? Germaine ayant fait un signe affirmatif: « Asseyez-vous toutes deux, continua-t-il, et répondez avec vérité à nos questions. »

Sans plus de cérémonie, il s'assit lui-même ainsi que sire Georges, les archers et maître Joseph restant seuls debout.

« Est-il vrai que votre père soit parti? reprit-il en attachant sur les deux sœurs des yeux perçants.

— Grâce au ciel! répondit Germaine, les regards élevés vers le ciel.

— A quelle heure vous a-t-il quittées?

— Peu de minutes après la mort de notre malheureuse mère, qui venait de tomber sous les coups de lord Hackson.

— Et ce pauvre Hackson, s'écria sire Geor-

ges, ému de colère, sous quels coups est-il tombé lui-même? Osez dire qui l'a tué?

— Mon père, répondit Germaine d'une voix ferme.

— Vous avouez donc que votre père et son compagnon l'ont assassiné? dit le bourgeois.

— Mon père et son compagnon sont deux Flavy, répliqua Germaine, ils n'assassinent point; ce malheureux combat avait lieu à forces égales.

— Votre père était donc venu seul à Vertbois? reprit Paulet.

— Seul avec mon oncle.

— Et depuis quand s'y trouvait-il?

— Depuis une heure à peu près.

— Quel motif l'y avait amené?

— Le désir d'embrasser sa mère et nous, sans doute; il ne nous avait point vues depuis un an.

— En quel lieu réside-t-il donc habituellement?

— Ainsi que tous les capitaines royalistes,

dit Germaine, il habite tour à tour les provinces où les Français sont en force.

— Ces provinces ne sont pas nombreuses, » répliqua sire Georges d'un air moqueur.

Germaine venait de regarder Marie, qui, les lèvres pâles comme la mort, se tenait près d'elle en silence ; elle ne répondit pas.

« Mais du moins, reprit le milicien, nous pourrons savoir de vous ou de vos gens quel chemin il a pris?

— Nous l'ignorons tous, dit Germaine d'un ton simple et en retenant un sourire de dédain.

— Savez-vous qu'en refusant de répondre sur ce point, vous vous exposez tous à ce qu'à l'instant même je vous fasse conduire dans les prisons de Compiègne? »

Au mot de prison, Marie se jeta sur sa sœur en sanglotant. « Calme-toi, calme-toi, Marie, reprit Germaine; quels hommes pourraient être assez injustes pour emprisonner de malheureuses orphelines qui ne leur ont fait au-

cun mal? Quelqu'un ici, poursuivit-elle e regardant sire Georges et le bourgeois, quelqu'un ici saurait quel chemin a pris mon père que nul de nous ne serait assez lâche pour vous l'apprendre; mais, devant Dieu qui m'entend, j'affirme que nous l'ignorons. »

En prononçant ces derniers mots, Germaine leva ses yeux et l'un de ses bras vers le ciel, tandis que de l'autre bras elle entourait la taille de Marie. Sa figure prit alors une expression si noble et si touchante qu'elle avait quelque chose de céleste.

« Que je sois damné si j'ai jamais vu une plus belle créature, » dit tout bas sire Georges au chef des miliciens. Celui-ci se leva, et, conduisant l'Anglais près d'une fenêtre : « N'allez-vous pas vous attendrir parce qu'une femme a de grands yeux noirs? dit-il d'un ton dur. Il est absolument nécessaire que ces deux filles soient surveillées, et que la garde de Vertbois soit laissée à nos gens.

—C'était bien mon idée, répondit sire Geor-

ges; mais je ne suis pas d'avis de la prison.

— Il suffira que nous les conduisions près de ma tante, répondit Paulet; elle est bonne Bourguignonne et saura bien les empêcher de correspondre avec ce Guillaume ou tout autre Armagnac.

— Votre tante habite-t-elle Compiègne? demanda l'Anglais, qui désirait beaucoup ne point voir disparaître les deux sœurs.

— Sans doute, répondit Richard Paulet; nous logeons ensemble.

—J'approuve le plan, dit sire Georges, mais chargez-vous de les décider à nous suivre.

— Il faudra bien, ma foi! qu'elles s'y décident, » répliqua le bourgeois. Et se rapprochant de Germaine et de Marie. « Vous allez venir avec nous, leur dit-il d'un ton impérieux.

— Avec vous! répondit Germaine; et dans quel lieu?

— A Compiègne; je me charge de vous trouver un asile chez une de mes parentes.

— Et qui se chargera de porter notre mère

dans sa dernière demeure ? s'écria Germaine ; si vous avez quelque pitié, laissez-nous lui rendre les derniers devoirs, laissez-nous à Vertbois.

— N'avez-vous pas été le chapelain de la dame de Flavy ? » dit Paulet en s'adressant à maître Joseph.

Celui-ci ayant répondu par un signe de tête affirmatif :

« Restez donc ici et faites rendre à la terre ce qui appartient à la terre ; dix de nos hommes vont se loger dans ce château jusqu'au moment où, si l'on m'en croit, on fermera ses portes pour ne plus les ouvrir.

— Il y a longtemps, dit sire Georges, que toute habitation située dans la forêt et voisine de la ville devrait être démolie ou du moins occupée par les nôtres. »

Pendant ce colloque, les deux malheureuses sœurs se tenaient immobiles sur leurs siéges, aussi effrayées maintenant de rester à Vertbois, au milieu des gens d'armes qu'on

allait y laisser, que de se rendre à Compiègne, lorsque maître Joseph, saisissant le moment où sire Georges donnait l'ordre de rapporter à la ville le corps de lord Hackson, s'approcha d'elles et leur dit à voix basse :

« Suivez-les ; Compiègne est plus sûr pour vous. » Puis, se tournant vers le milicien, il le pria de permettre que Marthe et le sommelier pussent rester avec lui pour l'aider dans les soins dont il se trouvait chargé.

« Je n'y vois point d'inconvénient, répondit le bourgeois après avoir jeté un regard sur les deux vieilles gens.

— Oh ! maître Paulet, dit Marthe d'une voix entrecoupée par les sanglots, qui m'aurait dit, quand je vous ai connu tout enfant, qu'un jour vous viendriez arracher mes jeunes maîtresses de leur maison ? Quel respect, quel amour votre brave homme de père n'avait-il pas pour les Flavy ! »

Le prêtre et Marie frémirent en entendant la bonne femme parler sur ce ton à celui

que les Anglais eux-mêmes traitaient avec une si grande considération; mais le chef des miliciens fixa pendant quelques instants sur Marthe des yeux qui n'exprimaient aucun ressentiment, et, sans lui répondre un seul mot, il invita brusquement les deux sœurs à le suivre. Germaine se leva, et s'adressant à lui d'un ton solennel : « Au nom de ce père dont Marthe vous rappelle le souvenir, dit-elle, me jurez-vous que vous nous conduisez chez votre parente ?

— Je vous le jure, » répondit le bourgeois en détournant la tête, comme s'il eût voulu fuir le regard de celle qui lui parlait.

« Nous sommes prêtes, » reprit Germaine. Elle couvrit alors sa figure de son voile et passa le bras de Marie dans le sien. « Faites ici, mon père, continua-t-elle en serrant la main du bon prêtre d'une manière très significative, faites ici tout ce que je ferais s'il m'était possible de rester à votre place. Michel peut vous seconder. »

En parlant ainsi, Germaine pensait surtout au moyen d'empêcher que son père, revenant ainsi qu'il l'avait annoncé, ne tombât à l'improviste au milieu des soldats qui restaient. Maître Joseph la comprit si bien qu'il répondit en regardant le sommelier : « Je compte sur lui, ma fille; tout sera fait pour le mieux. Vous pouvez partir en paix. » Alors, sire Georges et maître Paulet ayant choisi les dix hommes à qui l'on confiait la garde de Vertbois, le reste de la troupe se mit en route pour Compiègne, les deux sœurs marchant entourées par les miliciens.

CHAPITRE XII.

De ceux qu'on reconnait voir les yeux se baisser,
D'autres se détourner de peur de vous blesser,
D'autres nouveau-venus, en secouant leurs têtes,
D'un air indifférent demander qui vous êtes.

LAMARTINE, *Jocelyn.*

Dans le chemin Marie ne cessa point de verser des larmes. « Bienheureuse notre pauvre mère, disait-elle, qui ne nous voit pas traînées sur la voie publique ainsi que l'on conduit les criminels ! » Germaine s'efforçait de rassurer sa timide compagne, et pourtant

elle-même n'envisageait qu'en frémissant leur affreuse situation. Quelle confiance pouvait-on prendre dans cet homme qu'il leur fallait suivre, et qui désormais, sans doute, allait disposer de leur sort? Quel appui, quel secours pouvaient-elles espérer des habitants de Compiègne qui, tremblant sous le joug de fer des Anglais, craindraient même de manifester l'attachement qu'ils portaient aux Flavy? De tous les anciens amis de la famille, plusieurs avaient fui peut-être, et peut-être aussi quelques-uns, semblables à cet indigne bourgeois qui prêtait son secours aux oppresseurs de la France, persécuteraient les filles de l'Armagnac? Elles n'avaient donc d'espoir que dans la pitié de ces odieux étrangers, dont l'aspect seul était un supplice. Il fallait vivre au milieu d'eux, n'entendre que des discours auxquels tout Français était tenté de répondre avec le glaive! Ces pensées auraient accablé Germaine, si sa première pensée alors n'avait point été d'adoucir le désespoir de sa

sœur. Aussi, bien loin de confier ses craintes à la pauvre enfant, elle cachait sous un front calme l'angoisse qui déchirait son âme. « J'ai bon espoir, Marie, disait-elle, puisqu'ils ne nous mènent pas en prison et qu'ils ne nous séparent point. » Mais Marie, effrayée surtout de marcher au milieu d'hommes armés, ne répondait que par des soupirs et des sanglots.

A peine était-on entré dans la ville par la porte de Pierrefond que l'on fit halte. Sire Georges et le chef des miliciens s'étant dit quelques mots, le premier s'approcha des deux sœurs. « Mon devoir m'oblige à retourner au château sans retard, dit-il, s'adressant principalement à Germaine. Jusqu'au moment où j'irai vous offrir tous mes services, je vous remets aux soins de maître Paulet, à qui je recommande nos belles prisonnières. » Le bourgeois gardant le silence, cette galante allocution n'obtint aucune réponse; car Germaine était encore plus effrayée du ton mielleux et des tendres regards de l'An-

glais que de l'air indifférent et brutal du milicien.

Sir Georges, suivi des Anglais, prit donc le chemin du château royal qu'on apercevait sur la droite. « Sommes-nous encore fort loin du lieu où vous nous conduisez ? » dit Germaine à maître Paulet. Car Marie, très fatiguée de la route, après une nuit passée sans sommeil, s'appuyait sur elle comme ayant peine à se soutenir.

« Dans quelques instants vous serez chez ma tante, répondit le bourgeois; nous logeons près des bords de l'Oise. »

Quoique le chef des miliciens eût fait cette réponse sans daigner regarder celle qui 'interrogeait, l'accent de sa voix semblait moins dur qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Marie elle-même en fit aussitôt la remarque, et le dit tout bas à sa sœur, en l'engageant à continuer la conversation; mais, outre que Germaine avait été obligée de se faire effort pour adresser la parole à un être qu'elle méprisait profondé-

ment, maître Paulet reprenait sa place en tête et se remettait en marche.

A peine entrait-on dans la première rue qu'il fallait traverser que l'aspect d'une troupe de milice, conduisant deux femmes, excita la curiosité générale. De toutes parts on ouvrit les fenêtres, on sortit des boutiques et des portes pour voir de plus près celles qu'on jugeait bien être des prisonnières. Marie se hâta de croiser son voile sur sa figure, afin d'échapper aux regards de la foule; Germaine au contraire rejeta le sien en arrière. « Pourquoi te cacher ? dit-elle à sa sœur avec amertume; je me réjouis au contraire que tous ces bourgeois, dont les pères ont peut-être mangé le pain de nos pères, voient où nous a réduites leur lâcheté; car nul n'oserait élever la voix en faveur des filles d'un Flavy. »

Nul ne l'osait en effet; mais dès qu'on eut reconnu les deux sœurs, une respectueuse pitié se peignit sur toutes les figures. Chacun s'approchait avec intérêt, demandant timi-

dement ce qu'avaient fait ces nobles demoiselles pour être arrachées de leur manoir. « En arrière ! en arrière ! dit maître Paulet d'une voix haute ; je réponds d'elles à nos maîtres. » Et deux Anglais passant dans ce moment, hommes et femmes se hâtèrent de rentrer chez eux.

« Nos maîtres ! pensa Germaine ; ils ne le seraient pas sans ce vil Français et ses pareils. » Cette idée redoublait encore son aversion pour le chef des miliciens, lorsqu'elle le vit s'arrêter devant une maison de fort jolie apparence, dont une servante aussitôt ouvrit la porte. « Vous pouvez maintenant aller vous reposer, dit maître Paulet en congédiant sa troupe. Ceux qui sont de garde pour la nuit se rendront ce soir à la maison de ville comme à l'ordinaire. »

Les bons bourgeois ne se le firent pas dire deux fois, et tandis que chacun d'eux reprenait isolément le chemin de son logis, leur chef, après avoir fait entrer les deux sœurs,

referma lui-même la porte avec soin et passa devant elles, non sans faire, à leur grande surprise, une légère inclination. Il monta quelques marches et les introduisit dans un appartement où tout annonçait l'aisance et même la richesse. De belles tapisseries de Beauvais ornaient les murs, des vitrages blancs relevés de lacs et de chiffres en couleurs remplaçaient aux fenêtres les châssis de toile cirée; le plancher était recouvert de carreaux peints, et ces différents ornements, qui pour l'époque tenaient de la magnificence, répondaient à l'élégance de l'ameublement; car au lieu des bancs et des escabelles alors en usage chez les bourgeois, et même chez beaucoup de nobles, la chambre était garnie de fauteuils et de chaises artistement sculptés et recouverts de cuirs ou de serge verte.

En entrant dans un lieu qui ressemblait si peu au cachot qu'elle avait craint d'habiter, Marie sentit toutes ses terreurs se dissiper, et la vue de deux femmes, dont l'aspect n'avait

rien que de rassurant, rendit aussi quelque confiance à Germaine. L'une de ces femmes pouvait avoir cinquante ans; l'habit de veuve qu'elle portait faisait contraste avec l'expression de sa figure ronde et réjouie sur laquelle il ne restait d'autre trace que celle du rire. L'autre, âgée de dix-sept ans au plus, était aussi jolie qu'on peut l'être lorsqu'avec une taille bien prise, des traits charmants, une fraîcheur éblouissante, l'ensemble de la personne n'offre rien de très distingué. Elle était vêtue d'une robe verte assez courte, ouverte et rejetée en châle sur ses épaules, de manière à laisser voir un élégant corset rose, lacé jusqu'à sa gorge, que recouvrait modestement une chemise de fine batiste plissée. Ses cheveux cendrés, séparés sur le milieu de la tête, formaient plusieurs nattes retroussées avec art à la hauteur des oreilles. Enfin, si cette toilette n'était point un indice certain de coquetterie, elle annonçait au moins dans la jeune fille un grand soin de faire res-

sortir les avantages qu'elle avait reçus de la nature.

A l'entrée de Richard Paulet, conduisant Germaine et Marie, les deux femmes se levèrent. « Tante Marguerite, dit-il à la plus âgée, je vous amène les filles du seigneur Guillaume de Flavy, qui doivent habiter cette maison et n'en point sortir, mais qu'il nous est permis de traiter avec tous les égards que l'on doit à l'infortune.

— Soyez les bienvenues chez nous, dit la vieille dame en s'empressant d'approcher des siéges, soyez les bienvenues dans la maison des Paulet ; notre bisaïeul a été affranchi par un Flavy, et cela sans qu'il eût besoin de débourser un sou. Grâce à Dieu, ses descendants sont là pour payer sa dette autant qu'ils le peuvent ! »

C'est surtout lorsqu'il est tombé dans un état de dénuement et de dépendance qu'un être fier est sensible aux témoignages de respect. La réception de dame Marguerite tou-

cha Germaine au point qu'elle prit la main de la bonne femme et la serra dans les siennes avec autant d'affection que de reconnaissance, tout en jetant un regard rapide sur le chef des miliciens, qui dans ce moment attachait ses yeux sur elle, non plus avec cet air dur et menaçant qu'il avait montré jusqu'alors, mais avec l'expression d'un intérêt qui semblait aller jusqu'à l'émotion.

« Que Dieu vous récompense, dit Germaine employant involontairement et sans se faire effort les termes les plus humbles, que Dieu vous récompense, ma chère dame, d'accueillir ainsi deux pauvres orphelines qui n'ont plus d'espoir que dans votre pitié !

— Ne parlez pas de cette manière, ma belle demoiselle, répondit Marguerite qui s'assit près des deux sœurs. Chacun de nous fera ses efforts pour que vous ne regrettiez pas Vertbois. Ce cher Vertbois ! que je l'ai vu brillant dans mon enfance ! Combien de fois ai-je été danser dans ses cours ou bien admi-

rer toutes les belles choses que le château renfermait!

— Il ne renferme plus maintenant que des tombes, dit Germaine. Aujourd'hui, à cette heure peut-être, on y place notre mère dans la sienne. » Et Germaine, qui depuis la veille se refusait les larmes, cessa de les retenir et les laissa couler sur ses joues.

« La dame de Flavy est-elle morte! » s'écria la bonne femme en joignant les mains.

L'angoisse des deux sœurs ne leur permit pas de répondre à cette question ; mais dame Marguerite, poussée par un sentiment curieux habituel aux personnes vulgaires, allait sans doute insister pour obtenir quelques détails, lorsque son neveu, lui frappant doucement sur l'épaule, l'attira dans une embrasure de fenêtre et lui parla d'une voix basse assez longtemps. Tandis qu'il semblait lui donner différentes instructions, la jeune fille, restée debout, attachait en silence sur les deux sœurs des regards où se lisaient une vive

curiosité et une nuance de mécontentement. Parfois aussi elle regardait le milicien, qui jusqu'alors n'avait pas semblé la remarquer; mais dès qu'il eut quitté dame Marguerite il s'approcha d'elle et lui demanda si Daniel n'était point venu.

Au nom de Daniel Germaine étonnée releva la tête, espérant apprendre quelle sorte de rapports pouvait exister entre l'ami des Anglais et le petit sorcier, qu'elle avait lieu de croire ami de son père. Son attente fut trompée; car, sur la réponse négative de la jeune fille, Paulet sortit de la chambre, et peu d'instants après de la maison, à en juger par le bruit que fit la porte de la rue qu'on entendit s'ouvrir et se refermer.

« Allons, allons, Georgette, dit dame Marguerite à la jeune fille dès que son neveu fut dehors, il faut préparer la chambre verte et ta chambre pour ces nobles demoiselles. Tant que nous aurons le plaisir de les garder ici, tu coucheras près de moi. »

Sur l'ordre de céder sa chambre, ordre qu'elle jugeait bien avoir été donné par le maître de la maison, la jeune fille fronça le sourcil, puis poussa un léger soupir; mais, avec une douceur qui semblait former le fond de son caractère, elle n'en répondit pas moins aussitôt que la chambre verte était toute prête et qu'elle allait retirer ses effets de la sienne.

Elle sortait, lorsque Germaine l'arrêta, et s'adressant à dame Marguerite : « Je vous supplie, dit-elle, de ne déranger personne; une seule chambre nous suffit parfaitement, car tout notre désir est de n'être pas séparées.

— Eh bien! dit dame Marguerite en donnant un petit soufflet, par manière de badinage, sur la joue vermeille de la jeune fille, la petite gardera son lit. Je conçois, mes chères demoiselles, que vous désiriez rester ensemble, quoique à vrai dire nous ne souffrirons pas que vous passiez toute la journée vis-à-vis l'une de l'autre, ce qui ne servirait qu'à

vous affliger davantage. Chagrin contre chagrin ne vaut rien, comme disait mon pauvre Phellipot, et l'homme qui pleure doit aller chercher l'homme qui rit. »

En prononçant ces adages dictés par une heureuse philosophie, s'ils ne l'étaient point par une sensibilité bien profonde, l'air presque jovial de dame Marguerite témoignait assez qu'elle les avait toujours mis en pratique pour son compte.

« Sainte Vierge! continua-t-elle sans reprendre haleine, où donc ai-je la tête pour ne point vous offrir quelques refraîchissements? Vous devez certainement avoir faim ou soif. Il y a loin de Vertbois ici, et si vous êtes venues à pied.....

— Nous vous rendons grâce, répondit Germaine; quelques instants de repos seulement nous seraient nécessaires, car je crois ma sœur très fatiguée. »

Marie en effet était fort pâle; cependant elle ne pleurait plus, tant l'aspect de gens et

d'objets nouveaux parvient à distraire la jeunesse des peines les plus vives. « A merveille! dit dame Marguerite; point de gêne, point de gêne; je vais vous conduire à votre chambre, dont j'espère que vous serez contentes. »

Faisant signe alors à Georgette de la suivre, elle précéda les deux sœurs le long d'un grand corridor, au bout duquel elle les introduisit dans une vaste pièce tendue d'une tapisserie à feuillage et plus richement meublée qu'aucune autre partie de la maison.

« Cette chambre, dit-elle en entrant, était celle de mon pauvre frère et de sa femme. Depuis la mort de tous deux, mon neveu n'a jamais permis que personne y mît les pieds, si ce n'est pour l'entretenir avec soin; et je ne croyais guère la voir habitée par d'autres que par Richard lui-même, s'il venait à se marier.

— Appelez-vous votre neveu Richard? dit Germaine intérieurement surprise d'un tel

respect filial dans un homme qui lui semblait aussi grossier que méchant.

— Je me permets cela, répondit dame Marguerite en souriant d'un air d'orgueil et de satisfaction, parce qu'il est le fils de mon propre frère ; car personne dans Compiègne ne le nomme autrement que maître Paulet ; beaucoup même le traitent de messire, depuis qu'il est commandant de la milice et l'un des douze notables chargés d'administrer la ville.»

Germaine gardant le silence à l'énumération de ces titres : « J'espère, reprit la digne femme, que rien ici ne vous manquera. » Et tout en disant cela elle soulevait avec un peu d'affectation une riche aiguière et une timbale en argent posées sur une petite toilette, objets qu'on pouvait en effet s'étonner de trouver à cette époque dans la maison d'un bourgeois.

« Il ne nous manque que les moyens de répondre à votre bonté, dame Marguerite, dit Germaine en lui prenant la main, à moins

qu'une bien vive reconnaissance ne nous acquitte avec vous.

— Et de reste, et de reste, mesdemoiselles. Regardez-vous ici comme chez vous; la prison n'est pas dure après tout, car, moi qui vous parle, je ne mets jamais le pied dehors que pour aller entendre la messe à Saint-Jacques ou à Saint-Antoine, les dimanches et fêtes ; ainsi vous pouvez compter sur moi pour vous tenir compagnie. Maintenant je vous laisse, je vais m'occuper du dîner ; je veux que vous le trouviez bon. Nous dînons à onze heures précises.

— Depuis deux jours, répondit Germaine, j'ai cessé de compter mes tristes heures; j'ignore à laquelle nous sommes maintenant.

— Mais je n'en sais trop rien non plus, dit dame Marguerite en se retournant vers la jeune fille qui restait immobile à quelque distance, les yeux constamment fixés sur les deux sœurs, et principalement sur Germaine. Eh bien! Georgette, poursuivit-

elle, qu'as-tu donc fait de ta langue aujourd'hui ? Toi qui babilles souvent plus qu'il ne faudrait, ne peux-tu dire quelle heure il est quand on le demande ?

— Neuf heures viennent de sonner à la maison de ville, répondit Georgette.

— Ainsi, mes belles demoiselles, il vous reste deux bonnes heures pour vous reposer. Si vous m'en croyez, vous vous jetterez sur votre lit et vous ferez un petit somme ; rien ne remet le corps et l'esprit comme le sommeil ; moi qui vous parle, dès que j'ai du chagrin, je dors. Au reste, si vous désirez quelque chose, il suffit que vous appeliez sur la porte ; vous êtes sûres d'être entendues de Georgette ou de moi. »

En achevant ces mots, elle salua d'un air aussi respectueux que bienveillant, et sortit de la chambre suivie de la jeune fille.

Le premier mouvement des deux sœurs, aussitôt qu'on les eut laissées seules, fut de se jeter dans les bras l'une de l'autre. « Ger-

maine, dit Marie, le ciel semble avoir pitié de nous ; je te promets maintenant de montrer autant de courage que toi. »

Germaine la serra sur son cœur sans répondre ; car elle ne voulait lui faire partager ni ses craintes ni sa douleur. Une vive imagination, une raison plus mûre et de cruels souvenirs ne lui permettaient pas de s'abandonner, comme Marie, à l'heureuse confiance du jeune âge dans l'avenir. Les jours qui allaient suivre un aussi triste jour lui semblaient devoir ajouter encore à son malheur. Au souvenir de son infortunée mère, aux alarmes qu'elle éprouvait sur le sort du sire de Flavy, se joignait l'horreur de se trouver à la merci des Anglais ou de l'homme qui leur était tout dévoué, et cela sans entrevoir aucun terme à cette situation, plus odieuse pour elle peut-être que la mort. Cependant elle parvint à se contraindre, à éloigner tant de réflexions funestes, et, s'asseyant d'un air calme, elle sourit à Marie en l'attirant près d'elle.

« J'espère comme toi, dit-elle, que la bonté de dame Marguerite nous sera d'un grand secours. Faisons tout pour conserver la bienveillance de cette digne femme; car nous avons besoin de protection, grand besoin, ajouta-t-elle en retenant une larme prête à couler.

— Puisqu'ils ne nous ont pas séparées, répliqua Marie, je n'ai plus peur; tu sais si bien tout ce qu'il faut dire à ces mauvais hommes pour les toucher! »

Jamais, en effet, ce charme qui prend sa source dans l'âme, et qui s'attachait au moindre geste, au moindre mot de Germaine, n'avait autant frappé l'aimable enfant que dans cette journée, où, suspendue au bras de sa sœur, elle n'aurait point échangé ce secours contre celui du bras le plus vaillant. « Notre pauvre mère avait bien raison, poursuivit-elle, de nous répéter sans cesse : Laissez parler Germaine, laissez faire Germaine; car aujourd'hui, sans toi, qu'allions-nous devenir?

Mais tu les as tous désarmés; sire Georges lui-même, malgré sa colère, ne te regardait plus qu'avec admiration. »

Au nom de sire Georges Germaine tressaillit. Bien loin que les regards de l'Anglais lui eussent échappé, peut-être étaient-ils l'objet de ses plus vives inquiétudes. Cet homme, jeune et léger, au pouvoir duquel elle se trouvait, était passé trop vite du ressentiment à la bienveillance pour qu'elle n'en fût point effrayée, et pour qu'elle ne préférât pas cent fois sa colère aux intentions galantes qu'il venait de témoigner. Ne pouvant toutefois faire part de ses craintes à sa jeune sœur : « Nous devons peu compter sur l'appui de sire Georges, répondit-elle simplement; je n'ai d'espoir ici que dans les deux femmes que nous venons de voir, et, si tu m'en crois, tu feras tes efforts pour obtenir l'amitié de la fille de la maison; je la crois à peu près de ton âge...

—J'ai cru m'apercevoir, interrompit Marie

que cette jeune fille ne nous voit pas arriver avec plaisir.

— Je le pense aussi, reprit Germaine, mais c'est à nous de faire les avances. Peut-être est-elle repoussée par l'idée que nous sommes de grandes dames. Hélas! toutes grandeurs sont aujourd'hui bien loin des Flavy! »

Germaine ne put prononcer ce nom sans qu'il éveillât dans son âme le souvenir de celui qui le portait aussi, de celui dont l'image trop chère se mêlait à toutes ses peines, et qu'embellissait encore à ses yeux l'aversion que lui inspiraient sire Georges et le commandant de la milice. Elle se plaisait à comparer Regnault au chevalier anglais, au jeune bourgeois; mais bientôt, comme si Marie eût pu lire dans sa pensée, sentant une vive rougeur colorer ses joues, elle se leva et se mit à marcher dans la chambre.

Tandis qu'elle essayait ainsi d'éloigner une idée trop chère, ses yeux se portèrent par

hasard sur un tableau suspendu à la muraille. Il représentait un homme d'une cinquantaine d'années à peu près, dont les vêtements modestes annonçaient un bourgeois. La ressemblance de ce personnage avec Richard Paulet était si frappante que Germaine recula de quelques pas, et fit involontairement une exclamation qui attira Marie aussitôt. Celle-ci ayant à son tour regardé le tableau : « Si ce méchant milicien, dit-elle, n'était pas un jeune homme, je croirais voir son portrait ; il faut que ce soit celui de son père. Mais qu'y a-t-il d'écrit sur le cadre ? as-tu lu, Germaine ? » Car Marie, durant le peu de jours tranquilles qu'elle avait passés dans sa courte vie, avait préféré les amusements de son âge à l'étude, et, n'ayant point profité comme sa sœur de la bonne volonté de maître Joseph, elle ne savait pas lire.

Germaine, distinguant en effet quelques caractères très fins, tracés à l'encre rouge, s'approcha, et lut tout haut : *N'oublie pas*

le vingt-huit juillet quatorze cent dix-neuf.

« Quatorze cent dix-neuf! répéta Marie; cela se rapporte à plus de dix ans, ajouta-t-elle.

— Quelque détail de famille sans doute, » répliqua Germaine. Tout en disant cela, elle s'éloigna lentement du tableau, sans pourtant en détacher ses regards; car tout ce qui portait l'empreinte du mystère avait un grand empire sur son imagination. D'ailleurs, comme il lui fallait vivre, et vivre dans un état de dépendance, au milieu de personnes aveclesquelles, à cette époque, les femmes de sa classe n'avaient jamais de rapport, rien de ce qui pouvait l'éclairer sur la manière d'être et de penser des bourgeois ne lui semblait tout-à-fait indifférent. Elle avait déjà remarqué, quel que fût son ressentiment contre Paulet, que cet homme était au-dessus du vulgaire; peut-être même lui aurait-elle su gré de traiter aussi bien des prisonnières sans l'idée qu'il ne faisait qu'exécuter les ordres

de sire Georges, idée qui rendait son mépris pour lui égal à l'effroi que lui inspirait l'Anglais.

En dépit de ce sentiment néanmoins, ses regards se reportèrent plus d'une fois sur le portrait du vieux bourgeois pendant le cours de l'entretien qui suivit, mais qui se prolongea peu, attendu que Marie, accablée de fatigue, ayant posé sa tête sur les genoux de sa sœur, s'endormit bientôt profondément.

Quant à Germaine, elle était loin de croire que le sommeil pût approcher de ses yeux, tant une foule de pensées déchirantes assiégeaient son esprit ! Tantôt elle se représentait son père rentrant à Vertbois pour tomber entre les mains des Anglais ; tantôt elle revoyait sa malheureuse aïeule, baignée dans son sang, attacher sur elle des yeux éteints par la mort. Puis elle repassait dans sa mémoire tous les malheurs, tous les dangers que le sort avait déjà accumulés sur sa jeune existence, et se demandait pourquoi Dieu

l'avait fait naître? Le souvenir de Regnault venait-il traverser d'aussi douloureuses émotions, ce souvenir lui-même était encore une douleur. Séparée de son cousin pour longtemps sans doute, ne la reverrait-il pas avec indifférence? hélas! la reverrait-il jamais? A cette idée, la plus cruelle peut-être, les yeux de Germaine se remplissaient de larmes. Elle les essuyait avec son voile pour les empêcher de tomber sur cette figure d'ange qui reposait près d'elle, souriant par moment à quelque songe fortuné. « Dors, dors, chère petite, dit-elle en regardant Marie avec une tendresse inexprimable. Puisse le ciel répandre sur ta tête ce bonheur que l'on dit exister, mais que je n'ai jamais connu! Que Dieu te donne ma part, Marie, et je ne me plaindrai plus! »

L'âme tout entière de l'aimable fille fut bientôt comme absorbée par ce doux et noble sentiment qui transporte notre existence dans l'existence d'un autre. Une jouissance, une

impression consolante vint éloigner le désespoir, et comme les besoins de la nature reprennent aisément leurs droits sur la jeunesse, Germaine, les yeux fixés sur sa sœur, ne tarda pas à tomber dans un sommeil qui suspendit toutes ses peines.

CHAPITRE XIII.

. . . Le glaive se promène ;
Plus de respect pour l'âge ; une foule inhumaine
Égorge le vieillard qui se traîne au tombeau
Et l'enfant malheureux couché dans son berceau.
LEGOUVÉ, trad. de *la Pharsale*.

A peine onze heures étaient-elles sonnées que dame Marguerite vint elle-même chercher les deux sœurs pour les conduire dans la grande salle où se prenaient les repas. Une grande table y était dressée, couverte de mets en telle abondance qu'ils auraient pu suffire largement à satisfaire l'appétit de vingt convives. A la surprise comme à la satisfaction de Germaine, cependant, il ne se présenta pour

consommer ce surcroît de nourriture que deux grosses servantes, dont l'une avait sans doute confectionné cette œuvre culinaire, vu qu'elle ne prit place au bas bout de la table, près de sa compagne, qu'après avoir apporté et posé le dernier plat.

« Richard ne vient point dîner aujourd'hui, dit dame Marguerite dès qu'elle eut fait asseoir les deux sœurs entre lesquelles elle se plaça. Le pauvre garçon a tant d'occupations qu'il trouve à peine le temps de manger et de dormir.

— Votre neveu loge chez vous, à ce qu'il me semble? lui demanda Germaine.

— Ou plutôt nous logeons chez lui, répondit-elle en servant à ses voisines une énorme quantité de potage, dont Germaine et Marie mangèrent quelques cuillerées. Le temps n'est plus où Marguerite Phellipot avait un chez soi, quoiqu'à vrai dire, ajouta-t-elle gaîment, autant que la maison d'autrui peut être la nôtre, celle de Richard est la mienne, j'ordonne ici;

je coupe, je tranche sans qu'il se soit jamais avisé d'y trouver un mot à dire; et c'est tout simple; vous sentez bien qu'un jeune homme s'entend à tenir un ménage comme moi à tirer les canons qu'on vient de placer sur nos remparts; il est donc bien heureux qu'une femme de tête s'en charge pour lui. Une petite goutte de ce vin, mes belles demoiselles? je vous réponds qu'il remet le cœur. Il est presque aussi vieux que vous; aussi je n'en donne pas à tout le monde. Allons, passez-moi vos tasses, vous autres, » continua-t-elle, en s'adressant aux deux servantes. Dès que, par complaisance, Germaine et Marie eurent mouillé leurs lèvres de cette boisson dont elles n'avaient point l'habitude: « Je régale tout le monde aujourd'hui pour fêter l'arrivée des arrière-petites-filles d'Eustache de Flavy chez Richard Paulet. A toi, d'abord, Georgette!

— Vous savez bien, ma tante, dit celle-ci, que je ne bois jamais de vin.

—Aussi voulais-je te faire faire un extraor-

dinaire, mais libre à toi de me refuser. Je ne suis pas embarrassée de placer ma marchandise. »

A ces mots, les deux servantes, en dépit du respect que leur imposait la présence de nobles dames, poussèrent un gros rire dont toute la salle retentit, et chacune d'elles avala d'un seul trait la portion qui lui fut versée.

« Ce vin était dans la cave, reprit dame Marguerite, du vivant de mon pauvre frère; depuis, je crois qu'il n'en est guère entré de pareil en France, car il n'est plus question de commercer avec ses voisins; le Bourguignon consomme ses récoltes comme nous consommons les nôtres quand les hommes d'armes nous les laissent sur pied. Rien ne sort sans les plus grands risques d'une province, d'une ville, d'un enclos. On prétend que nos pères on vu les routes couvertes de chariots qui transportaient les denrées à de longues distances; aujourd'hui, c'est en tremblant qu'un malheureux paysan charge quelques

choux sur un âne pour les porter à un quart de lieue de son champ. Que de mal, mes chères demoiselles, que de mal se font les hommes!

—Grâce au ciel, du moins, dit Germaine, vous ne me paraissez point souffrir de la misère générale! cette maison...

—Cette maison sera peut-être démolie ou brûlée demain, interrompit dame Marguerite en se versant à boire d'un air tranquille. Ce ne serait pas la première fois que je coucherais dans la rue ayant couché la veille dans un bon lit; aussi n'avons-nous rien de mieux à faire que de profiter des bons jours que Dieu veut bien nous accorder et de prendre courage quand arrivent les mauvais. Un petit morceau de cette oie farcie, mes belles demoiselles, je la crois bonne. Si le petit Daniel était venu dîner, il n'en aurait pas laissé sa part aux chiens, car c'est son plat favori.

—Ce Daniel ne s'occupe-t-il pas de magie blanche? demanda Germaine.

— S'il s'en occupe, sainte Vierge! je crois qu'il en remontrerait à celui qui a inventé la science. Il lit dans les étoiles aussi facilement que j'enfile une aiguille.

— Et cela le conduit?... dit Germaine.

— Cela le conduit à savoir tout ce qui se passe sur la terre, comme nous savons maintenant ce qui se passe dans cette chambre; à deviner, s'il lui plaît, votre pensée la plus secrète; et pour peu qu'il consente à regarder dans un certain gros livre, il va vous prédire au plus juste ce qui doit vous arriver dans l'année. Georgette en sait quelques nouvelles, » ajouta-t-elle d'un air malin.

La jeune fille devint rouge comme du feu, en jetant sur sa tante un regard suppliant.

« Non, non, reprit dame Marguerite, sois tranquille, je ne dirai pas ce qu'il t'a prédit; il suffit que tout jusqu'ici justifie sa prédiction.

— Un pareil homme doit être bien souvent consulté, » dit Germaine, ne pouvant malgré

ses chagrins retenir un léger sourire ; car son bon sens naturel, joint à divers discours de maître Joseph, lui laissait peu de crédulité.

« S'il consentait à faire usage de son grimoire pour tout le monde, répondit dame Marguerite, il gagnerait plus d'argent qu'il n'est gros ; mais la crainte que l'on ne confonde sa science avec la sorcellerie fait qu'il n'aime pas à s'expliquer sur l'avenir. Je l'ai tourmenté plus d'un an avant d'obtenir l'horoscope de Georgette. Il a beau faire cependant, il ne peut empêcher que beaucoup de gens de Compiègne ne l'appellent toujours le petit sorcier, et vous soutiennent bêtement qu'il est aidé par le diable, tandis que le pauvre homme est aussi bon chrétien que vous et moi. Ceux qui n'ont pas appris la magie blanche, il est vrai, ne peuvent pas comprendre les prodiges qu'il fait tous les jours ; mais depuis dix ans que notre horloge est posée sur la maison de ville, je ne comprends

pas non plus comment elle sonne les heures; irai-je dire pour cela que c'est le diable qui la fait marcher ? »

En parlant ainsi, dame Marguerite dirigeait principalement ses regards sur les deux servantes, qu'elle savait sans doute être au nombre de ceux qui croyaient le petit Daniel en rapports habituels avec l'enfer. Néanmoins, quelle que fût la justesse du raisonnement qu'elle venait d'employer pour convaincre les esprits moins forts que le sien, il est probable que l'opinion des deux grosses filles resta précisément la même.

Dès que dame Marguerite s'aperçut que Germaine et Marie, en dépit de ses instances, ne mangeaient plus rien, elle se leva de table, et les deux sœurs, dans la crainte de la désobliger, la suivirent, ainsi que sa nièce, dans la salle où elles avaient été reçues le matin, quoique toutes deux eussent préféré se retirer tant elles se sentaient hors d'état de soutenir la conversation. Heureusement, leur

secours à cet égard était presque inutile à la bonne dame, que le ciel avait douée plus que personne au monde de la faculté de parler vite et longtemps.

« Allons, allons, mes chères demoiselles, leur dit-elle quand on se fut assis autour d'une table sur laquelle se trouvaient différents ouvrages à l'aiguille, du courage, de la force d'âme. Qui de nous n'en a pas besoin dans le temps où nous vivons? Si vous me citiez un seul être en France qui, depuis trente ans, ait passé six mois sans perdre un parent, un ami, sa fortune ou sa vie, je vous permettrais de vous abandonner à votre douleur; mais quand notre sort est le sort de tous, que voulez-vous?

— Avez-vous donc aussi éprouvé de grands malheurs? dit Germaine dont les regards surpris s'attachaient sur la figure joviale de son hôtesse.

— Demandez-moi plutôt quel malheur je n'ai pas éprouvé, répondit dame Marguerite

en levant les yeux au ciel, sans que pourtant aucun de ses traits pût se soumettre à prendre l'expression de la tristesse. De sept enfants que nous étions, je reste seule aujourd'hui ; tous les autres ont péri ou par le fer ou par le feu, à l'exception d'une de mes sœurs, la mère de cette pauvre enfant, continua-t-elle en montrant Georgette, qui est morte naturellement ainsi que son mari, ne laissant pour toute fortune qu'un Christ que je n'ai jamais pu parvenir à vendre.

— Un Christ! dit Germaine que ce babil commençait à distraire, en dépit de tout.

— Un Christ superbe, à la vérité, un des plus magnifiques tableaux qu'on puisse voir. Mon beau-frère était le premier peintre de Noyon, et, selon lui, qui devait s'y connaître, le premier peintre de la France; aussi n'a-t-il jamais voulu s'abaisser à gagner son pain et celui de sa famille en peignant des petites figures d'un pouce, de deux pouces, ou des enluminures sur vélin. Il n'a fait dans sa vie

que trois tableaux, dont le moins grand ne tiendrait pas dans cette chambre.

— Ainsi vous avez servi de mère à cette jolie personne? dit Germaine en regardant Georgette qui travaillait à quelque distance de la table sans paraître écouter la conversation.

— Cette jolie personne, puisqu'il vous plaît de l'appeler ainsi, ma belle demoiselle, n'avait pas trois ans quand je l'ai été chercher à Noyon, dans l'hospice, ajouta dame Marguerite en baissant la voix, pour l'amener à Paris. Qui a parent a logement, comme disait toujours mon père ; et, grâce à Dieu, j'avais encore alors un chez moi, où l'enfant de ma sœur n'était pas de trop. Aussitôt après mon mariage avec Jérôme Phellipot, nous avions été nous établir dans une des plus belles boutiques de la halle au linge, et mon cher Jérôme était si actif, si entendu, que notre commerce prospérait en dépit du malheur des temps. Outre que nous fournissions les

plus riches maisons de Paris, les affaires avec le passant allaient encore tant bien que mal dans les moments où nous pouvions ouvrir notre boutique.

— Et qui vous forçait à la fermer? demanda Germaine.

— Qui? la peur de voir emporter nos belles toiles de Cambrai sans avoir la peine de les auner. Ne fallait-il pas se barricader chez soi pour sauver sa marchandise chaque fois que Paris changeait de maître et que les soldats entraient en criant : Tuez tout! tuez tout! ou chaque fois que l'on s'égorgeait dans les rues, que le menu peuple se soulevait, qu'il enfonçait les prisons pour massacrer les prisonniers, qu'il pillait les boutiques, et mille autres choses de ce genre?

— Comment pouviez-vous vivre ainsi? dit Germaine en joignant les mains.

— Eh! dans quel endroit de la France vivait-on autrement? répondit dame Marguerite. Depuis que cette horrible guerre est com-

mencée, n'a-t-on pas vu les hommes se conduire comme des loups qui se dévorent entre eux?

— Il n'est que trop vrai, reprit Germaine. Cependant je pensais que dans Paris, et à l'époque dont vous parlez, le roi Charles VI, que l'on disait être si bon, avait des gens d'armes pour protéger les habitants.

— Il avait des gens d'armes, il n'en avait que trop, répliqua dame Marguerite ; car c'étaient eux qui nous faisaient payer les taxes, et Dieu sait combien de taxes ! Mais ces gens d'armes obéissaient tantôt au duc de Bourgogne, tantôt au connétable, à qui le pauvre roi était bien obligé d'obéir lui-même. On s'est disputé ce malheureux prince et son royaume pendant vingt ans, ma chère demoiselle, jusqu'au jour où l'Anglais a tout pris pour nous mettre d'accord.

— Jour d'infortune et de honte ! dit Germaine en levant les yeux au ciel.

— Pour mon compte, continua dame Mar-

guerite, je n'avais plus rien à perdre quand les Anglais sont arrivés. Précisément dans la première année de mon veuvage, les Armagnacs avaient pillé les toiles chez tous les marchands de Paris, sous prétexte de faire des tentes et des pavillons au roi[1]. Ce fut une triste matinée que celle où je vis dégarnir de fond en comble une boutique si bien achalandée, où je vis emporter par ces brigands tout ce que je possédais dans le monde! Et pourtant je remerciai Dieu d'avoir permis que mon pauvre mari, puisqu'il devait mourir, fût mort à temps pour n'être pas témoin de notre ruine. Ce cher Jérôme tenait à son avoir; il s'était donné tant de peine pour acquérir notre petite fortune! et puis il était fier, voyez-vous; quand il se serait vu sans argent, sans pain, sans asile...

(1) Le Bourgeois de Paris, dans son journal, parle de ce pillage, qui eut lieu en 1418, et prétend qu'au fond ces toiles étaient destinées à faire des sacs pour noyer les femmes du parti bourguignon.

— Mais vous-même, que devîntes-vous? interrompit Germaine avec un vif intérêt.

— Oh! pour moi, je ne perdis pas le temps à me désespérer, ma belle demoiselle. A quoi bon? Il ne me restait qu'un frère; mais c'était justement celui qui avait fait de si bonnes affaires dans le commerce de bois qu'on l'appelait à Compiègne le riche Paulet. Il mangeait, comme on dit, à deux râteliers; car il chargeait peut-être chaque mois dix bateaux sur l'Oise pour fournir sa bûcherie de la porte Saint-Antoine, une des mieux achalandées de Paris, comme elle l'est encore aujourd'hui qu'elle appartient à Richard. Je pris Georgette d'une main, un paquet de hardes de l'autre, et je me rendis à la bûcherie dont je vous parle. Le bonheur voulut que Paulet fût à la ville. «Me voilà, lui dis-je en entrant. On vient de piller les marchands de toiles; il faut maintenant que tu nourrisses la petite et moi jusqu'au jour où l'on pillera les marchands de bois. — Soit, répondit mon frère; il y a encore

ici du pain pour tous.» Il me laissa le choix de vivre à Paris ou à Compiègne. Je choisis Paris, parce que là je pouvais lui être utile pendant ses absences, et je puis dire, sans me vanter, qu'il ne s'est pas mal trouvé pour son commerce de mon séjour chez lui. Ses servantes, ses garçons étaient autrement surveillés, vous sentez bien. Je m'étais mise à la tête de tout ; j'aurais bien défié qu'on eût pu lui faire tort d'un coterêt. Aussi c'était une grande joie pour moi de l'entendre me dire, quand nous faisions nos comptes : « Garde donc de l'argent pour toi, sœur Marguerite ; ne le gagnes-tu pas comme moi ? Il est juste que nous partagions. » Hélas ! le pauvre cher frère me l'a dit encore huit jours avant de mourir, au dernier voyage qu'il a fait à Paris.

— Il est donc mort à Compiègne ? dit Germaine.

— Plût à Dieu qu'il fût resté à Compiègne, répondit dame Marguerite, il vivrait encore ! »

Après avoir dit ces mots qu'elle accompagna d'un profond soupir, la bonne dame garda le silence en affectant je ne sais quel air mystérieux.

Quel que fût l'intérêt avec lequel les deux sœurs écoutaient des récits tout nouveaux pour elles, Germaine était trop discrète pour faire une seconde question à dame Marguerite; mais dame Marguerite elle-même ne put se résoudre à laisser échapper la jouissance d'adresser la parole à un auditoire attentif, jouissance dont, grâce à sa loquacité habituelle, la bonne femme était souvent privée. Elle reprit donc d'une voix plus basse : «Pourvu que vous me promettiez, mes nobles demoiselles, de ne jamais parler ni de mon frère ni de sa mort devant mon neveu Richard, je vous dirai comment les Anglais l'ont tué.

— Les Anglais l'ont tué! s'écria Germaine en frappant ses mains l'une contre l'autre, et vous le cachez à votre neveu?

— Il ne le sait que trop, répondit dame Marguerite.

— Il le sait! » dit Germaine. Et l'expression du plus profond mépris se peignit sur son beau visage, tandis que dame Marguerite, sans remarquer l'effet qu'avaient produit ses dernières paroles, se pressait d'entamer le récit de l'événement.

« Vous saurez donc, mes belles demoiselles, dit-elle, que les Anglais, sans être encore les maîtres de la France comme ils le sont devenus depuis, du consentement de notre pauvre roi Charles VI, avaient déjà fait bien des conquêtes; ils étaient solidement établis dans la Normandie et s'avançaient grand train vers Paris. Au mois de juillet 1419 (car je n'ai jamais oublié cette date-là), comme les Armagnacs et les Bourguignons venaient de signer la paix entre eux pour la dixième fois, je crois, mon frère voulut profiter de ce petit moment de répit, qui permettait de voyager un peu plus sûrement, pour aller réclamer d'un mar-

chand de Pontoise une forte somme qui lui était due. Son fils Richard, qui avait à peine dix-neuf ans alors, voulait l'accompagner. Combien de fois, mon Dieu! ai-je songé qu'en refusant d'y consentir il avait sauvé la vie du pauvre jeune homme. Il partit seul. Le matin du jour qu'il nous avait fixé pour son retour, nous revenions de l'église, mon neveu et moi; car on chômait ce jour-là la fête de saint Germain. Voilà que nous trouvons tout notre quartier en émoi. Le peuple, les bourgeois couraient dans les rues comme des fous, en criant: «Ils viennent par la porte Saint-Denis! quel malheur! quel malheur! » et mille autres cris que je ne pouvais distinguer. « Dieu nous soit en aide! dis-je, la paix est encore une fois rompue. » Mais je n'avais pas achevé ces paroles que Richard quitte mon bras. «Ils parlent de Pontoise! des Anglais! » s'écrie-t-il, et il s'élance si vite que je le perds de vue en un instant. Je vous demande si, sur ce nom de Pontoise, je me mis à courir aussi du côté

où se portait la foule? J'arrivai toute hors d'haleine près des remparts. Sainte Vierge! quel spectacle! quel triste spectacle! Figurez-vous plus de six mille malheureux, les uns blessés, les autres dépouillés de leurs vêtements, si bien que plusieurs femmes n'avaient plus sur elles qu'une misérable chemise, et tous poussant des cris et des gémissements à fendre le cœur. On en voyait qui gîsaient sur la terre sans avoir la force de se relever; d'autres qui se traînaient encore, portant des enfants sur leurs bras ou dans des hottes; d'autres qui se pâmaient de désespoir, qui tombaient de fatigue, de chaleur, de faim, si faibles, si pâles, si déconfortés qu'ils semblaient plutôt des morts que des vivants. Je m'approchai d'une pauvre mère qui, toute en larmes, demandait un morceau de pain pour le petit garçon qu'elle tenait sur ses genoux. Je l'interrogeai en tremblant. Hélas! mes chères demoiselles, tous ces malheureux venaient de Pontoise; la ville avait été surprise

le matin même par les Anglais. Le pillage, le massacre duraient depuis le lever du soleil, et mon frère, mon malheureux frère était là!

— Et pourquoi, mon Dieu! ne pas s'enfuir avec les autres? s'écria Germaine toujours prompte à s'émouvoir de pitié pour une victime des Anglais.

— Il s'en faut bien que tout le monde ait pu s'enfuir, reprit dame Marguerite. Aussi le seigneur de l'Isle-Adam répondra-t-il devant Dieu de tant de gens qui ont péri dans cette journée, puisqu'il commandait dans la ville et qu'elle a été prise faute de guet. Il fut réveillé au point du jour en entendant crier : « Saint Georges! saint Georges! ville gagnée! » Il monta aussitôt à cheval avec son monde; mais il trouva les Anglais déjà entrés en si grand nombre qu'il n'eut que le temps de se faire ouvrir la porte devers Paris et de s'échapper avec ses gens d'armes et ceux des bourgeois que l'on put avertir en toute hâte. Mon neveu et moi, après avoir parcouru cette foule

de malheureux sans y trouver celui que nous cherchions, après avoir demandé vainement si personne n'avait nouvelle de Paulet de Compiègne, nous fûmes trop sûrs que mon pauvre frère n'était pas sorti avec la troupe. «Tante, me dit Richard, nous n'apprendrons plus rien ici, retournons au logis; je veux aller moi-même à Pontoise.» Si vous connaissiez Richard, mes nobles demoiselles, vous sauriez qu'il serait plus facile d'arrêter le cours de l'Oise que de le faire changer de résolution, et dès sa plus grande jeunesse il était ainsi. Il était donc bien inutile de le tourmenter par mes prières, surtout dans l'état où je le voyais. Le pauvre garçon était pâle comme un mort; ses lèvres tremblaient, ses yeux avaient quelque chose d'égaré, et pourtant il ne versait pas une larme; mais depuis ce moment je crois qu'on ne l'a plus vu rire, quoiqu'il y ait de cela dix ans.»

A cet endroit du récit de dame Marguerite, un profond soupir s'étant fait entendre, Ger-

maine tourna la tête et vit la jeune fille, aussi pâle que celui dont on parlait, tellement absorbée par l'attention qu'elle prêtait aux discours de sa tante que son ouvrage venait de tomber à terre sans qu'elle s'en aperçût.

Tout entière à sa narration néanmoins, dame Marguerite ne remarqua rien de l'effet qu'elle produisait et ne la suspendit pas un seul instant. « Nous emmenâmes chez nous, continua-t-elle, deux de ces pauvres gens. Pendant la route ils nous racontèrent toutes les cruautés que les Anglais avaient déjà commises dans Pontoise avant leur départ. Vous jugez de ce que devait souffrir Richard ! Il pressait le pas sans prononcer une parole, et, dès que nous fûmes arrivés à la maison, il ne se donna que le temps de seller un cheval, de m'embrasser, d'embrasser Georgette, qui pleurait bien fort, toute petite qu'elle était ; puis, après m'avoir recommandé d'avoir grand soin de nos malheureux hôtes, je le vis partir pour ce lieu de désolation, comme cinq

jours avant j'avais vu partir son pauvre père.

— Mais du moins vous avez revu votre neveu ! dit Marie.

— Grâce au ciel ! répondit la bonne femme, mais longtemps, bien longtemps après. Pendant plus d'une semaine d'abord je n'en eus aucune nouvelle. Enfin je vis arriver un des garçons de Compiègne qui m'apportait une lettre ; car il faut vous dire que Richard écrit comme un clerc ; mon frère n'avait regardé à rien pour son éducation. Je l'ai encore cette lettre, mes chères demoiselles. Quoique je n'aie pu l'entendre lire qu'une fois par un prêtre habitué de Saint-Gervais, qui a eu la complaisance de me la déchiffrer, je ne l'en ai pas moins conservée précieusement.

— Germaine sait lire, » dit Marie.

A l'annonce d'un savoir aussi surprenant dans une femme, dame Marguerite regarda Germaine d'un air ébahi, et, se levant, elle alla prendre dans un petit coffre d'ébène un morceau de parchemin plié avec soin, qui ren-

fermait la lettre que Germaine lut tout haut.

« Chère tante,

« Priez pour lui! je n'ai revu que son cadavre à une demi-lieue de Pontoise, sur la route. Et sachez que les Anglais l'avaient reçu à rançon, lui dixième! qu'après avoir touché leur somme ils l'avaient laissé sortir de la ville avec ses malheureux compagnons; mais ces mêmes Anglais... que la vengeance du Ciel les écrase! Dieu avait reçu leur parole, Dieu les a vus poursuivre dix pauvres bourgeois sans armes qui cheminaient sur la foi d'un traité de guerre! il les a vus assassiner ces infortunés pour s'emparer du reste de leurs dépouilles!

« Chargez-vous des affaires de notre commerce, bonne tante; habitez à votre choix la maison de Paris ou celle de Compiègne. Si dans deux ans vous ne m'avez pas revu, allez trouver maître Oudot, le notaire de Compiègne; il vous remettra un papier que j'ai

signé hier, et qui vous fait héritière de tout le bien qu'avait gagné mon pauvre père. Adieu. »

« Il est clair que ce cher enfant voulait mourir, dit la bonne femme avec un gros soupir.

— Il est clair aussi, répondit Germaine en rendant froidement la lettre, que ses idées de mort et de vengeance se sont promptement évanouies, puisqu'il est devenu sitôt l'ami et l'agent des Anglais.

— Sitôt! répartit dame Marguerite; pendant plus de cinq ans nous n'avons point entendu parler de lui, et j'ai toujours eu la pensée, ajouta-t-elle à voix basse, qu'il avait passé tout ce temps sous la bannière d un des seigneurs qui se battaient contre l'étranger. Lorsque, dix mois après la mort de mon pauvre frère, notre roi Charles VI a donné sa fille au roi d'Angleterre, en le reconnaissant pour héritier du royaume, je me flattais d'abord, comme bien d'autres, que la guerre allait finir

et que nous reverrions Richard; mais les mois et les années se sont passés sans qu'il reparût. Enfin un jour que je travaillais dans cette même chambre, car j'avais quitté Paris pour m'établir ici, où ma présence était bien plus nécessaire, je vois entrer un grand et beau jeune homme, qui me serre dans ses bras en m'appelant sa tante. Il me fallut regarder ce cher enfant à deux fois pour le reconnaître, tant il était changé à son avantage.

— Etait-il habillé en homme de guerre? dit Marie.

— Non, et même, autant que je puis me le rappeler, il était sans armes. Il avait l'air grave, triste, et, sur les premières questions que je voulus lui faire, il me conjura de ne jamais parler entre nous des cinq ans qui venaient de s'écouler. « Qu'il vous suffise de savoir, ma bonne tante, me dit-il, que je suis revenu bien décidé à ne m'occuper que de mon commerce et à vivre tranquille. » Je vous demande, mes chères demoiselles, si je l'encou-

rageai dans cette sage résolution ; car, tout bien considéré, qu'avons-nous de mieux à faire, nous autres bourgeois, que de rester étrangers à tous les partis qui déchirent la France, de nous soumettre aux Anglais quand les Anglais sont les plus forts, et de vendre nos marchandises à celui qui les paie, sans demander s'il est Armagnac ou Bourguignon ?

— Grâce au ciel, répliqua Germaine avec une sorte d'indignation dont elle ne fut pas maîtresse, cet esprit de prudence ne guide pas tous les Français.

— Je conçois bien, reprit tranquillement dame Marguerite, aussi peu offensée de la remarque que du ton dont elle était faite, je conçois bien que les seigneurs de France se mêlent de la querelle. Leur affaire est de mettre tel ou tel prince sur le trône, vu que chacun d'eux espère y trouver son compte ; mais pour nous peu importe qui nous gouvernera, de Charles, de Henri ou de Philippe.

Quel que soit celui qui restera maître, il nous fera payer les mêmes taxes, nous serons soumis aux mêmes vexations. Le pouvoir a changé de main bien des fois ; Dieu nous a-t-il envoyé un seul homme qui songeât le moins du monde à soulager la misère publique? Bien dupes seraient les gens qu'on écorche, s'ils se battaient pour choisir l'écorcheur!

— Plus ce malheureux peuple a souffert, dit Germaine, et plus il a besoin qu'une main amie guérisse ses maux. Quelle pitié pourrait-il attendre d'un roi qui n'est pas né parmi nous?

— Et quelle pitié a-t-il trouvée dans tous ces princes français qui nous font pis que ne pourraient nous faire des Sarrazins? Allez, allez, ma chère demoiselle, ils se valent tous, et j'ai vécu trop d'années dans ces temps de malédiction pour croire à la pitié des hommes qui portent un glaive. »

Germaine baissa la tête sans répondre, en songeant que les siens eux-mêmes devaient leur renommée à la dévastation.

« Et votre neveu, dit Marie, qui craignait que la franchise de dame Marguerite ne finît par déplaire à sa sœur, votre neveu, depuis lors est resté près de vous ?

— Sauf les voyages qu'il fait à Paris pour son commerce, il n'a plus quitté Compiègne, et je ne crois pas qu'il ait envie d'aller jamais ailleurs, maintenant qu'il se voit considéré dans la ville pour le moins autant que l'était son père. Il n'y a pas ici un habitant, riche ou pauvre, qui ne consulte Richard Paulet comme un oracle. Lorsque, il y a deux ans, on a élu parmi nos bourgeois les prud'hommes qui font les affaires de Compiègne, car nous n'avons plus d'échevins depuis le premier siége, Richard a été nommé à l'unanimité, ce qui est assez flatteur, je crois, pour un jeune homme de vingt-neuf ans ? Aussi n'épargne-t-il pas ses peines ! tout roule sur lui : le commandement de la milice, la police des rues, du marché, le gouvernement de l'horloge, que sais-je ? Les autres notables sont vieux ;

ils se croisent les bras; et d'ailleurs, ils ont en Richard une si grande confiance qu'ils ne feraient pas sonner la cloche du beffroi en cas d'incendie avant de savoir si Richard est d'avis qu'on la sonne. Ce n'est point par orgueil que je vous dis tout cela, mes belles demoiselles, continua la brave femme, s'abusant peut-être un peu sur le sentiment qui la faisait parler, mais seulement pour vous convaincre que vous êtes parfaitement en sûreté sous notre toit, et qu'aucune protection dans Compiègne ne vaut celle de mon neveu.

— S'il est vrai qu'il nous veut du bien, dit Germaine, ne pouvait-il donc obtenir qu'on nous laissât à Vertbois, au milieu de nos serviteurs, près du cercueil de notre mère? Ah! dame Marguerite, lorsque demain, si les Anglais le permettent, on rendra les derniers devoirs à notre respectable aïeule, ni Marie ni moi ne serons là pour prier! » En prononçant ces mots, Germaine ressentit si vivement ses peines qu'elle joignit les mains

dans une sorte d'angoisse, et ses grands yeux levés vers le ciel laissèrent échapper quelques larmes.

« Nous prierons, nous prierons cette nuit, Germaine ! s'écria Marie, effrayée de voir pleurer sa sœur et la serrant dans ses bras de toute sa force ; Dieu nous entendra comme il nous entendrait de la chapelle !

— Qu'il te protége, ce Dieu, chère enfant ! dit Germaine, dont le courage revint aussitôt. Je t'afflige, pauvre Marie, quand je devrais te consoler. Nous avons apporté la douleur dans votre joyeuse maison, dame Marguerite, ajouta-t-elle en essuyant ses pleurs ; peut-être vous lasserez-vous bientôt de vos tristes prisonnières ? »

Dame Marguerite possédait peu de sensibilité ; elle avait vu couler tant de sang et tant de larmes que depuis longtemps elle avait cessé de s'appitoyer, non-seulement sur autrui, mais sur elle-même. Son cœur était bon cependant, quoiqu'un peu endurci, et, sans pleurer avec

les malheureux, elle se plaisait à soulager le malheur autant qu'il lui était possible. Flattée intérieurement d'ailleurs de se voir l'appui et la protectrice des dames de Flavy, elle ne négligea rien pour ramener le calme et l'espérance dans l'âme des deux sœurs, et comme rien n'y était plus propre, à vrai dire, que les témoignages d'intérêt et d'affection qu'elle leur témoigna durant toute cette journée, la première nuit que Germaine et Marie passaient sous un toit étranger ne s'écoula pas entièrement pour elles sans repos.

CHAPITRE XIV.

> Caresse du bonheur l'illusion chérie,
> De ton esprit chasse l'effroi;
> Ah! dors tranquillement, dors, ta fidèle amie
> Veille attentive auprès de toi.
>
> Élisa Mercoeur.

Le lendemain matin, Germaine, qui depuis longtemps s'était levée sans bruit, regardait dormir sa sœur, laissant errer tristement son esprit sur mille sujets de crainte ou d'affliction, lorsqu'elle entendit frapper doucement à la porte. Pensant bien qu'à cette heure, ce ne pouvait être que dame Marguerite, elle s'empressa d'aller ouvrir, non sans prendre toutes les précautions nécessaires pour ne point réveiller Marie. Elle fut peu satisfaite

de trouver dans la pièce qui précédait sa chambre, non la bonne et joyeuse figure qu'elle s'attendait à recevoir, mais le joli visage de Georgette, dont l'air lui sembla plus triste et plus froid, s'il est possible, qu'il n'était la veille.

« Je vous demande pardon, dit la jeune fille en saluant gravement; il y a dans la salle basse des caisses que l'on vient d'apporter pour vous de Vertbois ; il y a aussi un prêtre qui vous demande.

— Maître Joseph ! s'écria Germaine.

— C'est le nom qu'il m'a dit.

— Béni soit Dieu qui nous envoie l'excellent homme ! reprit Germaine , s'élançant déjà, tremblante de joie à l'idée qu'elle allait revoir les traits d'un ami; mais songeant aussitôt que le vieillard apportait peut-être des nouvelles funestes, elle s'arrêta. Je ne voudrais pas éveiller ma sœur avant d'avoir vu maître Joseph, dit-elle à Georgette, et pourtant je crains de la laisser seule.

— Je puis rester près d'elle, » répondit la jeune fille. Quoique cette offre eût été faite d'un ton glacial, Germaine serra d'une manière toute affectueuse la main de Georgette, et se hâta de courir vers la salle basse. Georgette suivit des yeux jusqu'au bout du corridor la démarche élégante de la grande dame; puis, poussant un profond soupir, elle alla trouver Marie.

L'imagination de Germaine avait tellement agi, pendant le peu de temps qu'elle mit à se rendre auprès de maître Joseph, qu'elle était plus pâle que la mort quand elle ouvrit la porte de la chambre, où du moins elle eut le bonheur de le trouver seul.

« Ah ! maître Joseph ! mon père est-il tombé dans leurs mains? demanda-t-elle d'une voix basse et tremblante dès qu'elle eut refermé la porte. Parlez, parlez vite.

— Dieu nous préserve d'un pareil malheur ! répondit le bon prêtre ; le roi perdrait sa meilleure épée. Non, non, ma fille ; sire Guil-

laume doit être maintenant en sûreté. S'ils l'ont poursuivi, ce qui est fort douteux, ils ne l'ont point atteint, car on l'aurait déjà ramené à Compiègne.

— Ne peut-il avoir été ramené sans que nous le sachions? répliqua Germaine.

— La prise ou la mort d'un ennemi aussi formidable serait trop favorable aux Anglais pour qu'ils en fissent mystère, reprit maître Joseph. Personne ici d'ailleurs n'est indifférent sur le sort d'un Flavy, et ceux des habitants à qui je viens de parler en traversant la ville pensent tous que sire Guillaume est déjà bien loin.

— Ah! s'il pouvait du moins apprendre que Vertbois est occupé par les Anglais!

— Il doit le savoir maintenant; car j'ai envoyé Michel hors de la ville en répandre la nouvelle de tous côtés. Bien certainement votre père a des affidés dans le canton.

— Il faut même qu'il en ait dans Compiègne, dit Germaine, puisque ce Daniel était si

bien instruit de ses démarches. Cette idée me rend quelque espérance. Mon père, quand il saura que nous ne courons aucun danger, ne s'exposera pas inutilement à une mort certaine ; ne le pensez-vous pas ? »

Le vieux prêtre répondit par un signe de tête affirmatif, et Germaine ; délivrée de sa plus grande crainte, l'ayant fait asseoir près d'elle : « Sans doute, vous ne seriez point ici, mon père, si votre saint ministère n'était pas rempli ? dit-elle avec un douloureux soupir. En quel lieu les Anglais ont-ils déposé les restes de leur victime, de la mère des Flavy ?

— Les Anglais ont rendu les derniers devoirs à leur chef, répondit maître Joseph. J'ai été chargé seul du soin de conduire le corps de votre noble mère à la sépulture de ses ancêtres ; elle repose maintenant près d'eux.

— Ils ont permis qu'on la portât dans l'église des Cordeliers ?

— Oui, et c'eût été pour vous une douce consolation de voir quelle foule d'habitants

suivaient ce convoi, quoiqu'il ressemblât au convoi du pauvre. A défaut de pages, d'hommes d'armes et même de parents, les bénédictions de toute la ville ont accompagné celle que nous pleurons.

— Quoi! la crainte de déplaire à leurs nouveaux maîtres ne les a point retenus? dit Germaine. Dieu les en récompense! je les croyais moins courageux.

— Le joug anglais est plus odieux ici que vous ne le pensez, répondit maître Joseph en baissant la voix. Trois fois, vous le savez, Compiègne a rouvert ses portes aux partisans de Charles.

— Mais aujourd'hui, reprit Germaine, nous voyons les bourgeois lever une milice pour renforcer la garnison étrangère! Et ce Richard Paulet qui la commande, croiriez-vous que les Anglais ont tué son père?

— Vanité des vanités et tout est vanité, a dit Salomon. Ce Richard, pour être riche, n'en est pas moins un vilain; il est flatté de se

voir traité en égal par des lords, qui pour le moment ont besoin de lui. Cet homme, si je ne me trompe, est très fier. Sa fortune, l'éducation qu'il a reçue le placent au-dessus des gens de sa classe; il se peut qu'il ait souvent envié une noble origine, je suis certain du moins qu'il la respecte en vous.

— Il s'est abstenu de nous voir depuis que nous habitons sa maison; aucun signe de respect ne pouvait me plaire davantage.

— Ce matin encore il a donné l'ordre à Marthe de rassembler tous ceux de vos effets qui pouvaient vous être utiles ou agréables, et lui-même vient de les faire apporter chez lui.

— Croit-il donc que cette demeure sera longtemps la nôtre? dit Germaine; ont-ils décidé entre eux de nous garder prisonnières ici?

— Hélas! ma chère fille, répondit maître Joseph, que feriez-vous de votre liberté? En quel lieu trouver un asile, maintenant que votre noble mère n'est plus, que sire Guil-

laume et vos oncles font la guerre et n'habitent pas toujours le même château ou la même ville? Jusqu'au moment où le ciel daignera rendre quelque paix à ce malheureux pays, je frémirais bien plus de vous voir, vous et votre sœur, retourner à Vertbois, entourées seulement de quelques serviteurs, qui ne peuvent rien pour votre défense que de vous savoir sous le toit de dame Marguerite, qui, sans doute, vous traite avec tout le respect qu'elle vous doit?

— Dame Marguerite est une excellente femme, répondit Germaine, et si elle était seule dans la maison...

— Quant à son neveu, interrompit le bon prêtre, vous le verrez vraisemblablement peu. Trop de soins l'occupent dans la ville pour qu'il soit souvent chez lui; mais je vous engage, ma chère fille, si vous vous trouvez ensemble, à vaincre la répugnance qu'il vous inspire et à lui témoigner quelques égards. Votre sort est pour ainsi dire dans ses mains, tant qu'il ré-

pondra de vous au nouveau commandant anglais...

—Quel digne appui le ciel veut bien nous accorder! interrompit Germaine, avec un sourire amer.

— Votre sœur et vous, continua maître Joseph en appuyant avec intention sur le premier mot; votre sœur et vous, vivrez du moins tranquilles dans cette maison.

—J'espère que nous le verrons peu, se contenta de répondre Germaine en poussant un profond soupir. Mais vous, mon père, aurons-nous le bonheur de vous voir quelquefois? Pourrez-vous, en notre faveur, vaincre la répugnance que doivent vous inspirer ceux que vous trouverez ici?

— Je vous verrai chaque jour, ma fille. Tout pénible qu'il me sera de me rencontrer avec des Anglais, j'en aurai le courage, dans l'espoir que ma présence peut vous apporter quelque consolation.

—Elle sera ma seule joie, s'écria Germaine,

qui sentait plus qu'une autre toute l'étendue du sacrifice que lui faisait le digne vieillard ; je lui devrai la force de vous imiter, de me soumettre, dans l'intérêt de Marie, à tout ce qui m'est le plus odieux. Vous vous y soumettez bien pour nous, mon père! » Et Germaine, en achevant ces mots, tendit la main au bon prêtre, qui la serra doucement dans les siennes en laissant échapper une larme.

L'entrée de dame Marguerite dans la chambre interrompit cet entretien. « Maître Joseph Gauvain étant, dit-elle, son ancienne connaissance, elle venait l'inviter à n'avoir point d'autre table que la sienne tant que les dames de Flavy habiteraient sa maison. » Sur un coup d'œil de Germaine qui équivalait à une prière, maître Joseph accepta l'offre, au moins pour ce jour-là, et après quelques politesses réciproques il prit congé, laissant à la bonne dame la liberté de retourner aux affaires de son commerce, qui occupait habituellement sa matinée entière.

Germaine retourna près de sa sœur, qu'elle trouva levée et causant avec Georgette. Le sommeil avait rendu à Marie toute sa fraîcheur, et ses joues vermeilles n'offraient plus aucune trace de pleurs. Pour Georgette, elle reprit à la rentrée de Germaine l'air grave et silencieux qu'elle semblait avoir quitté avec la plus jeune des deux sœurs. Elle ne tarda même pas à annoncer l'intention de se retirer, sous prétexte que, sa tante passant une grande partie de la journée à la bûcherie, elle se trouvait chargée de tous les détails du ménage.

« Avant de nous quitter, dit Marie, apprenez-nous, je vous prie, si ce portrait est celui du père de votre cousin ?

— Oui, répondit la jeune fille.

— Et que veut dire ce qui est écrit sur le cadre ? reprit Marie.

— Je ne sais point lire, répliqua Georgette, qui regarda Germaine en rougissant un peu.

— Il y a là, dit Germaine : N'oublie pas le vingt-huit juillet quatorze cent dix-neuf.

— J'ignore ce que cela signifie reprit Georgette, mais le vingt-huit juillet est le jour où mon oncle a été tué par les Anglais.

— Combien alors, s'écria Germaine, est-il surprenant que son fils en ait perdu la mémoire !

— Il en a si peu perdu la mémoire, répondit la jeune fille assez sèchement, que nous allons entendre tous les ans, à Saint-Jacques, la messe qu'il y fait dire ce jour-là pour le repos de l'âme de son pauvre père. »

Dans ce moment une des servantes appela Georgette qui se hâta de quitter la chambre.

« Il faut, se dit Germaine qui continuait à regarder le tableau tout en se rappelant la pensée de maître Joseph, il faut que la vanité de ce jeune bourgeois ait été bien vivement flattée de ses rapports actuels avec les Anglais pour qu'il puisse oublier ces mots que peut-être il a écrits lui-même. » Mais bientôt, sans chercher plus longtemps à s'expliquer la conduite d'un homme qu'après tout on ne

pouvait que mépriser, elle rendit compte à Marie de la visite de maître Joseph, et la conversation qu'elle venait d'avoir avec ce digne ami servit de base à l'entretien des deux sœurs jusqu'à l'heure où l'on vint les chercher pour le repas du matin.

Le maître de la maison ne s'y montra pas plus qu'il n'avait fait au repas de la veille, ce qui fit espérer à Germaine la satisfaction de ne voir à dîner que maître Joseph. A peine cependant, quand onze heures approchèrent, le bon prêtre était-il arrivé que Daniel entra dans la salle basse où l'on venait de se réunir. A sa vue dame Marguerite parut éprouver quelque embarras, dans la crainte sans doute que l'homme de Dieu ne fût pas très flatté de se trouver assis près d'un pareil convive. Aussi sa figure rayonna-t-elle de joie lorsqu'elle vit le prêtre s'approcher du petit homme et lui serrer la main de la manière la plus cordiale en disant : « Je vous remercie de tout mon cœur, maître Daniel, de ce que vous avez fait

pour notre vieux sonneur. Il est en liberté depuis hier et a repris ses fonctions à la paroisse.

— C'était la moindre chose, répondit Daniel ; il n'a fallu qu'un mot de Richard Paulet.»

Le costume, la taille exiguë, la figure grotesque et maligne du docteur en magie blanche étaient trop extraordinaires pour ne point attirer l'attention des deux sœurs. Germaine surtout, instruite de l'intérêt qu'il portait à son père, n'aurait point détaché ses yeux de l'étrange personnage, si lui-même n'avait fixé les siens sur elle avec une sorte d'affectation. « Richard m'a chargé, dit-il à dame Marguerite, de vous engager à vous mettre à table sans lui ; il se peut que ses affaires qui le retiennent dehors l'empêchent de rentrer avant la nuit.

— Est-il fou? dit la bonne femme avec humeur ; il ne songe donc pas qu'il est à jeun depuis cinq heures du matin que Toinon l'a vu sortir.

— S'il ne dîne pas aujourd'hui, reprit en riant le petit sorcier, il en dînera mieux demain. Quant à nous, dame Marguerite, qui n'avons rien autre chose à faire qu'un bon repas, je vous prie instamment de songer que le meilleur dîner, pour peu qu'il ait attendu devient détestable.

— Toujours le même, dit gaîment dame Marguerite se levant pour passer dans la salle à manger ; la table avant tout.

— Vraiment oui, répondit le petit sorcier. La table, c'est la vie, après tout, et j'avoue que, parmi tant d'espèces de morts qui menacent les pauvres humains, la plus horrible pour moi serait de mourir de faim. »

Dès qu'il fut assis, en effet, entre Georgette et dame Marguerite, il se conduisit en homme qui se met complétement à l'abri d'un pareil événement. Non-seulement il ne refusait rien de ce qu'on lui présentait, mais il se servait lui-même, ce qui lui donna l'occasion d'offrir différents mets à Germaine

ainsi qu'à Marie, et, sur leur refus, se gardant bien d'insister, il se contentait de dire sans perdre un coup de dent : « Ces nobles demoiselles ne mangent rien. »

Le repas était presque achevé lorsque Richard Paulet arriva. Sa belle figure était plus pâle et son regard plus sombre que jamais. Il salua pourtant les dames d'un air respectueux, et quand il fut placé près du bon prêtre : « Je vous remercie, maître Joseph, lui dit-il, de vouloir bien honorer ma maison de votre présence aujourd'hui ; cela me portera bonheur. » Puis il se mit alors à manger avec une sorte d'avidité qui ne devait pas lui être habituelle ; car sa tante lui dit : « Je gagerais, Richard, que vous n'avez rien pris depuis hier ?

— Il est vrai, répondit-il ; je suis accablé de fatigue et de besoin.

— Vous en faites trop, beaucoup trop, reprit la bonne femme.

— Encore est-il bien loin d'en faire autant qu'il voudrait, » dit Daniel.

Richard ne répondit rien à ces observations et continua à satisfaire sa faim en silence. A son exemple chacun se taisait, et Germaine observait à la dérobée cet homme dont son sort et celui de Marie se trouvait dépendre. En dépit de l'éloignement qu'il lui inspirait, le bourgeois lui semblait porter une de ces figures qui décèlent aux yeux l'intelligence et la bonté d'âme ; aussi n'était-elle point surprise de voir dame Marguerite, Daniel et surtout Georgette, attacher sur lui leur regard avec une sorte d'intérêt respectueux.

« As-tu vu François Lemaître? dit-il à Daniel.

— Oui, répondit celui-ci.

— Et Nicolas Bordeu, Louis Grandot, Michel Cordier?

— Aussi.

— Eh bien?

— A merveille. »

Sur cette réponse, Richard porta de nouveau quelques morceaux à sa bouche, puis

regardant encore Daniel : « Il est temps, je crois, dit-il, que tu retournes là-bas.

— Donne-moi donc le temps de dîner, répondit le petit sorcier avec un peu d'humeur.

— Tu dois avoir fini, reprit Richard ; dans une heure il serait trop tard.

— Aussi vais je partir dans quelques minutes, quand nous aurons bu le bon ratafia de dame Marguerite.

— Au diable le ratafia ! répliqua Richard en levant les épaules. Tu sais bien que je ne puis pas y aller moi-même ; d'ailleurs j'attends sire Georges, autrement je ne risquerais pas de laisser passer l'heure.

— J'y vais, j'y vais ! » dit le petit homme qui voyait le plus vif mécontentement se peindre sur le visage de Richard. En achevant ces mots il se leva de table, et comme il allait prendre son bonnet dans l'autre salle, Paulet le suivit, lui parla quelques moments tout bas ; après quoi Daniel sortit en criant :

« Gardez-moi du ratafia, dame Marguerite. »

L'annonce de la visite de sire Georges avait extrêmement troublé Germaine, et, tout en consultant d'un regard maître Joseph sur ce qu'il fallait faire, elle témoignait à dame Marguerite le désir de se retirer avec sa sœur avant l'arrivée de l'Anglais.

« Un instant donc, un instant, ma belle demoiselle; à peine si mon neveu a eu le temps de vous saluer. » Dame Marguerite, en disant cela, la fit passer, ainsi que les autres, dans la salle où Paulet était resté, et semblait absorbé dans ses réflexions.

Maître Joseph, après avoir dit quelques mots tout bas à Germaine, s'approcha du bourgeois.

« Le bon accueil que vous m'avez fait, maître Paulet, dit-il, m'encourage à vous demander si la visite de sire Georges, que vous attendez, a quelque motif qui intéresse le sort de ces nobles demoiselles.

— Nullement, répondit Richard; sire Geor-

ges vient savoir quels renseignements j'ai pu prendre sur une troupe d'hommes d'armes qu'on a vu ce matin du côté de Royallieu et qui nous sont suspects. »

En entendant ces paroles, Germaine ne douta pas qu'il ne fût question de son père; elle pâlit et fut obligée de s'asseoir sur le siége le plus voisin, tandis que le vieux prêtre, désirant cacher son trouble, continua la conversation en disant d'un air d'indifférence :

« Les troupes qui gardent les bords de l'Oise...

— A-t-on placé des troupes sur les bords de l'Oise ? interrompit vivement Paulet.

— Je n'en ai point vu, répondit maître Joseph, mais je suppose que la garnison suffit pour mettre tous les points à l'abri d'un coup de main.

— Sans doute, sans doute, » répliqua Richard, qui, voyant entrer sire Georges, s'avança vers lui.

L'Anglais s'approcha d'abord de Germaine

et de Marie, et paraissait beaucoup plus pressé de leur adresser de galants compliments que d'apprendre du bourgeois ce qu'il venait savoir; mais celui-ci, le prenant par le bras, l'entraîna dans un coin de la chambre où tous deux commencèrent à s'entretenir d'une voix si basse que Germaine ne put saisir un mot de ce qu'ils se disaient, jusqu'au moment où l'Anglais s'écria d'un ton de mauvaise humeur :

« Diable soit du régent ! qui n'imagine pas de laisser dans une ville aussi importante une garnison suffisante.

— Ils sont peu nombreux, répliqua le bourgeois, il suffira que vous battiez la route jusqu'à Verberie avec une vingtaine d'hommes solides.

— Une vingtaine d'hommes solides! reprit sire Georges; c'est tout au plus si je les trouverai. J'ai laissé du monde à Vertbois, on ne peut pas dégarnir la porte de Pierrefond.

— Nous avons la milice, dit Richard, que je vais rassembler à l'hôtel-de-ville.

— Il faut qu'elle reste sur pied toute la nuit, votre milice.

— Cela va sans dire.

— Quelle heure est-il?

— Une heure passée.

— Je ne puis pas monter à cheval avant quatre. Il faut que je réponde à des dépêches qu'on vient de recevoir de Paris pour ce pauvre Hackson, dont ils ne savent pas la mort.

— Il est pourtant bien nécessaire que vous soyez en route avant la nuit, car ils ne peuvent rien tenter de jour.

— Avant la nuit, sans doute; mais nous avons du temps. Je retourne au château, et vous, faites armer vos tortues. »

Le sourcil du bourgeois se fronça, et quoique ce mouvement fût l'éclair, il n'échappa point aux regards de Germaine, qui aurait donné de son sang pour que la mésintelligence pût s'établir entre ces deux hommes

qu'elle détestait à l'égal l'un de l'autre.

Sire Georges prit congé des deux sœurs en les assurant qu'il reviendrait le lendemain s'informer en détail de la situation de ses belles prisonnières.

« Ces Anglais sont-ils malhonnêtes, dit dame Marguerite dès qu'il fut sorti; il pouvait bien, je pense, saluer ma nièce et moi. »

Paulet, sans répondre un mot à l'observation de sa tante, s'approcha de maître Joseph.

« Je désirerais vous instruire d'une chose qui vous intéresse, mon père, lui dit-il; vous est-il possible de revenir ici ce soir, à la nuit tombante, et de m'attendre si je ne suis pas encore rentré?

— Je reviendrai, » répondit le prêtre, qui, persuadé que l'alarme dont il s'agissait était donnée par sire Guillaume, quitta la maison peu d'instants après le départ de Paulet, non sans dire tout bas à Germaine qu'il allait chercher des nouvelles.

CHAPITRE XV.

Ils n'ont de nos desseins ni lumière ni doute ;
Il faut qu'en ce repos où s'endort leur orgueil
La foudre les réveille au bord de leur cercueil.
LAFOSSE, *Manlius*.

Germaine passa les heures de cette journée dans une véritable angoisse. Sans cesse elle ouvrait une fenêtre pour s'assurer que tout était tranquille au dehors. La ville offrait l'aspect du plus grand calme ; mais elle comptait en frémissant le nombre de soldats anglais isolés qu'elle voyait passer, et qu'elle supposait devoir suivre sire Georges à Royallieu, où sans doute son père n'avait pu rassembler que peu d'amis. Richard ne revenait

point; Daniel lui-même semblait avoir oublié le ratafia que lui gardait dame Marguerite, ce qui devait faire présumer qu'il était retenu par des affaires importantes. Pensant qu'il s'occupait du soin d'avertir plusieurs miliciens de se tenir prêts, elle ne voyait plus en lui maintenant qu'un ennemi de son père, et plus les ennemis de sire Guillaume se montraient alarmés, plus elle tremblait pour lui. Le jour commençait à baisser lorsqu'elle vit enfin le petit sorcier se diriger vers la maison. Pour un homme dont l'allure habituelle était si leste, il marchait avec une telle lenteur que Germaine aurait hésité à le reconnaître si sa petite personne n'eût pas été unique dans son espèce.

Germaine se hâta de descendre chez dame Marguerite, près de laquelle elle avait laissé Marie, dans l'ignorance complète du danger qui menaçait leur père. Quand elle entra dans la salle : « Vous arrivez trop tard, disait dame Marguerite à Daniel, nous avons fait la collation du soir.

— La bonne petite Georgette me trouvera bien encore quelques restes du dîner, répondit-il; car vous pouvez m'en croire quand je vous dis que je tombe d'inanition. Si vous aviez fait aujourd'hui comme moi dix lieues dans la ville...

— Dix lieues à pied? interrompit la bonne femme.

— Par saint Barnabé! croyez-vous que les Anglais ont eu la complaisance de me prêter un cheval? dit-il en riant. Non, non, j'ai fait travailler mes petites jambes. Elles sont au service de mes amis, que je n'aide point volontiers de mon bras, je l'avoue, attendu qu'un homme fatigué se repose, mais qu'un homme tué ne se relève pas.

— Est-ce que l'on craint une attaque contre la ville? demanda Georgette d'un air effrayé.

— Bien au contraire, répondit Daniel, puisque sire Georges vient de quitter la ville pour aller attaquer.» Et le petit homme ac-

compagna ces mots d'un sourire malicieux qui lui était tout particulier.

« Est-il parti? dit Germaine d'une voix émue.

— Je l'ai vu monter à cheval, il y a plus d'une heure à présent.

— Suivi d'une grande troupe?

— Quarante hommes, dont trente archers.

— Quarante! répéta Germaine en pâlissant.

— Et c'est beaucoup moins, beaucoup moins que je n'aurais voulu, » reprit le petit homme.

Ces mots, qui faisaient penser à Germaine que son père ne reparaissait qu'avec des forces imposantes, lui rendirent quelque espoir, et elle s'apprêtait à faire de nouvelles questions lorsque maître Joseph entra.

«Voici un nouveau convive qui vous arrive, dame Marguerite, dit Daniel en approchant un siége au bon prêtre; car Richard m'a dit que maître Joseph lui avait promis d'attendre

son retour; ce qui pourra bien nous faire passer la nuit entière dans votre maison.

— Croyez-vous donc que mon cousin ne rentrera pas ce soir, dit Georgette, qui paraissait fort inquiète.

— Qui sait? répondit le discret personnage; Dieu ne dispose-t-il pas de nous selon qu'il lui plaît! Il se peut que nous revoyions Richard dans quelques heures, comme il se peut que nous ne le revoyions jamais.

— Ne plaisantez pas ainsi, maître Daniel, interrompit dame Marguerite avec humeur; vous savez très bien que vos paroles ne sont pas indifférentes comme peuvent l'être celles de tout autre homme, surtout quand vous parlez d'un ton aussi grave que si vous tiriez un horoscope. Ne faites pas le mystérieux; que se passe-t-il dans la ville?

— Je puis vous jurer, dit maître Joseph, qu'il ne s'y passe rien du tout. Depuis que je vous ai quittée, j'ai parcouru Compiègne d'un bout à l'autre; chacun était aussi tranquille

que nous le sommes ici. Je ne conçois rien aux précautions que l'on fait prendre à sire Georges; car tout le monde prétend que c'est une fausse alarme et qu'il ne s'est pas montré l'ombre d'un Armagnac de l'autre côté de l'Oise.

— Vous l'entendez, dit Daniel; eh bien! je vous en aurais dit autant, si je n'avais pas voulu punir Georgette du peu de pitié qu'elle montre pour moi, quand je dis que je meurs de faim.

— C'était bien la peine de la renverser ainsi, répliqua dame Marguerite; la pauvre enfant est toute pâle! A sa place je vous laisserais jeûner. »

Daniel ne répondit à cette menace qu'en prenant d'un air amical la main de la jeune fille, qui le suivit en riant dans l'autre salle où, sur le refus de maître Joseph, il se régala d'un très bon souper.

Pour que la conversation ne languît point durant cette soirée, il était fort heureux que

dame Marguerite pût se passer d'interlocuteurs ; car chacun l'écoutait en silence, l'esprit occupé de tout autre chose que de ses discours. Ce qui s'était dit jusqu'alors n'avait pas suffi pour bannir les craintes de Germaine. Georgette s'inquiétait de ne pas voir rentrer son cousin. Le bon prêtre se trouvait si mal à l'aise chez les amis des Anglais qu'il se faisait effort pour prononcer une parole, et le petit sorcier, qui s'était enfin décidé à quitter la table, devenait de plus en plus rêveur. Marie seule se livrait doucement à la jouissance de se trouver sous l'appui de gens bienveillants pour elle, après avoir craint la mort ou la prison.

Dame Marguerite venait de raconter sa vingtième histoire, plus ou moins, quand elle suspendit ses récits divers pour observer qu'il était étonnant que Richard ne revînt pas, attendu qu'il devait être fort tard.

« Je crois que dix heures viennent de sonner à l'horloge, dit maître Joseph.

— Dix heures, précisément, répondit Daniel avec une expression tout-à-fait étrange.

— Il m'est impossible, ma chère dame, d'attendre votre neveu plus longtemps, dit le prêtre en se levant; je reviendrai savoir...

— Non, non, ne sortez pas, s'écria Daniel qui quitta son siége et saisit le vieillard par le bras; croyez-moi, ne sortez pas.

— Pour quelles raisons voulez-vous m'empêcher de sortir?

— On se bat à présent dans la ville, » répondit Daniel.

Au même instant une effroyable rumeur, qui semblait encore éloignée, se fit entendre, et la rue retentit du bruit des portes, des fenêtres que la curiosité ou la peur faisait ouvrir ou fermer précipitamment.

« On se bat! contre qui? demanda Germaine ne songeant qu'à son père.

— Contre les Anglais.

— Sainte Vierge! dit dame Marguerite, la ville est donc surprise?

— Surprise par nous, par nous, ma chère dame! s'écria Daniel dans un état d'agitation qu'on ne saurait peindre. Silence! le bruit approche; on vient attaquer la tour. Il faut qu'ils aient pris le château. Ah! Richard! mon bon, mon brave Richard, Dieu te protége!

— Richard!» s'écrièrent à la fois Georgette et dame Marguerite, et la jeune fille se jeta en sanglotant dans les bras de sa tante tandis que Germaine s'élançait pour ouvrir une fenêtre.

«Au nom de Dieu! gardez-vous d'ouvrir, dit le petit homme qui d'un saut se plaça devant elle. Les Anglais sont là; une flèche peut arriver jusqu'à nous.

— Ah! nos amis y sont aussi, dit Germaine; écoutez les cris. Et mille voix en effet faisaient retentir jusqu'au ciel ceux de *Mort aux Anglais! vive le roi Charles VII!*

— Vive le roi Charles VII! s'écria maître Joseph emporté par sa vive émotion.

— Vive le roi Charles VII! répéta Daniel

en faisant sauter son chapeau jusqu'au plafond de la salle. A présent, nargue de la prudence! car s'ils ne sont pas vainqueurs nous sommes tous perdus.»

Maître Joseph prit la main du petit sorcier et la serra dans les siennes affectueusement en signe de réparation. Germaine embrassait sa sœur, que dame Marguerite s'efforçait de rassurer en lui disant : « Ne craignez rien, ma belle demoiselle ; j'en ai vu bien d'autres! et si Richard n'était pas là...

— Mais il y est, s'écria Georgette, et vous, maître Daniel, comment pouvez-vous rester ici quand il a peut-être besoin du secours de tous ses amis? Ah ! si je n'étais pas une femme!

— Et moi si j'étais un homme de cinq pieds six pouces, répondit Daniel; mais à quoi voulez-vous que je lui sois bon dans une pareille bagarre? Les petits objets sont sujets à se perdre, comme on dit, et Richard est soutenu par des gaillards qui valent mieux que moi quand il s'agit de se battre.

—Par mon père, je n'en doute pas! dit Germaine. Ah! si mon père est dans Compiègne nous pouvons espérer.

— Il y est avec cinquante hommes à lui, appuyés par nos miliciens, par tous nos bourgeois, et nous n'avons à faire qu'à cent Anglais tout au plus.

— Mais sire Georges peut revenir, répliqua maître Joseph.

— Sire Georges trouvera la ville prise et les portes fermées.

— Tu l'entends, Marie, dit Germaine avec une joie qui jamais encore n'avait rayonné sur son beau visage, la ville est à notre père, la ville est au roi. Ah! maître Daniel, je vous en supplie, souffrez que l'on puisse voir ce qui se passe dehors. » Mais Daniel fut inexorable, et Marie se joignit à lui pour conjurer sa sœur d'attendre les nouvelles qu'on leur apporterait sans doute avant peu.

Il était clair que l'on se battait fort près de la maison, si près que Georgette, une ou deux

fois, soutint qu'elle entendait la voix de Richard. Mais le plus souvent le bruit était tel qu'il devenait même impossible de distinguer quel cri poussait les combattants. Enfin tout à coup la lutte parut avoir cessé. On n'entendit plus que le murmure confus produit par la foule, dont une partie passait sous les fenêtres et reprenait le chemin de l'hôtel-de-ville en criant : « Vive notre roi Charles VII ! »

« Ils sont morts ! ils sont tous morts ! dit Daniel, d'un air aussi triomphant que s'il en avait tué dix pour sa part, car on ne devait attaquer la tour qu'après avoir expédié ceux qui gardaient le château. Par Saturne ! voilà une affaire bien conduite ! » Et le petit homme arpentait la salle, les poings sur les hanches et la tête haute.

« Mais Richard ! Richard ! lui criaient Georgette et dame Marguerite.

— Richard se porte aussi bien que vous et moi, dit Daniel. Des gens étaient là, que j'avais chargés de venir me chercher s'il rece-

vait la plus légère égratignure; point de nouvelles, bonnes nouvelles, c'était mon mot d'ordre; et je vous réponds que j'avais du monde dans cette affaire. Si je n'ai pas marché moi-même, j'en ai fait marcher bien d'autres. »

Quand il eut assez respiré l'encens qu'il croyait devoir accorder à sa victoire, il consentit à raconter comment, depuis trois mois, Richard Paulet, sûr d'avoir établi solidement son pouvoir dans la ville, s'entendait avec sire Guillaume pour rendre Compiègne au roi. « Tout serait fait depuis longtemps, dit-il, si l'on n'avait pas eu la fatale idée de renforcer la garnison, si ce maudit Regnault de Flavy, que Dieu confonde...

— Regnault est notre plus proche parent, maître Daniel, dit Germaine avec douceur et en rougissant beaucoup.

— Je le sais, ma noble demoiselle, mais il n'en est pas moins l'ami du duc de Bourgogne, et par suite celui des Anglais. »

Germaine ne répondit qu'en poussant un

profond soupir, qui n'échappa point à Daniel, déjà surpris de l'avoir vu rougir à ce point au nom du jeune chevalier.

« Ce que je ne conçois pas dans tout ceci, dit dame Marguerite, c'est comment Richard vient de se battre pour Charles VII.

—Ah! ne l'accusez pas, répondit Germaine, quand il reprend des droits à l'estime de tous les bons Français. Il est toujours temps de rentrer dans le bon chemin.

—Croyez-vous donc qu'il l'ait jamais quitté, s'écria vivement Daniel, lorsque pendant trois ans il a versé son sang sur les champs de bataille, lorsqu'il n'a mis bas les armes qu'afin de devenir plus utile au parti du roi? Si la dernière conspiration de Paris n'eût pas échoué, Charles serait au Louvre et le devrait à Richard Paulet; mais des bavards et des lâches ont failli nous faire tous pendre, et ne pouvant plus avoir Paris, nous avons pris Compiègne.

—Oui, nous avons pris Compiègne, dit Ri-

chard qui entrait alors dans la salle suivi de messire Guillaume et de Louis de Flavy. Une fois encore j'ai vengé mon père, grâce à ces nobles chevaliers, ajouta-t-il en montrant les deux frères.

—Quand on se bat comme vous, mon brave, répliqua Louis en frappant sur l'épaule du jeune bourgeois, on n'a pas beaucoup besoin d'aide. Je n'ai jamais rien vu de pareil, continua-t-il en s'adressant à maître Joseph. Il ne nous en laissait pas un à tuer. »

Le sire de Flavy avait couru à sa chère Germaine ; il la pressait dans ses bras, tout couvert de sang qu'il était. Pour Marie, qui se tenait timidement à côté de sa sœur, il ne jeta pas un regard sur elle, même quand il crut devoir adresser quelques mots à dame Marguerite sur les soins qu'elle avait pris de ses filles.

« Tout mon désir est de leur continuer ces soins, monseigneur, répondit la bonne femme, tant qu'il leur plaira d'habiter notre maison.

—J'accepterai cette offre si Germaine y

consent, répliqua messire Guillaume. Dans l'espoir que notre coup de main réussirait, le roi m'a nommé gouverneur de Compiègne ; je vais loger au château avec mes gens d'armes ; deux jeunes filles seraient fort mal placées là, et je ne puis les laisser seules ni à Vertbois ni dans notre hôtel de Compiègne.

— Maintenant que je sais être sous le toit d'un ami, dit Germaine, il me sera doux d'y rester. » Ces mots adressés à celui qu'elle se reprochait d'avoir méconnu troublèrent extraordinairement Richard Paulet. Pour la première fois le regard de la jeune fille s'arrêtait sur lui sans ressentiment et même avec affection ; une vive rougeur couvrit les joues du jeune bourgeois, et Georgette devint pâle comme la mort.

Après quelques instants donnés au plaisir de se revoir tous, messire Guillaume et son frère retournèrent au château et sortirent, suivis de Richard, de maître Joseph et de Daniel.

La nuit était fort avancée, et dame Mar-

guerite ne tarda pas à conseiller aux deux sœurs d'aller prendre un repos dont elle-même sentait avoir besoin. Georgette, plus grave, plus triste encore que de coutume, n'avait pas ouvert la bouche durant le court entretien qui suivit le départ de Richard Paulet. « Allons, dit dame Marguerite en conduisant Germaine et Marie chez elles et de l'air d'indifférence que donnent des événements dont on a l'habitude, allons, nous dormirons cette nuit sous d'autres maîtres ; hier l'Anglais Henri VI, aujourd'hui Charles VII, et peut-être dans quelques jours...

— Ah! ne dites pas cela, ma chère dame, interrompit Germaine ; espérons que Compiègne restera à son véritable maître, et que toute la France suivra l'exemple de Compiègne. Ne voulez-vous pas, ajouta-t-elle en souriant, devenir aussi bonne Française que Richard est bon Français?

— Richard ! répliqua dame Marguerite d'un air satisfait ; vous l'appelez Richard, ma

noble demoiselle. Je suis bien charmée que la paix soit faite entre vous.

— J'ai bien des torts à réparer envers lui, répondit Germaine. Je ne me pardonnerai jamais de l'avoir aussi mal jugé, mais je veux qu'il me pardonne, qu'il nous aime.

— Il ne l'aime déjà que trop, » se dit tout bas Georgette; et comme on était alors à la porte de la chambre verte, dame Marguerite et la jeune fille laissèrent aux deux sœurs la liberté de reposer pour la première fois dans cette maison sans rien craindre du lendemain.

CHAPITRE XVI.

Non ; ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur.
On ne me verra point survivre à votre gloire
Si vous allez commettre une action si noire.

RACINE, *Britannicus.*

Jamais depuis longtemps Germaine n'avait joui d'un réveil aussi doux que celui qui succédait pour elle aux songes les plus heureux, car l'amour qu'elle portait à la France reposait en grande partie sur son amour pour Compiègne. Cette ville, qui depuis plusieurs siècles avait vu naître tous les siens, l'avait aussi vu naître ; ceux de ses ancêtres qui n'étaient point tombés sur un champ de bataille reposaient encore dans l'enceinte de

l'église des Cordeliers, et mille souvenirs de son enfance s'attachaient à ces murs, à ces monuments, et surtout à ces demeures bourgeoises ou populaires dont presque tous les habitants comptaient dans sa famille des bienfaiteurs et des soutiens. Avec quelle joie ne voyait-elle donc pas flotter le drapeau français, le drapeau de son roi, sur cette ville chérie! Avec quelle joie ne se disait-elle pas : Compiègne est délivrée des Anglais! Un autre intérêt bien vif d'ailleurs se liait à cette délivrance; chaque pas que faisait Charles pour reconquérir son royaume avançait le moment où le duc de Bourgogne signerait la paix avec son maître légitime, et c'était seulement alors qu'elle pouvait espérer le bonheur de revoir Regnault et de s'unir à lui pour toujours. Encouragée par ce premier succès, tout lui semblait possible, tout lui semblait prochain; elle entrevoyait avec ravissement le jour où les Flavy réunis et réconciliés renoueraient ces doux liens de

famille dont son union avec Regnault deviendrait le gage. Puis alors elle se retraçait mille détails chéris qui lui donnaient l'assurance de l'amour du jeune chevalier pour elle, ces discours, ces regards où se montrait tant de tendresse, le bonheur dont il semblait jouir près d'elle; et tout un avenir de félicité se déroulait à ses yeux, et faisait tressaillir son cœur d'espérance et de joie. . . .

Le changement survenu dans son âme influait sur toute sa personne; Marie ne se lassait point de la regarder, surprise et ravie de voir enfin le sourire animer ce charmant visage habituellement si grave et si mélancolique. Ne pouvant cacher le plaisir qu'elle en éprouvait, la petite finit par sauter au cou de sa sœur en s'écriant : « Mais, Germaine, je ne t'ai jamais vue si contente et si belle; » et Germaine l'embrassa sans répondre, craignant de mentir ou de se laisser deviner.

Tandis que les deux sœurs passaient ensemble les premières heures paisibles que le

sort enfin leur accordait, le sire de Flavy marquait son arrivée dans Compiègne par les rigueurs de toute espèce qu'il exerçait contre les habitants. La connaissance qu'il avait des familles et des individus que renfermait cette ville lui donnait les moyens d'assouvir sa cruauté habituelle, non-seulement sur ceux qui s'étaient prononcés en faveur des Anglais, mais encore sur une foule de malheureux à qui la peur avait arraché quelques-unes de ces démonstrations qu'on n'ose refuser à des vainqueurs. Dès le point du jour on s'était pressé de dresser un échafaud sur la place, où trois personnes avaient été pendues sans autre forme de procès, et déjà les cachots étaient pleins d'un grand nombre d'infortunés, hommes et femmes, qui devaient s'attendre au même sort; car la crainte d'attirer sur soi-même la colère du terrible sire Guillaume, jointe à l'inutilité de toutes démarches pour le fléchir, s'opposait à ce qu'aucune voix s'élevât pour demander grâce.

Quand Germaine et Marie descendirent dans la salle à l'heure du déjeuner, la consternation était peinte sur tous les visages; dame Marguerite elle-même avait perdu son air riant, Georgette se tenait tristement près d'elle, et Richard écoutait d'un air sombre le petit sorcier, qui lui contait comment plusieurs bourgeois de leurs amis venaient d'être arrachés à leurs familles et conduits en prison par les soldats. A la vue des deux sœurs un silence profond s'établit; mais à peine Richard les eut-il saluées que, prenant son écharpe, il dit à Daniel d'une voix étouffée : « Je vais le trouver, moi.—Par tous les saints, s'écria dame Marguerite en l'arrêtant, n'allez pas l'irriter aussi contre vous. Empêchez-le de sortir, je vous en supplie, ajouta-t-elle en s'adressant aux deux sœurs.

— Où donc voulez-vous aller? » dit Germaine qui se plaça devant la porte.

Richard ne répondit pas, mais fit quelques pas de plus.

« Il veut aller trouver messire Guillaume, répondit Daniel.

— Mon père! Et quel risque alors peut-il courir?

— Ces sortes d'affaires ne regardent que les hommes, dit Richard en faisant signe au petit sorcier de se taire, et ne doivent se traiter qu'entre hommes.

— A quoi bon tant de mystères? reprit Daniel; ne vaut-il pas mieux s'adresser à cette noble demoiselle, dont les prières pourraient arrêter le sang qui coule et retirer nos amis des cachots.

— Le sang! les cachots! s'écria Germaine, les Anglais sont-ils donc rentrés dans la ville?

— Non, répliqua le petit homme; mais les Français, les Français à qui nous avons ouvert nos portes, nous traitent tout aussi mal qu'eux. »

Germaine frémit et regarda Richard, qui lui confirma la vérité de ces paroles en lui contant ce qui se passait dans Compiègne.

Quand le jeune bourgeois en vint à dire que plusieurs de ses amis qu'il nomma venaient d'être arrêtés par ordre du sire de Flavy, l'indignation et la fureur altérèrent sa voix et ses lèvres pâlirent de colère; mais il ne se permit contre messire Guillaume aucun mot insultant. La présence de Germaine semblait contenir son ressentiment, au point de le concentrer au fond de son âme. « J'espère, dit-il en terminant, j'espère faire comprendre à notre gouverneur que nous avons cru n'ouvrir nos portes qu'à nos amis. »

Plus d'une fois pendant le discours de Richard Germaine avait pâli; quand il se tut, elle baissa son voile sur sa figure, et, lui tendant la main : « Voulez-vous me conduire au château? lui dit-elle. »

— Quoi! Germaine, s'écria Marie en l'arrêtant par le bras, songes-tu qu'il faut traverser la ville, qui est pleine d'hommes d'armes?

— Personne ne peut trouver étrange, répondit Germaine, que je traverse la ville pour

aller trouver mon père ; ce moment d'ailleurs n'est pas celui des convenances.

— Mais, reprit Marie avec effroi, si les habitants en veulent au gouverneur et qu'ils te reconnaissent pour sa fille !

— Malheur à celui qui lui manquerait de respect ! » s'écria Richard d'une voix terrible. Et les regards de tendresse et d'admiration qu'il attachait sur la noble fille attestaient qu'il ne craindrait pas de la protéger, fût-ce contre l'enfer.

« Laissez-la partir, laissez-la partir, dit Daniel ; elle seule peut obtenir merci pour une foule de malheureux qui attendent la mort. »

Germaine et son compagnon n'entendirent point ces dernières paroles ; tous deux déjà descendaient rapidement l'escalier, et sortaient de la maison.

Durant le trajet, Germaine put se convaincre par elle-même que la stupeur et l'effroi régnaient dans la ville. Bien loin que ce jour

parût être un jour de triomphe et de délivrance pour les malheureux habitants qui venaient de chasser les Anglais, le désespoir ou l'inquiétude se montrait sur les visages de tous les bourgeois qu'elle rencontra. De nombreux soldats parcouraient les rues ; car dans la nuit même un renfort de troupes royales, envoyé par le duc d'Alençon, était arrivé à sire Guillaume, ce qui rendait la garnison assez formidable pour contenir toute espèce de révolte et jusqu'au moindre murmure.

Les pensées de Germaine étaient trop pénibles, l'indignation de Richard était trop grande pour qu'ils pussent se confier ce qui se passait au fond de leur âme. Tous deux marchaient donc en silence et très vite, lorsque Paulet, apercevant à plusieurs portes des soldats placés en sentinelle, dit enfin avec un accent qu'étouffait la colère : « Une ville prise d'assaut n'est pas mieux gardée ; elle est mieux traitée, peut-être !

— Au nom du ciel ! reposez-vous de tout

sur moi, dit Germaine; croyez que je vous comprends et que je souffre aussi, que je souffre beaucoup. »

Le voile transparent que portait la belle fille permettait de voir qu'en effet une pâleur mortelle couvrait son visage. Richard, ayant osé la regarder tandis qu'elle parlait ainsi, sentit aussitôt sa fureur se calmer pour faire place à des sentiments tout contraires, en sorte qu'il répondit du ton le plus doux à la douce voix qu'il venait d'entendre : « J'obéirai à tous vos ordres, à tous. »

Il ne put ajouter un mot de plus; car ils arrivaient alors devant l'abbaye de Saint-Corneille, où se passait une scène de désolation. Une femme, entourée de quelques bourgeois et de quelques gens du peuple, se tordait les bras, en poussant des cris de désespoir. « Les soldats viennent d'emmener mon fils! criait-elle en sanglotant; faites-moi rendre mon fils! faites-moi rendre mon fils! »

Germaine quitta tout à coup le bras de son

compagnon et s'approcha de la malheureuse mère. « Comment vous nommez-vous? lui dit-elle, et de quoi votre fils est-il accusé?

— De quoi voulez-vous qu'ils l'accusent? s'écria la femme avec courroux; maître Paulet, j'espère, peut vous dire que Marcel Péroud est un des plus honnêtes garçons de la ville.

— Et l'un de ceux qui ont ouvert hier soir la porte de Pierrefond au sire de Flavy, dit Richard vivement.

— Je ne vous questionne, ma pauvre femme, reprit Germaine, que dans l'intention de vous être utile, soyez-en bien sûre. » En prononçant ces mots elle leva son voile pour montrer à l'infortunée un visage d'ami et des regards de compassion.

« Répondez, mère Brigitte, dit un vieux bourgeois; la dame qui vous parle est une des filles du gouverneur, elle peut tout pour vous.

— Oui, oui, s'écrièrent différentes voix, c'est la demoiselle Germaine, c'est une dame

de Flavy. » Et tel était le respect que, depuis des siècles, les habitants de Compiègne portaient à ce nom que, chacun s'éloignant d'un pas ou deux, la foule forma un cercle étroit au milieu duquel se trouvaient placés Germaine, la mère Brigitte et Richard.

« Ah! s'il est vrai que vous puissiez me rendre mon fils, disait en pleurant la pauvre femme que Germaine, avec beaucoup de peine, empêchait de se jeter à genoux devant elle, si vous le pouvez, au nom de tous les saints, ayez pitié de moi!

— Il vous sera rendu, n'en doutez pas, répondit Germaine ; mon père est sans doute trompé par un faux rapport...

— Il n'y a pas de rapport, ma bonne demoiselle; ils n'ont, ma foi! pas pris le temps de faire un rapport.

— Dites donc comment cela s'est fait, interrompit Richard, qui voyait avec peine le temps s'écouler.

— Hélas! sainte Vierge! reprit-elle d'une

voix étouffée par des larmes, nous étions, mon fils et moi, sur la porte de ma boutique, cette petite boutique d'images et de chapelets que vous voyez d'ici, ma belle demoiselle, quand le malheur a fait passer par ici des soldats qui emmenaient Louis Bérard, qu'on venait d'arrêter. Alors Marcel a dit... Marcel a dit...

— Qu'a-t-il dit? demanda Germaine avec douceur.

— Il a dit : « Autant valait-il garder les Anglais. » Ah! je sais bien qu'il a eu tort! s'écria la malheureuse mère en faisant de nouveaux efforts pour se jeter aux pieds de sa protectrice, lui qui est si bon Français! qui donnerait son sang pour le roi! mais la jeunesse... la colère...

— Il suffit, dit Germaine en reprenant le bras de Richard pour gagner le château; suivez-moi, ma bonne femme, votre fils aura sa liberté.

— Et les autres! et les autres! ceux qui n'ont rien fait, qui n'ont rien dit! s'écrièrent

aussitôt cent voix suppliantes : Robert Ferou ! Guinard ! Potin ! » Vingt noms alors sortirent de la bouche des assistants.

« Aussi, aussi, répondit Germaine qui se remit en marche.

—S'il est encore temps,» dit Richard à voix basse.

Germaine serra le bras du jeune bourgeois en frémissant et pressa le pas. On apercevait déjà les tours de la demeure royale. La foule qui suivait la noble fille à quelque distance, en la comblant de bénédictions, s'augmentait sans cesse de tous les citoyens qui se rencontraient sur la route, et ce rassemblement était devenu fort nombreux lorsqu'on approcha de la troupe qui gardait le pont-levis.

« Arrêtez-vous ici, mes amis, dit Germaine en se tournant vers ceux qui marchaient derrière elle ; attendez mon retour, j'espère vous rapporter de bonnes nouvelles.

— Et surtout, ajouta Richard, n'appro-

chez pas des soldats, éloignez-vous s'ils vous l'ordonnent; enfin ne comptez que sur cet ange que le ciel vous envoie. »

Tous deux alors s'approchèrent des fossés, et Germaine demanda l'officier qui commandait le poste. Le hasard voulut que celui-ci fût un de ses hommes d'armes en qui le sire de Flavy avait le plus de confiance, en sorte qu'il l'avait chargé peu de mois auparavant d'un message pour sa fille. La figure de Germaine n'étant pas de celles que l'on oublie, cet homme la reconnut aussitôt et s'empressa de la conduire avec Richard à l'appartement qu'occupait sire Guillaume.

Prêt à se trouver en face de celui dont le manque de foi et la cruauté excitaient à un si haut point son ressentiment, le jeune bourgeois ne pouvait parvenir à surmonter la colère qui s'emparait de son âme. Quel que fût l'effort qu'il se faisait pour paraître calme, la pâleur de son front, les éclairs qui sortaient de ses yeux et le mouvement involon-

taire de ses lèvres décolorées trahissaient la plus vive émotion. Germaine, ayant jeté un regard sur lui comme ils arrivaient dans une grande salle occupée par plusieurs hommes d'armes, et qui précédait celle où se tenait le gouverneur, lui dit tout bas : « Je pense qu'il vaut mieux que je parle seule à mon père et que vous m'attendiez ici ? »

Richard ne répondit à ces paroles que par une inclination, en signe d'acquiescement, et Germaine suivit son guide.

Le sire de Flavy, assis près d'une table, s'occupait alors de dicter une lettre à un clerc ; à la vue de sa fille il se leva vivement, courut à elle, et, d'un air où se peignaient la surprise et l'inquiétude, il lui demanda quel motif l'amenait près de lui. « Permettez que je vous parle sans témoins, je vous prie, mon père, » répondit-elle ; et sur un geste de messire Guillaume, le clerc et l'homme d'armes quittèrent la chambre.

« Qu'est-ce, Germaine, qu'est-ce ? dit le

sire de Flavy dès qu'ils furent seuls ; qu'est-il arrivé, mon enfant?» Puis approchant un siége à sa fille, il s'assit près d'elle. « Par le ciel ! continua-t-il, malheur à ceux dont tu pourrais avoir à te plaindre !

— Bien loin d'avoir à me plaindre des habitants de Compiègne, dit Germaine, je viens vous supplier de faire cesser leurs plaintes.

— Comment ! et de quoi diable se plaignent-ils ?

— Ignorez-vous donc que vos soldats parcourent les maisons pour en arracher les citoyens, qu'ils jettent dans des cachots, et que ce matin trois malheureux ont péri de la main du bourreau ?

— Quelles balivernes viennent-ils te conter ! dit le sire de Flavy d'un air d'indifférence; et pourquoi ces vilains, chez lesquels je me repens déjà de t'avoir laissée, osent-ils troubler ta paix et t'étourdir les oreilles en te parlant de quelques misérables que j'ai fait châtier comme ils le méritaient ?

— Quels crimes ont-ils donc commis?

— N'ont-ils pas vécu quatre ans sous les Anglais sans faire mine de résistance? Ils les servaient mieux qu'ils ne nous ont jamais servis.

— Et moi, moi, s'écria Germaine, la force ne m'a-t-elle pas contrainte à vivre comme eux sous les Anglais? Que pouvaient de pauvres bourgeois désarmés contre des hommes de guerre? Mais je les ai vus alors, mon père; tous gémissaient du joug qu'il leur fallait porter, tous regrettaient leur roi. La fidélité des gens de Compiègne ne peut se mettre en doute; vous en avez reçu des gages trop certains.

— Et quels gages?

— Les clefs de leur ville dont ils venaient de chasser l'étranger.

— Que tu connais peu ces bourgeois et ce menu peuple, Germaine, dit messire Guillaume souriant avec mépris, si tu t'assures de leur foi sur un caprice qui les fait agir de telle ou telle façon. Leurs têtes sont autant de girouettes qui tournent à tous les vents. Ils

criaient vive Henri VI aussi haut qu'ils crieront vive Charles VII dans deux jours, quand le roi va venir.

— Le roi vient! dit Germaine; et pensez-vous qu'il approuve une sévérité...

— Je pense, interrompit messire Guillaume avec hauteur, qu'il ne balancera pas à juger comme il doit le faire les clameurs d'une poignée de canaille et la conduite de son plus utile serviteur.

— Mais l'on s'accorde à dire que Charles est bon, affable, populaire.

— Et sa bonté pour le peuple lui réussit à merveille! dit le sire de Flavy d'un air moqueur.

— Croyez qu'elle fait sa force, répondit Germaine; on l'aime, on le désire, chacun sait qu'il n'est jamais entré dans une ville que le pardon à la main.

— C'est pour cela qu'il en ressort huit jours après, répliqua messire Guillaume. Mon système à moi est tout différent, et je m'étais

juré de ne point rentrer dans Compiègne sans faire des exemples. Tant pis pour ceux des habitants qui paieront pour tous les autres!

— Quoi! s'écria Germaine en pâlissant d'horreur, les prenez-vous, les frappez-vous au hasard? Ne cherche-t-on pas des coupables, mais seulement des victimes?» En disant ces mots, Germaine, qui était assise près de son père, recula son siége par un mouvement dont elle ne fut pas maîtresse.

L'âme endurcie de messire Guillaume n'était accessible qu'à une seule crainte, celle de perdre l'affection de sa fille; aussi, connaissant les sentiments du noble et généreux cœur qu'il tenait à conserver, avait-il toujours eu grand soin de dissimuler toute la cruauté du sien. Quand un malheureux hasard instruisait Germaine de l'indifférence avec laquelle il versait le sang de ses semblables, ne pouvant douter du mauvais effet que devait produire cette découverte, il maudissait intérieurement la famille Paulet et vouait à tous

les supplices ceux des habitants de Compiègne qu'il tenait dans les fers; mais il n'en crut pas moins devoir s'excuser aux yeux de celle dont il ne pouvait supporter l'indifférence ou le dédain, en disant que tous ceux qu'on venait d'arrêter étaient plus au moins coupables pour avoir refusé leur secours à la garnison de la ville quand Robert de Saveuse et les Anglais l'avaient reprise.

« Et comment ces malheureux pouvaient-ils tenter la résistance contre des forces aussi considérables ? N'était-ce pas attirer dans leurs murs le massacre et le pillage ?

— Et nous, s'écria messire Guillaume, dévoilant à son insu ses atroces pensées, qu'avons-nous besoin de nourrir dans notre ville une foule de poltrons sur lesquels il serait impossible de compter si l'ennemi se présentait ? »

Germaine attacha sur lui ses grands yeux noirs d'une telle manière que le terrible homme baissa les siens. « Ce sont donc les

murs de Compiègne, que vous voulez rendre au roi? dit-elle, et vous oubliez que ces malheureux habitants, obligés de céder au nombre, n'en ont pas moins attendu la première occasion favorable pour vous appeler, pour vous ouvrir leurs portes? Vous les accusez, vous les punissez, vous! vous! et c'est hier qu'ils ont chassé les Anglais! »

Il y avait dans l'accent de Germaine, en prononçant ces derniers mots, une telle expression de reproches et de blâme que le sire de Flavy se vit à jamais perdu dans l'esprit de sa noble fille s'il n'accordait rien à ses prières. « Eh bien! dit-il, je te donne la grâce de douze d'entre eux; tu peux les désigner à ton gré.

— Non, non! s'écria Germaine; vous ne ferez pas le bien à demi; il faut que ma joie soit entière, il faut que j'obtienne justice pour les innocents et grâce pour les coupables.

— Tu veux donc que l'impunité encourage ces canailles à nous trahir de nouveau?

— Je veux, répondit Germaine avec chaleur, que votre renommée reste pure, que vous ne me condamniez pas à l'affreuse douleur d'entendre accuser mon père de cruauté, de perfidie. Tous vous ont appelé comme un ami, comme un protecteur, tous combattaient cette nuit à vos côtés; qu'ils soient tous libres. Je vous en supplie au nom de votre honneur, au nom de votre tendresse pour moi, mon père! » Et Germaine, qui en parlant ainsi serrait vivement la main du sire de Flavy dans les siennes, finit par la porter à ses lèvres, ce qu'elle n'aurait pu faire quelques minutes plus tôt.

Messire Guillaume, ne pouvant se décider à céder, s'efforçait en vain de résister au pouvoir qu'exerçait une jeune fille sur son cœur de fer; mais Germaine ne répondait plus aux objections qu'il faisait encore; elle avait mis un genou en terre, et, les mains jointes, elle attachait sur lui ses yeux remplis de larmes. « Lève-toi, lève-toi, dit-il enfin, et que tous

ces pourceaux retournent dans leur auge ; ils ne peuvent que nuire à la garde de Compiègne. Mais qu'importe, ajouta-t-il en l'embrassant, je n'ai jamais rien su te refuser.

— Vous allez me remettre l'ordre de leur liberté, dit Germaine, dont la confiance en son père venait de s'ébranler cruellement.

— Je vais le donner devant toi. » Et le sire de Flavy fit aussitôt entrer un des officiers qui se tenaient dans la chambre voisine. « Que tous les habitants de Compiègne que l'on a arrêtés depuis hier, lui dit-il, retournent chez eux, et qu'on les laisse en paix.

— Tous ? dit l'homme d'armes d'un air surpris ; car pour la première fois de sa vie le sire de Flavy faisait grâce.

— Tous, tous ! messire, dit Germaine aussitôt ; n'avez-vous donc pas entendu mon père ? »

Quel que fût son regret de ne pouvoir au moins frapper une partie de ses victimes, messire Guillaume fit un signe de tête affir-

matif, et l'officier sortit pour exécuter son ordre. Alors Germaine s'approcha de lui; son beau visage avait repris ses couleurs habituelles. « Que tous les saints vous bénissent, mon père, lui dit-elle, pour n'avoir point repoussé la prière de votre enfant! je paierais ce moment de ma vie.

— Tu es bien femme! répondit messire Guillaume en lui donnant un petit coup sur la joue, et si l'on était aussi faible avec tes pareilles que je le suis avec toi, nos derniers neveux ne verraient pas la fin de la guerre que nous faisons.

— Croyez bien plutôt, reprit vivement Germaine, que la barbarie, la cruauté de tous les partis qui se disputent la France éternisent nos malheurs. Le peuple, le peuple tout entier se rangerait bientôt sous la bannière de celui qui le traiterait humainement. »

Messire Guillaume, pour qui le mot humanité était un mot vide de sens, mit fin à

cette discussion en demandant à sa fille si elle était satisfaite ou non de son séjour chez les Paulet, et Germaine saisit cette occasion pour assurer à cette honnête famille, sinon la reconnaissance, au moins la protection de celui qui pouvait tout dans Compiègne. Avec un autre homme que le sire de Flavy, ce que Richard avait fait jusqu'alors pour le parti royal devait acquérir au brave jeune homme la bienveillance d'un chef de ce parti; mais Germaine, à sa grande douleur, ne voyait plus son père avec les mêmes yeux. Tout en se défendant de réfléchir à ce qui venait de se passer, dans la crainte d'avoir à juger trop sévèrement l'auteur de ses jours, elle ne retrouvait dans son cœur ni l'estime ni la confiance qu'elle avait eues jusqu'à ce jour pour messire Guillaume, et lorsqu'elle le quitta pour retourner chez les bons bourgeois, elle éprouva plutôt un soulagement qu'un regret.

Le sire de Flavy la conduisit lui-même à Paulet, dont elle avait dit s'être fait accom-

pagner jusqu'au château. Il se montra pour l'hôte de sa fille aussi gracieux qu'il pouvait l'être ; mais Richard ne put répondre à cet accueil que par une froideur glaciale, laissant messire Guillaume attribuer au respect ou à l'embarras l'effet de son trop juste ressentiment.

CHAPITRE XVII.

Jamais de deux beaux yeux le charme en un moment
N'a, sans vouloir agir, agi plus puissamment,
Ni jamais dans un cœur l'amour ne prit naissance
Avec tant d'ascendant et si peu d'espérance.

PIRON, *Gustave Wasa*.

« Ainsi donc, disait Daniel à Richard, se trouvant le lendemain seul avec lui, les voilà tous en liberté, et un mot de cette belle fille a suffi.

— Cela t'étonne! répondit le jeune bourgeois en levant les yeux au ciel.

— Je sais très bien que cela ne t'étonne pas, toi; aussi voudrais-je que tous les Flavy, mâles et femelles, fussent bien loin de Compiègne. »

Richard rougit ; le secret qu'il croyait enseveli dans son cœur n'en était plus un pour Daniel. Mais Daniel n'était-il pas un autre lui-même ? Sûr du dévouement et de la discrétion de celui qui l'avait deviné, il ne put se forcer à dissimuler avec un tel ami, et ne répondit point.

« Certes, reprit le petit sorcier d'un ton d'humeur, je maudis maintenant notre entreprise, qui t'a fait connaître ces chevaliers, et surtout ces nobles dames, et si j'avais pu prévoir ce qui t'arrive...

— Tu ne m'aurais point aidé à chasser les Anglais ? dit Richard en souriant.

— Non, par le Ciel ! répondit Daniel.

— Eh bien ! ami, console-toi ; il y a maintenant trois mois que j'ai vu Germaine de Flavy pour la première fois, et qu'il n'est plus temps de détacher ma vie de son souvenir.

— Trois mois ! s'écria Daniel, fort surpris que cette circonstance eût échappé au soin avec lequel il surveillait, ou pour mieux dire

il espionnait ce qui se passait autour de lui.

— Oui, reprit Richard. Un matin que je m'étais rendu chez le vénérable abbé de Saint-Corneille, en ma qualité de notable, pour je ne sais quelle affaire, j'allais frapper à la porte de l'abbaye, lorsqu'il en sortit une femme, accompagnée par maître Joseph, et que le digne abbé reconduisait lui-même. Je me rangeai de côté pour les laisser passer; ils s'arrêtèrent quelques instants, et cette femme n'ayant pas encore baissé son voile, je la vis. »

Le jeune bourgeois cessa de parler, tant avait été vive, sans doute, l'impression qui se retraçait à sa mémoire.

« C'était Germaine de Flavy? demanda Daniel.

— C'était Germaine de Flavy, répondit Richard. Elle venait prier le vénérable abbé d'intercéder auprès des Anglais en faveur de quelques malheureux de Vertbois. Daniel, il ne suffisait pas, pour me rendre fou, qu'elle

eût la beauté des anges, il fallait qu'elle en eût la bonté !

— Mais, par saint Antoine ! comment ne te disais-tu pas que tu ne devais jamais la revoir et qu'il fallait l'oublier? On étouffe ces choses-là tout de suite.

— L'oublier ! s'écria Paulet, quand je ne voulais vivre au contraire que pour me rappeler cet être ravissant, cet être céleste qui venait de m'apparaître ! Depuis que j'étais sorti de l'enfance, je n'avais connu que des sentiments de vengeance et de haine ; je connaissais enfin un sentiment d'amour ! je me retraçais avec délice la noble et douce figure que j'avais vu sourire une fois. Dans la solitude, dans la foule, Germaine de Flavy était toujours là, près de moi ; mes yeux la revoyaient toujours, ma bouche prononçait tout bas son nom. Le désir de venger mon père se mêlait alors à celui d'agir, de combattre pour un parti qui était le sien. Enfin je t'avouerai tout, ami, quoique je doive en rougir ; quand nos projets

ont été mûrs et que j'ai vu approcher l'instant de rendre Compiègne au roi Charles, si je vous ai fait appeler le sire de Flavy de préférence à tout autre capitaine pour lui remettre la ville, c'était dans un vague espoir de me rapprocher d'elle.

— Ainsi nous devons à ton bel amour la présence de ce loup enragé dans nos murs? dit le petit sorcier.

— Écoute, répondit Richard; on m'avait souvent peint messire Guillaume comme un homme dur et sévère, mais toujours comme un homme d'honneur.

— Et ne t'ai-je pas dit que j'avais appris de Charlot qu'il avait assassiné son père?

— Il n'était plus temps alors de rejeter son appui; l'instant d'agir approchait.

— Fort bien; mais tu conviendras que c'est acheter cher la jouissance de loger sa fille.

— Ah! que ne l'ai-je plutôt payée de tout mon sang, cette jouissance que j'étais si loin

d'espérer! Ce n'était pas alors la payer trop cher.

— Insensé! qui ne vois pas que tu t'enfonces de plus en plus dans un chemin qui doit te conduire à ta perte!

— Et pourtant, Daniel, mon bon Daniel, répondit Richard, je ne jouis de la vie, je ne connais le bonheur que depuis trois jours.

— Parce que tu rêves, parce que tu dors sur le penchant d'un abîme. Quelle espérance as-tu?

— Aucune.

— Cela prouve au moins que tu n'es pas encore tout-à-fait fou.

— Je la vois, elle me parle, elle me parle, Daniel! c'est assez. Quelques mois, quelques semaines de ce bonheur-là, et puis mourir, je ne me plaindrai pas.

— Mourir! autre sottise! et cette pauvre Georgette mourra donc aussi?

— Georgette! dit Richard d'un air surpris,

Georgette n'a jamais été pour moi qu'une parente que j'aime comme ma sœur.

— Hum! hum! il était clair cependant que tu la trouvais bien gentille, et je ne serais pas surpris qu'elle crût voir en toi plutôt un mari qu'un frère.

— Me préserve le ciel d'un pareil malheur! s'écria Richard, car jamais je ne me marierai.»

Pour la première fois de sa vie Daniel se trouvait exercer une sorte de supériorité sur son ami Richard, supériorité que lui donnait nécessairement le sang-froid et la raison qu'il opposait au délire de l'amour. Soit qu'il se plût à jouir de l'avantage momentané qui résultait pour lui des deux positions, soit qu'il espérât combattre victorieusement une faiblesse qu'il maudissait, il crut devoir reprendre la parole et frapper de grands coups s'il était nécessaire.

« Richard, dit-il avec un air de gravité qu'il n'avait jamais pris dans ses conversations les plus sérieuses avec le jeune bourgeois, tu sais

que tu n'as pas un meilleur ami que moi; que si tu me disais : « Suis-moi, Daniel, je vais au bout du monde, je te suivrais. »

Richard pour toute réponse lui serra la main avec force.

« Eh bien! ne repousse donc pas mes conseils et réponds-moi; je ne sache pas qu'il soit jamais arrivé en France que la fille d'un seigneur, soit devenue la femme d'un homme de notre classe?

— Aussi ne suis-je pas assez insensé pour me créer une pareille chimère, répondit Richard avec un triste sourire.

— Aujourd'hui tu dis peut-être vrai, reprit le petit sorcier; le bonheur actuel te suffit, mais bientôt il ne te suffira plus; car l'amour ne se contente pas du *statu quo*, il faut qu'il recule ou qu'il avance. Grâce au ciel, je n'ai jamais rien eu à démêler avec lui, mais je l'ai beaucoup observé dans les autres et je veux que tu profites de mes observations. Tu crois être bien sûr que tu pourras toujours te taire,

que Germaine de Flavy ne saura jamais que tu l'aimes?...

—J'aurais plutôt le courage, s'écria Richard, d'affronter une légion de diables que celui de faire à cet ange un pareil aveu.

— Eh bien ! tu te trompes ; tu parleras, Richard, tu parleras ; alors bienheureux si malgré ton généreux caractère, ta bravoure, tant de belles qualités qui te distinguent des autres jeunes hommes, tu n'essuies que les railleries de la noble famille, et si tu ne restes pas en butte à leurs persécutions.

— Je ne les crains point, dit Richard en relevant fièrement la tête. Depuis le jour où j'ai pu me servir d'une arme, je me bats comme eux, je me bats pour eux, et mon sang a coulé aussi souvent que celui de ces chevaliers.

— Il est vrai, mais ta bonne épée ne te mettra pas à l'abri du dédain, des mépris, des insultes et du désespoir. »

Daniel se tut ; les derniers mots dont il ve-

nait de se servir avaient blessé l'orgueil du jeune bourgeois au point que lui aussi garda le silence pendant quelques instants. Puis, attachant ses regards d'un air résolu sur le petit sorcier : « Tu devrais assez me connaître, dit-il, pour savoir que je puis me taire.

— Un homme amoureux devient un autre homme, ami ; répond-on de sa raison quand on a la fièvre chaude ? Tu parleras, te dis-je, et moi, Daniel, j'aurai la douleur de voir la fleur de notre bourgeoisie, le fier, le noble Richard devenir la risée des deux nobles filles et de Regnault de Flavy.

— Regnault de Flavy ! dit Richard qu'un instinct de jalousie fit pâlir. Pourquoi le nommer plutôt qu'un autre ?

— Parce qu'il passait sa vie à Vertbois pendant son séjour ici, parce qu'on ne peut parler de lui devant la belle Germaine sans la faire rougir comme une cerise, enfin parce que certaines gens savent dans la ville qu'ils ont été fiancés dès leur naissance. »

Chacune de ces paroles perçait d'outre en outre le cœur du malheureux Richard; les yeux attachés sur Daniel, la bouche ouverte, il semblait recevoir le coup mortel, tant ses membres étaient immobiles et ses joues décolorées. Daniel s'était tû depuis longtemps, qu'il écoutait encore comme s'il n'eût pas assez souffert; enfin un long soupir sortit de sa poitrine étouffée. « Daniel, dit-il à voix basse, nous venons d'en parler pour la dernière fois. » Le petit sorcier un peu interdit se disposait à lui répondre; il avait quitté la chambre.

Daniel essuya ses yeux humides, rêva quelques instants d'un air soucieux; puis, secouant la tête : « Aux grands maux les grands remèdes, » se dit-il tout haut, et il alla rejoindre sa protégée Georgette et dame Marguerite.

CHAPITRE XVIII.

Je connais bien le peuple et ses illusions.
Il est des temps d'opprobre où, pour les nations,
Il faut un souverain entouré de prestiges,
Qui d'un courage ardent réveille les prodiges.

BRIFAUT, *Poésies diverses*.

En dépit de l'étude constante que le petit sorcier se mit à faire des paroles, des regards, des gestes du jeune bourgeois en présence de Germaine, il lui fut impossible de savoir ce qui se passait dans l'âme qu'il avait déchirée avec tout le courage d'un habile chirurgien qui veut guérir son malade. Richard nemettait aucune différence dans le respect qu'il témoignait aux deux sœurs, dans les soins qu'il avait pour elles. Ses yeux ne se portaient point

plus souvent sur Germaine que sur Marie. Seulement, s'il arrivait que la première lui adressât la parole à table inopinément, une légère rougeur colorait parfois son visage. Mais cet effet subit était si fugitif qu'il fallait toute la perspicacité de Daniel pour l'apercevoir et pour s'en inquiéter. Du reste, quoique ses manières avec Georgette fussent restées celles d'un frère avec sa sœur, il s'y mêlait beaucoup plus de gravité ; on ne le voyait plus plaisanter avec la jeune fille, ainsi qu'il avait fait jusqu'alors. Cette différence était si marquée que Daniel se repentait beaucoup de n'avoir pas gardé le silence à cet égard, surtout lorsqu'il voyait Georgette se mettre à table avec les yeux rouges et pousser de profonds soupirs tant que durait le repas.

Le sire de Flavy ne pouvait donner que très peu d'instants à sa fille. Occupé du soin de mettre Compiègne en bon état de défense, il déployait une activité fatale à ceux qui n'exécutaient point ses ordres avec assez de zèle et

de promptitude. La plus légère faute était punie avec une sévérité qui dépassait toutes les bornes; mais là s'arrêtait, dans la ville, la tyrannie de messire Guillaume, tant la crainte de chagriner Germaine maîtrisait ce caractère féroce, et c'était hors des murs, dans les excursions qu'il faisait fréquemment, que cet homme sanguinaire allait exercer son brigandage et son penchant à la cruauté.

Le sire de Flavy n'arrivait pas chez Paulet sans que chacun aussitôt ne levât le siége pour le laisser seul avec sa fille ; car, à l'exception de Richard, que sa présence n'intimidait point, tous les habitants de la maison, et Marie surtout, éprouvaient à sa vue un sentiment de crainte que jamais un sourire, un regard de bonté ne venait détruire.

Ses conversations avec Germaine roulaient habituellement sur les nouvelles qu'il recevait du roi, dont les succès allaient toujours croissant, et que l'on attendait d'un moment à l'autre à Compiègne. L'arrivée de ce monar-

que, en effet, vint bientôt mettre le comble à la joie que les habitants ressentaient de leur délivrance. Ce qu'ils avaient souffert sous le joug des Anglais leur faisait bénir comme le plus grand bienfait du ciel le retour de leur prince. Dès le matin toutes les maisons étaient pavoisées, les rues jonchées de fleurs et de feuillage, et les notables partis pour aller attendre Charles aux portes de la ville dont Richard était chargé de lui présenter les clefs.

« C'est bien le moins, disait Daniel à dame Marguerite, que ce soit votre neveu qui les donne, après les avoir tirées si bravement de la poche des Anglais.

— Je pense bien que le roi lui parlera, répondit-elle en relevant fièrement la tête.

— N'en doutez pas, dit maître Joseph dont ce moment réveillait les plus chers souvenirs. Tout courroucé qu'était son père Charles VI contre les habitants de Compiègne lorsqu'il vint en 1414, il reçut le majeur et les échevins qui administraient alors, non-seulement

sans colère, mais avec une bienveillance qui nous rassura beaucoup. Et j'étais à peine descendu de la chaire, où je venais d'avoir l'honneur de prêcher devant lui, qu'il me fit appeler et me parla de mon sermon dans les termes les plus flatteurs.

— Vous avez prêché devant le roi Charles VI, maître Joseph? et sur quel sujet avez-vous parlé, je vous prie? demanda dame Marguerite, qui ne pouvait faire une question plus agréable au bon prêtre.

— Sur le sujet qui occupait tous les esprits, répondit maître Joseph; j'avais pris pour texte....

— *Auditam fac mihi manè misericordiam tuam,* » interrompit le petit sorcier que sa mémoire ne trahissait jamais lorsqu'il s'agissait de faire une malice.

Dans la simplicité de son cœur, maître Joseph le remercia par un sourire de cette heureuse citation. Elle encourageait l'ancien prédicateur à entamer son exorde, que dame

Marguerite écouta avec la plus grande admiration, tandis que Daniel souriait assez ironiquement.

« Vous savez sans doute tout le sermon par cœur ? demanda-t-il d'un air malin dans un moment où le bon prêtre reprenait haleine.

—Il est naturel, dit Germaine très gravement, que l'on se souvienne des paroles que Dieu nous inspirait pour le salut de nos semblables. »

Il était assez difficile de déconcerter Daniel, habitué à reconnaître sa supériorité sur la plupart des gens avec lesquels il vivait ; toutefois la leçon que lui donnait Germaine ne fut point perdue ; mais il ne s'excusa que par un regard adressé à la belle fille, attendu que maître Joseph ne se doutait point du tout qu'on l'eût persifflé. « Elle est douée d'un sentiment de bonté angélique, se dit le petit sorcier ; car je gagerais ma tête qu'elle a entendu vingt fois ce sermon ; » et plus que jamais il trembla pour son cher Richard.

Maître Joseph en était arrivé à sa péroraison lorsque les cris de Noël ! qui se firent entendre de toutes parts, annoncèrent l'approche du roi. Chacun aussitôt courut aux fenêtres pour voir passer le cortége, et pour joindre ses acclamations à celles qui fendaient les airs.

Charles, monté sur un superbe palefroi, marchait le premier, ayant à sa droite cette fille miraculeuse dont la venue avait ranimé l'espoir de l'armée française, dont la seule présence encourageait les chefs comme les soldats et faisait trembler les Anglais ; simple bergère que l'on croyait envoyée de Dieu pour sauver la France et pour chasser l'étranger. Vêtue de l'habit des chevaliers, portant son étendard de couleur blanche, semé de fleurs de lys et sur lequel était écrit *Jésus, Maria*, Jeanne, si courageuse, si terrible dans les combats, s'avançait d'un air modeste à côté de son roi. Les bénédictions dont le peuple la comblait à haute voix n'enflaient point son orgueil ; car Jeanne,

pensant accomplir une mission divine, ne voyait en elle que l'instrument du ciel, et cette croyance si profondément empreinte dans son esprit contribuait à fortifier la croyance générale mieux que n'aurait pu le faire l'habileté la plus consommée.

Le roi, qui n'avait pas encore trente ans, était bien fait et d'une figure agréable. Son air affable et doux rappelait au peuple ce bon Charles VI, que la France avait pleuré, tout insensé qu'il était devenu, et les manières civiles et bienveillantes qu'il conserva toujours avec les grands lui gagnaient le cœur des célèbres capitaines dont le bras lui restait fidèle, en dépit de sa mauvaise fortune. Il fallait que ce prince fût doué de qualités aimables, attachantes, pour que tant de braves serviteurs, qui depuis sept ans versaient leur sang pour sa cause avec tant de désintéressement, pussent lui pardonner l'espèce de nonchalance qu'il avait mise jusqu'alors à reconquérir son royaume; faible, indécis,

adonné aux plaisirs, livré à la volonté des favoris qui se succédaient près de lui, sa vaillance, quoique reconnue de tous, avait rarement secondé la vaillance de ses partisans. Ce n'était que depuis l'époque où commence cette histoire que ce prince, tiré de son apathie par les conseils et les discours de la belle Agnès Sorel, avait renoncé aux délices de sa petite cour et s'était résolu enfin à tout entreprendre pour arracher sa couronne à l'Anglais. Depuis lors aussi non-seulement le dévouement de ses amis avait redoublé, mais on avait vu les gentilshommes français arriver de toutes les parties du royaume pour se ranger sous sa bannière. Ceux qui n'avaient point le moyen de s'équiper venaient comme coutilliers, comme simples archers, montés sur de petits chevaux. Partout sur la route de Reims à Crespy les portes des villes, des châteaux s'étaient ouvertes devant lui, et il entrait dans Compiègne entouré de l'élite des chevaliers de France, et suivi d'une armée assez

forte pour que l'on pût penser à marcher sur Paris.

Derrière Dunois, la Trimouille, Xaintrailles et beaucoup d'autres seigneurs, on distinguait les notables de la ville, qui suivaient à pied cette brillante cavalcade. Richard Paulet se faisait si bien remarquer au milieu de ses collègues par la noblesse de sa taille et de son visage, que dame Marguerite dit à sa nièce d'un air fier : « Sais-tu qu'il ne manque à ton cousin qu'un cheval pour qu'il tienne sa place à merveille parmi tous ces chevaliers !

— J'aime bien mieux que le cheval manque, que Richard soit un bourgeois, lui répondit tout bas Georgette.

— Peut-être as-tu raison, reprit dame Marguerite sans deviner la pensée de la jeune fille ; qui sait combien de ces seigneurs ne seront plus en vie dans un mois s'ils vont essayer de prendre Paris ? »

Dans ce moment, Richard, suivant le mouvement de ceux qui marchaient soit devant

lui, soit à ces côtés, venait de lever les yeux vers la fenêtre où se tenaient Germaine et Marie, dont la beauté attirait tous les regards. Il répondit au salut affectueux des deux sœurs en s'inclinant respectueusement devant elles ; mais cette légère circonstance eut le pouvoir de le troubler au point qu'il passa devant sa tante et Georgette sans les voir. « A quoi pense-t-il donc? dit dame Marguerite ; j'aurais voulu qu'il nous saluât. — Il a salué, » répondit Georgette d'une voix étouffée ; et un nuage de larmes vint obscurcir la vue de la pauvre enfant au point qu'elle ne distingua plus rien du cortége qui continuait à s'acheminer vers l'église Saint-Jacques, où l'on allait chanter le *Te Deum*.

« Je vais à Saint-Jacques, dit maître Joseph dont la figure était radieuse.

— Allons à Saint-Jacques! » répliqua Daniel. Et tous deux sortirent.

Une douce joie se peignait sur les traits de Germaine ; Marie, accoutumée à ne sentir,

à ne vivre que par sa sœur, n'avait jamais éprouvé un plus vif contentement ; quant à dame Marguerite, satisfaite du rôle que son neveu avait joué dans toute cette affaire, elle ne tarissait point en discours propres à rehausser l'estime que Richard lui semblait mériter, et qui, bien entendu, devait rejaillir sur toute la famille. La bourgeoisie, qui à cette époque acquérait chaque jour plus d'importance, commençait à connaître un orgueil que justifiait son utilité sociale, bien que cet orgueil ne portât point les bourgeois à envier le sort des nobles, dont l'état des choses les tenait encore trop éloignés.

Georgette seule, au milieu de la joie générale, sentait son pauvre cœur serré comme par une main de fer. A l'idée du bonheur dont elle jouissait naguère, lorsque Richard partageait son temps et ses soins entre elle et dame Marguerite, de ce bonheur qui lui était enlevé sans retour, le désespoir s'emparait de son âme. Elle maudissait le sort qui avait

réuni deux êtres destinés à vivre si loin l'un de l'autre ; car elle ne doutait pas que Richard n'eût touché le cœur de Germaine. On croit si facilement qu'il doit plaire, celui qu'on aime ! D'ailleurs Richard avait toujours été aux yeux de la jeune fille le modèle de la perfection humaine. Sa bonté, sa bravoure, la supériorité de son intelligence, et, pour tout dire enfin, la beauté dont l'avait doué la nature, tout pour elle faisait de son cousin un être surhumain qu'elle aimait de toute la puissance de son âme, mais avec une sorte de timidité. Quoique Georgette eût souvent pensé qu'elle était jolie, près de Germaine elle ne voyait plus en elle qu'une fille commune, mal vêtue, qui ne pouvait espérer un regard. Alors elle se rappelait en frissonnant le sentiment d'admiration mêlée de dépit que lui avait fait éprouver la première vue de la noble fille. « Ne l'ai-je pas moi-même trouvée belle comme les anges ? se demandait-elle le cœur navré ; ne me suis-je pas dit : Il l'aimera ! » En

se parlant ainsi Georgette leva les yeux sur les deux sœurs et rencontra les yeux de Germaine, qui lui souriait d'un air amical. Elle ne put supporter plus longtemps la vue des traits charmants qu'embellissait encore cette expression de bienveillance, et elle sortit pour cacher ses pleurs.

Au retour de Richard, on apprit que les ambassadeurs envoyés par le roi au duc de Bourgogne non-seulement revenaient fort satisfaits de l'accueil qu'ils avaient reçu, mais qu'ils ramenaient avec eux des ambassadeurs de Philippe, chargés de travailler à conclure la paix. Le lendemain, en effet, on vit arriver à Compiègne Jean de Luxembourg, l'évêque d'Arras et les sires de Brimeu et de Charny, qui apportaient les bases d'un traité par lequel le duc s'engageait à reconnaître Charles pour roi de France.

On imagine aisément quelle joie cette heureuse nouvelle excita dans la ville. Mais comment se représenter la joie de Germaine à

l'idée que tout ce qui était Français allait quitter les rangs de l'étranger, que son père et Regnault marcheraient sous la même bannière? Son bonheur était si grand que, ne pouvant y croire, elle ne se lassait point de faire répéter à sire Guillaume, à Richard, à Daniel, que les envoyés de Philippe ne quittaient pas le roi, que les conférences avaient lieu chaque jour, et qu'on en espérait la meilleure issue.

Richard observait Germaine, non sans éprouver je ne sais quelle émotion pénible dont il n'était pas le maître; c'est en vain qu'il appelait la raison et l'orgueil à son secours; en vain qu'il se demandait quelles espérances étaient renversées pour lui qui n'avait jamais espéré? Il ignorait combien la douceur du moment présent suffit à l'amour. Ne pouvant vaincre le sentiment d'adoration qui était devenu sa vie, il avait réduit son existence au bonheur de vivre près de Germaine, de la voir, d'entendre sa voix. Le passé n'importe que peu à ce-

lui qui se contente d'un sort privé d'avenir ; aussi, depuis son entretien avec Daniel, chaque jour effaçait-il de plus en plus le souvenir de Regnault de sa pensée. Il n'en était plus de même maintenant que le moment approchait où Regnault reviendrait dans sa famille, reverrait Germaine et réclamerait ses droits à la main de sa cousine. Peut-être ne se passerait-il pas un mois avant que l'infortuné Richard soit témoin de ce mariage, avant que le beau chevalier emmène dans son manoir sa noble épouse. Une seule pensée douce venait se mêler à tant de pensées déchirantes : Daniel ne pouvait-il pas se tromper ? Quand, depuis son enfance, Regnault avait embrassé un parti odieux à Germaine, quand, toujours séparés, ils ne s'étaient revus que pour peu d'instants, par quelle fatalité l'amour aurait-il vaincu la haine que la noble fille portait aux amis de l'étranger ?

Le trouble que Daniel disait avoir observé en elle au seul nom de Regnault était la

seule preuve de cet amour. Richard pouvait-il s'en rapporter à un indice aussi léger quand il s'agissait pour lui de vie ou de mort? Non sans doute ; et il s'attachait parfois à l'idée que Germaine n'aimait point son cousin. Alors son cœur battait plus librement, il renaissait au bonheur modeste, mais ineffable, d'aimer en secret, d'aimer en silence, et d'un amour si pur qu'il aurait pu s'adresser au ciel.

C'est dans cette dernière disposition d'esprit qu'il était, lorsque, s'étant rendu dans la salle où tout le monde était déjà rassemblé, Germaine l'accueillit avec plus d'affection qu'elle ne l'avait jamais fait encore.

Daniel n'oubliait point, le dîner fini, de boire à la paix avec l'excellent ratafia de dame Marguerite. Ce jour-là toute la compagnie lui fit raison, sans en excepter les deux nobles sœurs, qui, vu l'objet de cette libation, consentirent à mouiller leurs lèvres de la douce liqueur. «A la paix !» s'écria le petit homme, qui donnait habituellement le signal en avalant un

plein verre. « A la paix ! qui réunira tous les Français, qui réconciliera toutes les familles ! » ajouta Germaine avec l'accent du bonheur.

« Nous pourrons enfin prier tout haut pour notre roi, dit maître Joseph.

— Et rejeter pour toujours l'Anglais dans son île ! s'écria Richard.

— Alors Marie, reprit Germaine, nous reverrons notre cher Vertbois !

— Et notre cousin Regnault ! » dit la petite.

Germaine ne répondit point, mais elle serra Marie dans ses bras et la baisa sur le front.

A la vue de cet innocent transport, un frisson mortel parcourait les membres de Richard. Il lui sembla s'éveiller douloureusement ; l'heureux songe disparut, Daniel avait dit vrai !

CHAPITRE XIX.

> Te servir comme une esclave, apprêter ton repas et ta couche dans quelque coin ignoré de l'univers, eût été pour moi le bonheur suprême.
>
> CHATEAUBRIAND, *Atala*.

Si jeune et si simple que soit une femme, nul ne lit mieux qu'elle dans le cœur de celui qu'elle aime, et l'angoisse qu'éprouvait Richard n'échappa point à l'œil attentif de Georgette. En dépit des efforts qu'il faisait pour paraître calme, tout en lui décelait une douleur dont la jeune fille souffrait avec lui, sans savoir quel motif avait pu la causer. Aussi lorsque, ne pouvant plus supporter la

contrainte qu'il s'imposait, Richard quitta la chambre, Georgette écouta selon sa coutume s'il sortait ou non de la maison, et n'ayant point entendu la porte s'ouvrir et retomber, elle ne tarda pas à sortir elle-même dans l'intention de le suivre.

Sous différents prétextes elle entra dans celles des chambres de la maison où il pouvait être et finit par le trouver dans une salle basse, séparée des appartements que l'on habitait. Là, le jeune bourgeois, assis sur un banc, la tête appuyée dans ses deux mains, était si profondément livré à ses pensées qu'il n'entendit pas entrer sa cousine. Georgette s'approcha, lui posa la main sur l'épaule en prononçant doucement son nom, et Richard ayant levé la tête, elle lui sourit tristement.

« Que désirez-vous, Georgette? dit-il; pouquoi quittez-vous les dames?

— Ne me prenez pas pour une effrontée qui vient trouver un garçon, Richard, répondit la pauvre enfant dont les yeux devinrent hu-

mides; vous et moi ne sommes-nous pas frère et sœur?

— Oui, ma bonne Georgette, frère et sœur, reprit-il. Eh bien! que me voulez-vous?» Et il serra la jolie main de la petite comme il aurait serré celle d'un camarade.

Georgette s'assit à quelque distance de lui, assez embarrassée d'expliquer sa démarche.

«Je venais, dit-elle, puisque vous voulez le savoir, parce que j'étais inquiète. Je vous ai vu tout à coup devenir si pâle, si triste... Etes-vous malade, Richard?... souffrez-vous?

— Je ne suis point malade, répondit-il, sans oser ajouter qu'il ne souffrait point.

— Pourquoi donc vous tenez-vous ici tout seul, avec l'air accablé et la tête dans vos deux mains?

— Je réfléchissais aux affaires présentes, dit Richard en affectant le plus grand calme; quand la paix va se faire, j'ai plus d'une chose à penser qui concerne mes intérêts.

— La paix! répondit Georgette d'un air

de doute; on en a bien souvent parlé sans que nous l'ayons vu se conclure; par malheur, je crains bien qu'il en soit de même cette fois; aussi vous ne me voyez pas joyeuse comme vous tous. »

Ce discours, qu'une fierté féminine inspirait à la jeune fille dans l'intention de cacher les motifs de sa tristesse habituelle, alla droit au cœur de Richard pour y porter, sinon l'espoir, au moins une consolation momentanée.

« Vous ne croyez donc pas que la paix se fasse, Georgette? dit-il en cachant la joie que lui causait cette supposition.

— Non. Je ne sais pourquoi quelque chose me dit qu'elle n'aura pas lieu. Je m'en afflige pour vous, Richard, pour ma tante et pour ces nobles dames que vous avez prises en si grande amitié... »

Georgette s'arrêta. C'était la première fois qu'elle osait parler de Germaine à son cousin; mais cet instinct qui nous porte à nous

assurer de notre malheur avait dicté ses dernières paroles.

« Ces nobles dames s'inquiètent bien moins de notre sort que nous ne nous occupons du leur, » répondit Richard; et l'espèce d'aigreur qui se montrait dans ces paroles fut loin de déplaire à Georgette. « Le sort nous a placé si loin d'elles, ajouta-t-il, que nos intérêts ne peuvent avoir rien de commun.

— C'est ce que je me suis dit bien des fois, répondit la jeune fille en faisant tous ses efforts pour étouffer un soupir, qu'il avait fallu une réunion de circonstances extraordinaires pour loger dans notre maison les filles du sire Flavy.

— Mais maintenant que la paix va se faire, sire Regnault reviendra réclamer ses droits à la main de sa cousine; tous deux iront habiter leur noble manoir. Près d'un mari qu'elle aime... car vous avez bien vu qu'elle l'aime, Georgette? »

Georgette ne répondit point.

« La demoiselle Germaine, continua-t-il,

ne conservera pas longtemps le souvenir de nous tous, et si je trouve la mort en combattant contre les Anglais, elle ne saura pas même que l'obscur bourgeois est tombé au champ d'honneur. »

La tristesse subite de Richard, l'indifférence qu'il venait d'affecter d'abord sur le sort des deux sœurs, tout alors était expliqué pour la pauvre Georgette. Non-seulement Richard était amoureux, mais Richard était jaloux de Regnault de Flavy. La découverte de ce mystère déchirait le cœur de celle dont toutes les espérances de bonheur s'écroulaient. Toutefois il se mêle tant de dévouement à l'amour d'une femme que le chagrin qu'elle éprouvait laissait place à sa pitié pour l'ingrat. Tant que Richard avait parlé, l'altération de sa voix, de ses traits, la pâleur de ses lèvres tremblantes attestaient la douleur profonde qu'il éprouvait, et le premier besoin de la jeune fille fut celui de le consoler autant qu'il lui était possible de le faire.

« La paix n'est pas encore signée, il s'en faut bien, dit-elle en secouant la tête de l'air le plus naturel, et peut-être ni vous ni moi ne verrons le jour où les amis du duc de Bourgogne donneront la main aux amis du roi Charles.

—Tout sera décidé sous peu,» dit Richard; et se levant, il se mit à marcher dans la chambre avec une extrême agitation.

« C'est pour cela qu'il faut attendre avant de se réjouir ou de s'affliger, reprit Georgette; pour moi tout me dit que pendant longtemps encore notre position ne changera point. »

De même que l'homme qui se noie s'accroche à la plus faible branche, Richard s'attachait au pressentiment d'une jeune fille pour repousser l'idée de voir avant peu Germaine devenir la femme d'un autre, et comme tout lui semblait doux comparé à ce supplice, une sorte de calme rentra dans son âme.

« Vous avez raison, Georgette, dit-il en souriant tristement; quoique plus jeune vous vous êtes toujours montrée bien plus sage que moi, qui depuis mon enfance suis le jouet de passions extrêmes, et qui ne peux rien sentir modérément.

— Moi, Richard!... je ne suis au contraire qu'une pauvre fille bien faible, bien inutile dans ce monde.

— Ne parlez pas ainsi, bonne cousine, répliqua Richard en prenant la main de Georgette, dont les yeux se mouillaient de pleurs; ma tante et moi nous ne désirons rien tant que votre bonheur, et quel que soit le sort que le ciel me réserve, tout sera fait pour l'assurer. »

La fin de ce discours, qui pouvait faire croire que Richard pensait à mourir, fit pâlir Georgette. « Dites-vous que vous ferez tout, Richard? demanda-t-elle en appuyant sur ce mot.

— Tout, répéta-t-il.

— Je vous verrai donc tranquille et content ?

— Qui peut l'être dans le temps où nous vivons ?» répondit Richard, croyant ainsi cacher son secret, tant il pensait peu que l'innocente fille l'eût deviné.

« Et pourtant, je vous ai vu si joyeux quand vous espériez en secret chasser les Anglais de Compiègne ! Maintenant qu'ils n'y sont plus, vous devriez être satisfait.

— Je le suis, Georgette, je le suis, » dit-il. Mais cette simple observation de la jeune fille avait fait rougir Richard ; elle lui rappelait le temps où son désir était de venger son père, où tous ses vœux étaient pour la France, tandis qu'alors il souhaitait au fond du cœur la continuation de la guerre et des malheurs de son pays. « Fasse le ciel, reprit-il, que notre entreprise sur Paris réussisse !

— Notre entreprise ! Est-ce que vous comptez accompagner l'armée ?

— Sans doute ; j'ai quelques intelligences dans la ville, qui ne seront peut-être pas inu-

tiles. D'ailleurs que fais-je ici? il vaut bien mieux aller se battre.

— Se faire tuer ! dit Georgette en frissonnant. Hélas! quand, il y a trois jours, je voyais passer sous mes fenêtres tous ces beaux chevaliers, j'avais tant de plaisir à penser que vous n'étiez qu'un bourgeois!»

Richard tressaillit : «Qu'un bourgeois ! dit-il. Oui, vous avez raison, je ne puis jamais être autre chose; mais un bourgeois peut verser son sang pour le roi avec autant de vaillance qu'un seigneur. Le mien a déjà coulé bien des fois, Georgette, et pourtant je ne suis pas mort. »

Ces mots furent accompagnés d'un sourire si triste et qui exprimait si bien le regret de vivre encore que la jeune fille ne put que pousser un long soupir et lever les yeux au ciel sans répondre. « Maintenant, Georgette, continua-t-il, allez retrouver ma tante; je ne tarderai pas à vous suivre. »

Une douleur d'autant plus vive qu'il fallait

la dévorer en silence déchirait le cœur de la pauvre enfant. Elle se leva sans regarder celui qu'elle s'était flatté de voir vivre pour elle et qui voulait mourir pour une autre, et elle sortit lentement de la chambre.

Désirant échapper à tous les regards, elle gagna le petit jardin de la maison, et là ses larmes purent enfin couler librement. C'est en vain que son âme était à la fois brisée par l'amour, la honte et la jalousie ; elle pleurait moins sur elle que sur Richard, elle priait pour lui. « Qu'il ne meure pas, mon Dieu ! disait-elle, qu'il ne meure pas, et je supporterai la vue de cette femme, et je ne la maudirai plus, pourvu qu'il vive, pourvu que je le voie sourire. » C'est ainsi que la pauvre Georgette prenait du courage contre ses douleurs présentes, dans la crainte d'une douleur qui les aurait toutes surpassées.

Après avoir passé cinq jours à Compiègne, le roi partait le lendemain. Les ambassadeurs du duc de Bourgogne devaient le suivre ; car

la paix n'était point signée, mais simplement une trève qui devait durer jusqu'à Noël, et dont Paris était excepté, Charles et son conseil ne renonçant point au projet de marcher sans tarder contre cette ville.

Le soir qui précéda ce départ, comme on était tous rassemblés dans la salle, Richard annonça la résolution qu'il avait prise d'accompagner les troupes du roi jusque sous les murs de la capitale.

« Sainte Vierge ! s'écria dame Marguerite en joignant les mains, qui a pu vous inspirer une pareille idée, mon cher enfant ?

— Son mauvais génie sans doute, répliqua Daniel d'un air grave ; autrement aurait-il pensé à abandonner sa ville natale quand elle a si grand besoin de sa présence ?

— Ma présence est inutile à Compiègne, répondit le jeune bourgeois ; mes collègues les notables feront ma besogne tout aussi bien que je pourrais la faire.

— Ils empêcheront le pillage organisé des

soldats? reprit le petit sorcier; ils tireront de leurs mains les marchandises de la mère Clouet comme tu l'as fait ce matin? ou la fille de Thomas Putois, comme tu l'as fait il y a huit jours? Tu sais bien que le plus brave de ces vieux bourgeois ne peut voir un homme d'armes en face sans trembler de tous ses membres. Tu es le seul ici qui leur impose, qui ose les menacer de sire Guillaume, et qui puisse parler à sire Guillaume s'il le fallait.

— Quoi! dit Germaine, que Daniel avait regardée en terminant son discours, les bourgeois ont-ils encore à se plaindre de la troupe?

— Peut-être viendra-t-il un temps, ma noble demoiselle, où celui qui porte un glaive cessera d'en frapper ceux qui n'en portent point; mais par saint Boniface! il s'en faut bien que ce temps-là soit le nôtre, vous le savez. Une grande partie de la garnison, d'ailleurs, se compose de la compagnie de messire de Flavy, et les compagnies sont une terrible chose;

soit qu'elles nous attaquent ou qu'elles nous protégent, au bout du compte cela revient au même ; car si l'on pendait tous les brigands qu'elles renferment, il en est beaucoup où il resterait le capitaine ; pas toujours encore, ajouta-t-il entre ses dents.

— Et Richard veut abandonner la maison quand nous avons à craindre de pareils hommes ! dit dame Marguerite.

— Il a tort, dit Daniel avec force.

— Il a tort, » répéta maître Joseph, qui désirait voir Germaine et Marie rester sous l'énergique protection de leur hôte.

D'après ce que venait de dire Daniel et d'après ce qu'elle savait du passé, Germaine craignait d'autant plus les excès auxquels pouvaient se porter les soldats, qu'à son grand désespoir leur chef était surtout l'objet des craintes générales et qu'elle ne l'ignorait point. La noblesse et la fermeté du caractère de Richard, le heureux hasard qui leur fai-

sait habiter la même maison, avaient été si propices jusqu'alors à la ville, qu'elle n'hésitait pas à plaider aussi la cause de ses pauvres concitoyens.

« S'il m'est permis de parler comme faisant partie de la famille et comme une sœur parle à son frère, dit-elle en tendant la main à Richard, je pense que vous vous devez avant tout aux habitants de Compiègne.

— A ses amis, dit Daniel.

— A ses parents, ajouta dame Marguerite.

— Je ne partirai pas, s'écria Richard; elle ne m'aura pas en vain appelé son frère, » se dit-il tout bas.

Pour la première fois Georgette attacha sur Germaine un doux regard. « Puisqu'il reste, je ne la hais plus, » pensa-t-elle.

Quant à Daniel, la facilité avec laquelle un mot de la belle fille avait suffi pour tout ob-

tenir lui prouvait trop bien que Richard était plus amoureux, plus fou que jamais. « Peu importe, se disait-il à part lui ; tout vaut mieux pour ce cher garçon qu'un pan des murailles de Paris sur le crâne. »

FIN DU PREMIER VOLUME.